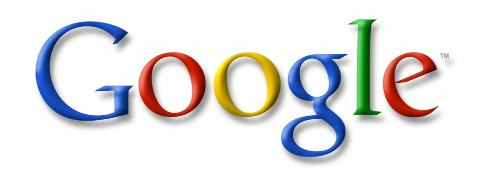
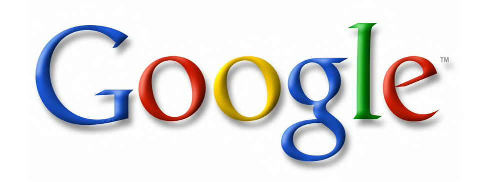
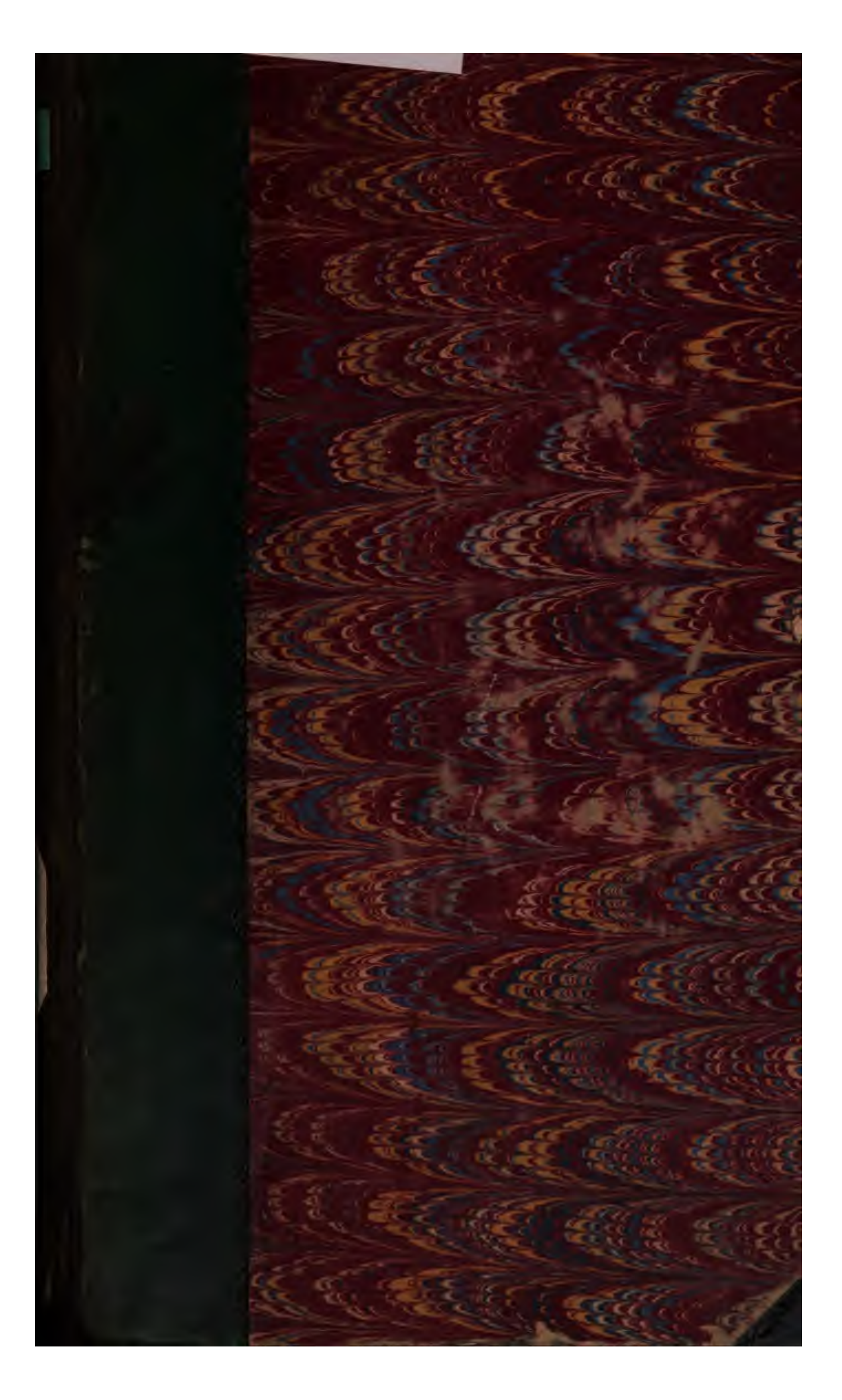



Google




S11.
NAVAL AND MILITARY CLUB.
NUNQUAM DIMOVEAR



ÉTUDES

D'HISTOIRE MILITAIRE

PAR

F. LECOMTE

COLONEL FÉDÉRAL SUISSE.

ANTIQUITÉ ET MOYEN-AGE



PARIS

CH. TANERA, ÉDITEUR

Librairie pour l'art militaire, les sciences et les arts

6, Rue de Savoie, 6

1869

AVANT-PROPOS.

Ces *Etudes d'histoire militaire* sont la substance de leçons que j'ai eu l'avantage de donner, en 1863 et 1864, au jeune et regretté prince de Condé, alors en Suisse pour son instruction militaire, sous la direction de M. le colonel Aubert, inspecteur fédéral du génie. Elles supposent des connaissances préalables non point aussi relevées que celles possédées par un jeune homme de 20 ans d'une éducation soignée et libérale, mais simplement du degré d'une bonne instruction moyenne.

En fait de notions spéciales celles qu'on peut acquérir dans une école théorique et pratique d'aspirants-officiers d'infanterie de six semaines, telle que l'élève en avait fait une à Soleure, sont pleinement suffisantes. La partie essentiellement technique est laissée de côté dans tous ses détails comme étrangère à un cadre de cette nature; elle rentrait d'ailleurs en cette circonstance dans d'autres cours donnés simultanément par des officiers du génie et de l'artillerie.

Après cet ensemble de leçons le prince de Condé devait passer par les classes d'état-major de l'école centrale de Thoune et par les grands exercices de campagne annuels, ce qu'il fit en effet dans l'été de 1864 et de 1865, à la pleine satisfaction de ses chefs et dans les meilleurs termes d'amitié avec ses camarades.

M. le duc d'Aumale, à qui je suis redevable de précieuses indications pour l'établissement d'un programme général, m'ayant surtout recommandé de traiter son fils, dans mon enseignement comme dans nos rapports personnels, sur le même pied qu'un sous-lieutenant quelconque de l'armée fédérale, je n'ai d'autres changements à apporter à mes notes, pour les livrer à la publicité, que ceux indiqués par d'ultérieures recherches ou par les soins d'une rédaction définitive. A part quelques lignes de l'Introduction, que j'y conserve comme un hommage de cœur à la mémoire d'un aimable élève, trop tôt enlevé à de riches espérances, rien dans ces *Etudes* n'a le cachet d'un enseignement privé et s'appliquant à un prince mieux qu'à l'un de nos officiers républicains, à un proscrit mieux qu'à un favori de la fortune, à un Français mieux qu'à un Suisse. C'est sans crainte de reproche à cet égard que je les soumets à la bienveillante appréciation de mes lecteurs, notamment de mes frères d'armes.

Ces *Etudes* seront publiées en trois volumes; mais chacun d'eux formera un tout séparé. Le premier traitera de l'Antiquité et du Moyen-Age jusqu'à l'application de la poudre à canon; le 2[e] des temps modernes jusqu'à la fin du règne de Louis XVI, y compris surtout les guerres de Gustave-Adolphe, de Louis XIV, de Frédéric-le-Grand et de l'Indépendance américaine; le 3[e] des guerres de la Révolution française et de Napoléon, avec un appendice sur les principales guerres contemporaines.

Lausanne, septembre 1868.

F[D] LECOMTE,
colonel fédéral suisse.

ETUDES D'HISTOIRE MILITAIRE.

INTRODUCTION.

L'*histoire militaire*, dont nous voulons nous occuper, ne doit pas être entendue comme un recueil des principaux événements plus ou moins accompagnés de coups d'épée, de pique ou de canon qui se sont produits dans le monde depuis qu'on y fait la guerre, c'est-à-dire depuis la création jusqu'à nos jours. Cette tâche-là est celle des manuels chronologiques ordinaires ; nous la leur laisserons.

Nous voulons étudier ce qu'il est indispensable de connaître du passé pour avoir une juste idée du présent. En autres termes nous sonderons rapidement les origines de l'état militaire ; nous verrons quelles transformations notables il a subies peu à peu, et comment il est arrivé successivement à la forme qu'il revêt aujourd'hui, la même à peu près dans tous les pays civilisés.

Par ce point de vue spécial duquel nous envisagerons l'histoire nous n'aurons peut-être pas toujours les mêmes grandes dates, les mêmes subdivisions, les mêmes préoccupations et admirations que les historiens généraux. Telle époque pour

eux au premier plan sera parfois pour nous au second, au troisième ou tout-à-fait dans l'ombre, et réciproquement sans doute.

Nous ne jugerons pas des événements à leur seul bruit dans le monde, ni à leurs conséquences politiques ou sociales, si grandes qu'elles aient pu être, ni même à leur réussite militaire, car de deux joûteurs aux prises l'un peut avoir le dessus sans qu'il y ait eu nécessairement lutte intéressante. Nous jugerons des événements à l'influence qu'ils ont exercée sur l'état militaire de leur époque ou des époques subséquentes, et ce seront ceux-là mêmes qui constitueront le fond de notre cours, depuis les temps de Cyrus, d'Epaminondas et d'Alexandre jusqu'à ceux de Frédéric et de Napoléon. Mais c'est surtout dans l'histoire moderne que nous chercherons nos leçons, parce qu'elle est à la fois la plus directement utile dans toutes ses parties et la mieux connue. C'est elle d'ailleurs qui fournit incontestablement les meilleurs écrits militaires sous tous les rapports, et de ce fait, qui peut paraître surprenant à première vue, la raison est simple, a dit très justement M. Sainte-Beuve dans une récente et brillante causerie : « la haute critique, en quelque genre que ce soit, ne précéde pas les chefs-d'œuvre de l'art ; elle les suit (1).

Ce que nous venons d'exprimer fait déjà comprendre que ce n'est pas tant un cours d'*histoire militaire* proprement dit que nous avons en vue qu'un *aperçu de l'histoire de l'art militaire*, ou mieux *un exposé des principes généraux de l'art militaire par le moyen de l'histoire.*

Puisque nous sommes déjà obligés d'employer ici l'expression d'*art militaire*, admettons, pour nous orienter provisoi-

(1) *Le général Jomini;* dans *Le Temps* du 18 mai 1869.

rement, cette simple définition que l'art militaire est l'art de créer et d'employer les armées, qui sont le moyen principal de la guerre. Or il est évident que cet art est aux deux tiers acquis si l'on sait comment il s'est formé. On peut alors en déterminer avec sûreté les divers éléments constitutifs et préciser leur juste rôle. L'étude du passé, par exemple, prouvera mieux que tout autre mode que l'art militaire se compose surtout de deux catégories de principes :

1° De principes constants, immuables, de tous les siècles, de tous les pays, de tous les systèmes d'armées, embrassant tout ce qui tient d'un côté aux grandes combinaisons de la guerre, et d'autre côté à la manière de conduire les masses. A cet égard on conçoit facilement qu'il n'y ait pas de différence notable entre l'antiquité et les temps modernes. Les bases des deux branches de l'art qui s'y rapportent, le terrain des engagements et le moral des combattants, n'ont pas changé sensiblement. Les plus grandes facilités de locomotion n'altèrent pas la figure générale du sol : la chaîne des Alpes reste une barrière difficile à franchir ; l'Italie une botte dangereuse à enfiler ; l'Allemagne le plus beau des théâtres de grandes opérations européennes ; le Rhin, le Rhône, le Danube des cours d'eau navigables offrant, suivant les circonstances, des avantages ou des inconvénients. Quant aux hommes et à leur moral ils sont bien toujours les mêmes ; les progrès de l'instruction ne les fortifient pas contre le danger ; ils sont tantôt vaillants, tantôt timides, parfois obéissants, parfois mutins, et il faudra toujours recourir à des moyens artificiels et exceptionnels, à des excitants de divers ordres pour leur inculquer ce mépris du roi des épouvantements qu'on appelle la bravoure ;

2° De principes incessamment variables et perfectibles, se rapportant aux moyens directs de la lutte, au mode d'armement, d'équipement, d'arrangement des forces; toutes choses qui ont suivi les progrès des sciences, des arts, de l'industrie, des institutions, et nous ont amenés peu à peu des bandes serviles ou incohérentes des âges primitifs, munies de javelots, de pieux, de frondes, de massues, aux belles armées actuelles, disciplinées et intelligentes, hiérarchiques et démocratiques, munies de canons et de carabines rayés, voire même de fusils à répétition servant à la fois de pique et de mitraille.

Pour mieux marquer ces deux catégories de principes nous dirons, en anticipant sur des définitions qui viendront plus tard, que ceux immuables et ayant trait aux grandes combinaisons de la guerre forment essentiellement ce qu'on appelle de nos jours la *stratégie;* ceux variables et se rapportant aux moyens de la lutte constituent surtout la *tactique*. Ceux tendant à l'entretien des vertus guerrières et du moral des hommes n'ont pas de dénomination propre, sauf qu'ils se rangent sous celle approximative d'*esprit militaire*.

Nous ajoutons que l'antiquité offrirait des exemples à suivre presque littéralement, dans des circonstances analogues, pour tout ce qui concerne la stratégie; de même qu'on trouverait dans Homère, dans Xénophon, dans Thucydide, dans Plutarque, dans César, dans Tite-Live, des méthodes d'émulation et de discipline, des procédés de commandement, des modèles de proclamations et d'ordres du jour même qui auraient autant d'effet sur des soldats du XIX[e] siècle que sur ceux d'il y a deux mille ans.

En revanche on commettrait une très grave erreur si

l'on y cherchait des instructions *tactiques*, des notions pour un ordre de bataille, pour une défense de localité ou pour un siége. Sous ce rapport nos sous-lieutenants sont plus instruits que tous les grands hommes de l'antiquité. Ce sont des nains peut-être à côté des Alexandre, des Annibal, des César, mais hissés sur des épaules de géants ; tandis que ces immortels capitaines, supposés subitement ressuscités et mis à la tête d'une de nos armées, comme Ney à Charleroi en 1815, ne sauraient s'en servir ; leurs gens fuiraient, aux premiers feux, plus épouvantés que les Romains chargés par les éléphants de Pyrrhus, ou que les sauvages de la Nouvelle-Zélande au bruit du canon de Cook.

Il reste donc que l'histoire peut beaucoup et directement nous instruire en matière de stratégie et de vertus guerrières, et servir à nous préparer à l'étude de la tactique. Et si nous vouons notre attention surtout aux temps modernes, dès Louis XIV, temps qui ne sont pas très différents des nôtres au point de vue de la formation et de l'armement des troupes, on recueillera sur toutes les branches de l'art militaire des enseignements directs et pouvant être appliqués avec peu de modifications aux armées et aux luttes présentes.

On voit que notre cours, qui ne doit pas être très-étendu, ne pourra s'attacher à un fil chronologique continu. Souvent nous devrons changer assez brusquement de pays, tous ne s'étant pas développés dans la même mesure, et l'action des uns sur les autres n'étant pas toujours très-sensible en fait ni fort importante à rechercher. Puis il y a des siècles entiers et de nombreux états qui nous sont inutiles, sans événements militaires marquants, sans caractère accentué, temps de haute civilisation parfois, éclatants en littérature, en beaux-

arts, en philosophie, en manifestations religieuses, dont nous nous garderons bien de médire, car l'art militaire aussi s'en est éclairé, mais qui ne nous ont pas profité directement. Nous les passerons sous silence ou ne ferons que les effleurer, pour nous arrêter d'autant plus aux époques fécondes.

A cet effet nous diviserons notre cours en un certain nombre de périodes successives, dont les caractéristiques, à peu près analogues, seront composées de grands hommes ou de grands événements de guerre, et d'importantes innovations industrielles ou politiques utilisées par l'art militaire.

Ces deux ordres de faits, se produisant simultanément et revenant à plusieurs reprises dans la suite des siècles, ont naturellement marqué diverses formes brillantes de l'état militaire qui constitueront nos *périodes,* pour ne pas dire les *chapitres* de notre cours.

C'est ainsi qu'on peut répartir toute l'histoire militaire, dès les temps les plus anciens, en une douzaine de périodes principales. Ne voulant ni être trop absolu ni stationner longtemps dans l'antiquité, nous admettrons pour notre étude les huit périodes suivantes :

I. Haute antiquité. Egyptiens, Assyriens, Perses. Cohues en armes, chars de guerre, éléphants. — *Cyrus.*

II. Grecs ; petites armées instruites et disciplinées, la phalange ; nombreux capitaines. Miltiade, Thémistocle, Iphicrate, Epaminondas, Xénophon, Agésilas, *Alexandre-le-Grand.*

III. Romains et peuples en lutte avec eux. La légion succédant à la phalange ; guerres incessantes ; accroissement méthodique des armées ; Scipion, *Annibal*, *César*.

IV. Moyen-âge; troubles et confusion. Peu d'écrivains, rien de marquant et de bien connu dans le domaine militaire. Empereurs Justinien et Charlemagne; organisation féodale; chevalerie; croisades; premières guerres des Suisses; application de la poudre; réhabilitation de l'infanterie; commencement des temps modernes.

V. Les Suisses sous François I, Charles V et Henri IV; les Espagnols. Guerre de Trente-ans. L'art militaire moderne, créé par *Gustave-Adolphe* et par ses successeurs weimariens.

VI. Perfectionnement des créations de Gustave-Adolphe sous Louis XIV et avec Louvois et Vauban. Beaucoup de généraux; *Marlborough, Turenne, Condé, Eugène.*

VII. La Prusse et la guerre de Sept-ans. — Perfectionnement de l'art et surtout de la *tactique* par *Frédéric-le-Grand* et le maréchal de Saxe. Discussion et expérimentations de l'ordre mince et de l'ordre profond. Guerre de l'indépendance américaine et ses tirailleurs.

VIII. La Révolution française et *Napoléon,* le plus haut degré de la *stratégie.* Les volontaires nationaux et les réquisitions; l'ordre divisionnaire; les colonnes et l'infanterie légère.

Quant à l'époque contemporaine depuis Napoléon, elle ne constituera qu'un appendice, ne pouvant encore former, à proprement parler, une de nos périodes. Si elle embrasse déjà de nombreuses et puissantes applications d'inventions récentes, entr'autres un immense perfectionnement des feux et des moyens de communication sur terre et sur eau, ainsi

qu'une renaissance des cohues antiques mais épurées, elle n'a encore produit ni des guerres assez soutenues ni des capitaines assez éminents pour atteindre, malgré de réels avantages, au niveau des périodes antérieures. C'est une période en formation, qui deviendra de beaucoup la plus riche et la plus intéressante, mais qui n'est pas encore pourvue de sa caractéristique. Quel sera le fortuné pays, quel sera le grand homme qui la lui donneront, en assurant pour un siècle ou deux la suprématie à leur drapeau?... Mystère, que l'avenir seul éclaircira, et dont la solution pourrait faire un grand pas dans la première lutte qui éclatera entre des joûteurs aussi formidables que le sont maintenant la plupart des grandes puissances.

Quoiqu'il en soit on voit que, par ses seuls éléments positifs, la matière de notre cours est des plus vastes; mais nous espérons que les jeunes militaires studieux y trouveront d'autant plus d'intérêt qu'ils daigneront l'approfondir davantage par leurs propres efforts. Nous n'aurons pas besoin d'y exciter leur zèle: avec l'uniforme qu'ils endossent s'impose à eux l'importance des études sérieuses. D'ailleurs les sciences militaires ont ceci de particulier qu'elles offrent à ceux qui s'y vouent avec soin plus d'attrait que toutes les autres, à cause de leur large horizon et de leur inépuisable variété. Elles mettent en effet toutes les sciences à contribution pour en constituer une, toute particulière, essentiellement ecclectique, qui ouvre en même temps d'honorables carrières personnelles.

On peut, sous l'uniforme et dans les limites du service, cultiver spécialement une science quelconque avec fruit pour soi et pour l'armée. Mathématiques, astronomie, topographie,

physique, chimie, histoire naturelle, puis les lettres, les langues, l'histoire, la politique, le droit, peuvent être directement mis à profit par le militaire.

Et en fait d'applications de cette science, les campagnes, les batailles, quelle n'est pas leur grandeur ! On y trouve à la rigueur le même attrait d'expérimentation scientifique que dans toute autre branche d'activité humaine, que dans les joûtes du commerce, de l'industrie, du barreau, des assemblées publiques, tandis qu'on y décide d'intérêts bien autrement graves : des destinées des nations emportant la vie de milliers d'individus. Et pour les favoris de la Providence qui franchissent sans encombre les suprêmes crises du champ de bataille, celles-ci deviennent une source de satisfactions sans égale dans le monde.

Si aux titres ordinaires du militaire expert et heureux viennent se joindre l'appui de la richesse et les avantages de la naissance, toutes choses qui ne devraient sans doute pas constituer des priviléges, mais qui mettent en évidence plus vite que d'autres ceux qui en jouissent, si ces trois ordres de faveurs, disons-nous, se groupent sur une seule tête, il n'est rien que celle-ci n'ose ambitionner pour prix de ses succès. Et cela en France même, malgré les hautes prétentions égalitaires qu'on y affiche. On a dit que tout soldat français avait dans sa giberne le bâton de maréchal : un prince français y a bien davantage, s'il sait être bon soldat et bon patriote, même dans l'exil.

Quant à vous, M. de Condé, nul ne saurait avoir plus d'intérêt à devenir promptement un officier instruit et apte au service actif. Le nom illustre que vous portez, la réputation que s'est acquise M. votre père, le duc d'Aumale, comme gé-

néral de l'armée d'Afrique, vous forcent à savoir aussi porter l'épée et à ne la porter que brillamment. Puis la situation exceptionnelle de votre famille, pouvant d'un jour à l'autre être appelée au premier rang sur la grande scène du monde, vous rend ce devoir plus impérieux encore, sacré même.

On n'entend pas, cela va sans dire, que dès la fin de votre cours et de ceux que vous suivrez encore à Lausanne, à Soleure ou à Thoune, vous n'ayez plus qu'à vous lancer à la conquête des Hespérides. Il vous faudra, outre la patience d'attendre l'occasion favorable, un peu plus de pratique, apprendre le *métier* sans négliger *l'art*. Cette seconde étude vous servira à compléter, parfois à rectifier la première en la débarrassant de ce qu'elle aurait eu de trop systématique, de pédantesque peut-être. Par là vous referez votre cours d'art militaire pour vos aptitudes et votre tempérament personnels; vous l'ajusterez à votre propre taille et arriverez à distinguer, dans les diverses circonstances, le principal de l'accessoire et le bien absolu du mieux relatif. Au fond tout est là dans la science de la guerre appliquée et peut-être dans toute science pratique. Mais on n'arrive à ce degré de jugement que par l'étude et par l'exercice, par beaucoup d'observations et de réflexions.

Il ne faut pas trop croire à ce qu'on appelle communément l'inspiration, le génie. L'étude entre dans sa composition pour les trois bons quarts au moins. Sans doute, il y a des hommes mieux doués que d'autres intellectuellement et physiquement. Mais, les anomalies à part, la différence était minime dans l'enfance et dans la jeunesse; et les plus grands hommes sont ceux qui ont employé la petite faveur de dons naturels qu'ils avaient reçue en surplus à l'accroître par de

constants efforts. — A cet égard on a des témoignages nombreux et d'une autorité incontestable. Ce sont ceux de tous les grands capitaines, particulièrement de ceux des temps modernes, dont nous connaissons en détail la biographie. Napoléon, certainement le plus instructif de tous, Frédéric, Turenne, Condé, Marlborough, puis maints généraux de second ordre, l'archiduc Charles d'Autriche, Radetzky, Bugeaud, etc., ont de bonne heure et sans cesse pratiqué l'étude autant qu'ils l'ont recommandée dans leurs livres et instructions. « Ce n'est qu'en lisant et méditant l'histoire de vingt batailles qu'on arrive à surprendre les secrets de la victoire », a dit Napoléon.

L'archiduc Charles de son côté s'exprime comme suit dans l'Introduction de ses *Principes de stratégie*:

« Ce coup d'œil perçant (du général) qui embrasse tout, « qui sait rapidement juger, décider et exécuter, n'est donné « qu'à celui qui, par de profondes études, a sondé la nature « de la guerre; qui a acquis la parfaite connaissance de ses « règles, et qui s'est, pour ainsi dire, identifié à cette science. « Cet adage si rebattu de nos jours que l'on naît général, et « qu'on n'a pas besoin d'étude pour le devenir, est une des « nombreuses erreurs de notre siècle, un de ces lieux com- « muns qu'emploient la présomption et la nonchalance pour « se dispenser des efforts pénibles qui mènent à la perfec- « tion..... L'on ne devient grand capitaine qu'avec la passion « de l'étude et une grande expérience..... » (1)

Frédéric-le-Grand, qui ne se forma qu'assez tard, passa

(1) *Principes de stratégie* traduits et annotés par le général Jomini; 3 vol. in-8° avec atlas. Paris. Introduction pages xvj-xix. D'autres recommandations semblables se retrouvent encore dans l'ouvrage du même auteur *Principes de la grande guerre* traduit en français par M. le commandant de la Barre Duparcq.

en revanche la moitié de ses nuits à écrire des *Instructions* pour ses généraux et pour leurs successeurs, dans lesquelles nous trouvons entr'autres ce remarquable passage à propos du héros de Pultava :

« Charles XII est excusable à bien des égards de n'avoir « pas réuni en lui toutes les perfections de l'art militaire. « Cette science si difficile n'est point infusée par la nature. « Quelles que soient les heureuses dispositions de la naissance, « il faut une profonde étude et une longue expérience pour « les perfectionner, ou il faut avoir fait son apprentissage « dans l'école et sous les yeux d'un grand capitaine ; ou l'on « doit, après s'être souvent égaré, apprendre les règles à « ses dépens. » (1)

Enfin le maréchal Bugeaud, qu'on n'accusera pas d'encenser les savants et les tacticiens de cabinet, a aussi répliqué aux sectateurs de l'ignorance et de l'inspiration en ces termes aussi piquants que vrais :

« Quand on essaie de poser un principe sur la guerre, aus- « sitôt un grand nombre d'officiers, croyant résoudre la « question, s'écrient : « Tout dépend des circonstances ; « comme vient le vent il faut mettre la voile. » Mais si « d'avance vous ne savez pas quelle est la voile ou la forme « de voile qui convient pour tel ou tel vent, comment met- « trez-vous la voile selon le vent ? — Ces observations trop « habituelles doivent nous faire penser que ces militaires ju- « gent impossible, et peut-être même dangereux, de poser « des principes. Essayons de détruire cette erreur. » (2)

(1) *Réflexions sur les talents militaires de Charles XII.* Grande édition officielle des œuvres de Frédéric II, tome VII, page 83.

(2) *Instructions pratiques du maréchal Bugeaud pour les troupes en campagne.* 1 vol. in-8. Paris. Leneveu 1854.

Etudier l'art militaire, qu'on nous comprenne bien, ne veut pas dire pâlir sur les livres, suivre des cours, prendre des notes, faire des rédactions et des croquis, se charger la mémoire de dates, de noms propres et d'anecdotes. C'est tout le contraire, et l'expression se *former l'esprit par l'histoire* répondrait mieux à notre pensée; c'est-à-dire qu'il faut surtout observer, comparer, méditer les faits historiques. Sans doute il faut d'abord connaître les faits comme base à donner aux comparaisons et aux méditations, et pour cela une année au moins de travail assidu est nécessaire; mais il faut savoir ensuite se détacher des faits, oublier maintes dates, négliger beaucoup de noms propres, tous les menus détails, pour s'en tenir aux grands enseignements, aux règles générales, aux formules qui en découlent; sinon la mémoire la plus richement douée ne suffirait pas à la tâche. « *Lisez,* a dit Napoléon, et *méditez* l'histoire de *vingt* batailles, pour arriver à surprendre le secret de la victoire » précepte aussi profond que simple. Oui, *lisez* des batailles pour avoir des faits par devers vous; lisez-en *vingt* pour avoir assez de faits à comparer; enfin *méditez* leurs milliers de comparaisons et de confrontations, et il en sortira quelques résultantes, trois ou quatre principes généraux, qui sont, avec la volonté d'exécution, tout le secret de la victoire et de ce que le vulgaire appelle *le génie.*

Ce qui vient d'être exprimé sur les *batailles* s'applique également aux *campagnes;* et c'est surtout de celles-ci que nous nous occuperons, sans donner beaucoup de détails sur les engagements eux-mêmes, sauf en ce qu'ils auront de particulièrement caractéristique.

En résumé nous dirons, pour terminer, que notre cours

sera surtout un guide et un indicateur des bonnes sources où de jeunes officiers pourront s'instruire eux-mêmes ; comme le collége il leur enseignera moins ce qu'ils doivent savoir que la manière de le bien apprendre. Il servira aussi, nous l'espérons, d'utile complément à quelques études classiques, où le côté militaire des choses est trop souvent négligé sinon complétement travesti.

ÉTUDES
D'HISTOIRE MILITAIRE

I

Notions générales et définitions d'art militaire.

Afin de faciliter et d'abréger le langage militaire il est nécessaire de s'entendre d'entrée sur certaines notions et définitions usuelles. La suite rectifiera ce qu'elles pourraient avoir de trop conventionnel.

Reprenons dans ses éléments la définition que nous avons donnée de l'art militaire, soit « l'art de créer et d'employer les armées, moyen principal de la guerre. »

La *guerre* n'a pas besoin d'être longuement définie. C'est la lutte plus ou moins réglée entre des masses d'hommes armés; c'est l'*ultima ratio,* la cour de justice supérieure non-seulement des rois, mais aussi des peuples; c'est la dernière instance des procès entre nations, c'est la source et la sanction

suprême de tout droit, quoiqu'en disent les Congrès de la paix qui font tant de bruit depuis quelques années. La guerre existe dans le monde depuis la création; elle y restera sans doute, sous un nom ou sous un autre, tant qu'il y restera deux hommes. Elle se faisait jadis à coups de pierres, de bâtons, de massues, puis de flèches, de lances, d'épées, de machines, etc.; aujourd'hui elle se fait à l'aide d'un ensemble de moyens très perfectionnés et produits par tous les arts de la civilisation.

Le *principal* de ces moyens est ce qu'on appelle l'*armée*, d'autres étant du ressort de la politique ou tenant à la nature du terrain.

L'*armée* est une organisation régulière des forces du pays, essentiellement en personnel et en matériel mobile. Elle se compose surtout de trois éléments : de *personnel*, de *matériel*, de *chevaux (mulets, etc.)*.

Le personnel comprend tous les individus appelés, levés, organisés, équipés, armés pour faire partie de divers corps où ils sont répartis suivant leur âge, leur taille, leurs aptitudes, leurs armes.

Le matériel c'est l'armement et l'équipement des individus; ce sont les bouches à feu, les voitures de guerre et de transport; les ponts, les approvisionnements, et aussi les magasins, les arsenaux, les forteresses, qui sont les sacs, les gibernes, les caissons et les armures des armées.

Les chevaux sont de deux espèces: de selle pour la cavalerie, de trait pour l'artillerie et pour les voitures. Souvent aussi l'on emploie les mulets, les ânes, les bœufs, et, dans certains pays, le renne, le dromadaire, le chameau, l'éléphant.

De ces trois éléments d'une armée résultent déjà trois grandes subdivisions par *arme*, à savoir:

L'*infanterie*, comprenant surtout du personnel muni de l'engin le plus simple et le plus complet, le fusil, à la fois machine de jet, pique, massue et un peu bouclier.

La *cavalerie,* hommes munis d'un cheval, leur principale arme ; la lance, le sabre, le pistolet, le mousqueton n'ayant été jusqu'ici que de faibles accessoires.

L'*artillerie,* comprenant l'immense matériel des bouches à feu, des parcs de munitions, souvent des ponts, et d'autres voitures qui en dépendent.

Une autre partie importante de l'armée aurait bien le droit d'être aussi appelée une arme; c'est le *génie,* corps qui a notamment dans ses attributions la construction et le service des fortifications, des grandes usines, des voies de communication, des ponts dans quelques armées, en un mot de tout ce qui est spécialement technique.

D'autres corps encore, état-major général, états-majors particuliers, intendance, corps sanitaire, corps d'administration, de justice et police, sans compter les rouages gouvernementaux proprement dits, servent à relier entr'eux les grandes subdivisions sus-indiquées et d'autres fractionnements encore, et à faire de leur agglomération ce tout animé et régulier digne du nom d'armée.

Une armée est donc une vaste institution, surtout dans les grands pays de l'Europe. Pour obtenir les résultats qu'on en en attend il faut des efforts et des sacrifices considérables de la part des Etats. Il faut d'abord *créer* l'armée, puis l'*entretenir,* l'*instruire,* enfin l'*employer en campagne,* quatre exigences difficiles à satisfaire également dans leur ensemble.

Créer une armée est chose complexe et fort diverse suivant les temps, les pays et les besoins.

Les chevaux, on les élève à l'intérieur ou on les achète à l'étranger, on doit ordinairement faire les deux. L'*élève* des chevaux est toute une branche spéciale importante, car il s'agit en même temps d'assurer au pays une bonne race. Les haras, les étivages officiels, le fermage aux paysans, les écoles de dressage, etc., sont autant de moyens de maintenir aux armées les ressources chevalines dont elles ont besoin.

Pour le matériel, on le fabrique; on le construit ou on l'achète à l'étranger en tout ou en partie. Il faut rester au niveau des progrès et des inventions, mais en se ménageant les approvisionnements voulus par la prudence, avoir par conséquent des magasins, des arsenaux, des fabriques à la hauteur de ceux des Etats voisins. Tout cela demande beaucoup d'argent, et c'est surtout sous ce rapport qu'on a pu avancer la maxime, fausse du reste, que l'argent est le nerf de la guerre. L'argent doit compter en première ligne dans le matériel; mais, comme celui-ci, il tire sa seule valeur d'autres éléments que l'argent ne suffit point à créer.

Quant au personnel on ne l'élève ni ne l'achète, surtout dans nos temps présents. Il faut compter ici avec des principes, des droits, des institutions, des sentiments dont une partie de l'antiquité et du moyen-âge se préoccupa fort peu. Il faut aujourd'hui *recruter* le personnel, et l'on procède à ce recrutement de trois manières principales:

a) Par des levées en masse, c'est-à-dire par l'obligation universelle du service militaire moyennant certaines exemptions et exclusions, comme en général au moyen-âge, comme en Suisse et en Amérique de tout temps, comme en Prusse depuis 1807, comme dans presque tous les Etats de l'Europe depuis 1866.

b) Par des engagements volontaires et par l'appât de bonnes soldes, comme en Angleterre, en Amérique pour l'armée régulière et pour les volontaires en temps de guerre, en Hollande pour les colonies, en France, en Italie et ailleurs jusqu'à ces dernières années pour une portion minime des troupes.

c) Par un tirage au sort, vulgairement appelé *conscription* depuis son établissement en France en 1800, et pratiqué aujourd'hui plus ou moins rigoureusement par tous les Etats de l'Europe, sauf l'Angleterre et la Suisse.

Presque partout aussi se trouve une combinaison de ces

trois systèmes. La France, par exemple, a la conscription pour son armée proprement dite, l'engagement volontaire pour un *régiment* et précédemment pour une *légion étrangère*, et l'obligation générale du service pour la garde nationale.

Afin d'alléger les charges soit des individus soit de l'Etat les organisations de tous les pays comportent un *pied de paix*, où peu d'hommes comparativement sont sous les armes, et un *pied de guerre*, où les effectifs sont au complet et plus ou moins renforcés de corps accessoires et alimentés de recrues nouvelles qui se forment dans des *dépôts*.

Pour l'*entretien* et pour l'*instruction* de ces troupes on les divise en un certain nombre d'unités et sous-unités. L'unité *administrative* est le *régiment*, fort de 2 à 4 mille hommes en moyenne suivant les pays (1). L'administration, c'est-à-dire le soin de l'entretien, de la nourriture, de la solde, etc. des troupes a lieu par les corps spéciaux de l'*intendance*, ou du commissariat des guerres; pour l'hygiène et les hôpitaux par les corps sanitaires. De nombreux règlements et ordonnances, constituant tout un cours d'administration et de législation, règlent cette matière. L'unité *tactique* est le bataillon d'infanterie, l'escadron de cavalerie, la batterie et la compagnie d'artillerie, du génie et des tirailleurs dans quelques pays. Pour l'instruction élémentaire cette unité suffit, et on la divise encore en pelotons, sections, classes; pour l'instruction plus dévoloppée on les réunit en unités supérieures que nous verrons bientôt, ou bien l'on a les écoles de sous-officiers, d'élèves-officiers et les camps de tactique.

L'*emploi des troupes* en campagne constitue proprement la pratique de l'art militaire, les trois exigences susmentionnées n'en étant que la préparation.

Quand un gouvernement ou un commandant en chef étudie

(1) La Suisse n'a pas de régiments; l'unité administrative et l'unité tactique s'y confondent habituellement.

où et par où il veut porter des masses de troupes et exécute son plan de campagne avant d'être en contact avec l'ennemi, il fait de la *stratégie*. Quand il est en contact avec l'ennemi il fait en outre de la *tactique*. On confond fréquemment ces deux branches principales de l'art militaire, qui d'ailleurs se pénètrent souvent l'une l'autre dans la pratique. Quand Bonaparte en 1800 amusait Mélas en lui montrant des têtes de colonnes sur les Alpes depuis l'Adige jusqu'à la Méditerranée et qu'il débouchait subitement sur ses derrières en Lombardie par le St-Bernard, il faisait de la stratégie, de la belle stratégie, tout en livrant maints combats partiels où lui et ses généraux faisaient de la tactique. Quand, à Marengo, il portait sa garde au secours de Lannes, changeait la direction de sa retraite, ralliait Desaix, puis le lançait ainsi que Kellermann sur les Autrichiens, il faisait de la tactique tout en maintenant l'action stratégique qui l'avait rendu maître des derrières de ses adversaires sans compromettre les siens propres. En résumé la stratégie est l'art de préparer et d'exécuter une opération de guerre indépendamment du contact avec l'ennemi, de déterminer *où* l'on se battra; tandis que la tactique détermine *comment* on se battra. Il y a en outre la *grande tactique* traitant des masses, des trois armes; c'est la combinaison des ordres de marche et de bataille; et la tactique élémentaire ou *réglementaire* traitant des évolutions des troupes dans la limite de l'unité tactique, de la compagnie, du bataillon, et parfois du régiment. L'unité de grande tactique est la brigade (4 à 8 bataillons) ou la division (2 à 4 brigades), et l'unité stratégique la division ou le corps d'armée (plusieurs divisions).

Avec ce qu'on appelle les *petites opérations de la guerre*, soit la guerre des localités, la *fortification*, permanente et passagère, et la *fabrication du matériel d'artillerie* on a tout l'art militaire. Nous y reviendrons plus en détail ainsi que sur chacune des armes quand nous aurons passé par quel-

ques enseignements historiques. En attendant, notons encore deux ou trois définitions qui nous sont indispensables :

Le *point* ou la *zone*, ordinairement un réseau de positions fortifiées, d'où part une armée, d'où elle peut tirer ses renforts et ses approvisionnements et attendre un appui en cas de retraite s'appelle une *base d'opérations*. Dans la récente guerre de Crimée, Toulon et Marseille (avec Gibraltar et Malte), puis Constantinople et Smyrne, puis Warna, puis Eupatoria furent les bases d'opération de l'armée alliée contre les Russes de Sébastopol. En 1859 ce furent Lyon, Grenoble, Marseille et Toulon, puis Suzes et Gênes, puis Alexandrie-Valenza qui furent successivement les bases d'opérations des Français, puis des Franco-Sardes contre les Autrichiens. Comme on le voit, ces bases peuvent s'étager *successivement*.

Le point sur lequel tend une armée d'opérations est l'*objectif*. Sébastopol, Milan, Vérone étaient les objectifs des alliés dans les deux campagnes précitées ; Constantinople, Turin étaient sans doute les objectifs des vaincus. Les bases d'opérations des armées et les capitales d'états sont les objectifs ordinaires.

La ligne ou zone tendant de la base à l'objectif est la *ligne d'opérations,* si l'on marche en avant ; la *ligne de retraite,* si l'on recule, ou aussi *ligne de communication*. Le choix des meilleures lignes d'opérations et leur changement subit constituent la grande affaire de la stratégie : il s'agit de les bien garder tout en menaçant celles de l'ennemi.

La ligne sur laquelle on se propose de résister avec l'aide de la nature ou de moyens artificiels ou des deux réunis, est une *ligne de défense ;* ce sont des fleuves, des lacs, des marais, des montagnes, des réseaux de forteresses. Une eau navigable, une vallée peuvent être à la fois lignes d'*opérations* et de *défense*.

Pour les autres définitions et pour la stratégie en général, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer au *Précis de*

l'art de la guerre de Jomini et aux *Principes de la stratégie* de l'archiduc Charles, les deux autorités capitales en la matière, tous deux formés à l'école du grand-maître, de Napoléon.

II

Haute-Antiquité, Assyriens, Egyptiens, Perses ; bataille de Thymbrée ; Cyrus. — Hébreux, Chinois.

Cette période, la plus longue dans l'histoire, sera la plus courte dans notre cours, car elle est la moins connue. Ce qu'on en sait de certain c'est que la plupart de ses faits importants sont des faits de guerre, des conquêtes, des fondations et des renversements d'empires. Dans la plus haute antiquité il est déjà question d'armées, mais on ne sait que par induction comment elles s'y sont créées.

C'est l'Asie qui est le champ principal de ces âges primitifs. Les états d'Assyrie, de Lydie, de Médie, de Phénicie, de Perse et aussi d'Egypte sont les premiers grands états relativement civilisés qui brillent dans l'histoire, sans parler des Hébreux, petit peuple tout spécial, ni du grand empire chinois, en dehors du courant venu à nous par les Grecs et par les Romains.

Sur ces états asiatiques les auteurs grecs, particulièrement Hérodote, Ctésias, Xénophon, puis la Sainte-Bible, sont nos meilleures sources, complétées par des monuments et des inscriptions retrouvés en Orient, à Ninive et en Egypte particulièrement.

Ces renseignements sont encore fort insuffisants et contra-

dictoires, et il est souvent difficile d'y démêler la fable de la réalité. Quelques-uns cependant se rapportent à tous ces états et servent à les caractériser au point de vue de l'organisation militaire.

Tous possédaient pour capitales de grandes villes fortifiées, entourées de hautes murailles, souvent avec fossés et tours, garnies de jardins et de cultures diverses à l'intérieur. C'était Ninive aux 1500 tours, Thèbes aux cent portes, Babylone aux vastes murailles, Memphis, Sardes, Ecbatane, toutes à bastions et défenses de même genre, formant autant de vastes camps retranchés, dirions-nous de nos jours. Avec de tels centres devaient naturellement exister et existaient en effet de vastes armées, formées de levées en masse et dont les opérations étaient de vraies migrations, souvent avec femmes et enfants. Déjà aux environs de deux mille ans avant Jésus-Christ ces armées possédaient des organisations régulières, de nombreux chars, de la cavalerie, des chameaux, des machines, des armes plus ou moins perfectionnées, piques, flèches, épées, frondes, boucliers, casques. Ils avaient en général deux espèces d'infanterie, des *pesamment armés* formés en gros bataillons sur 20 à 30 hommes de profondeur en moyenne, profondeur qui pouvait encore se doubler, se tripler; et des *armés à la légère*, archers, frondeurs, jeteurs de traits, de cailloux, de javelots, agissant en débandade.

Les Egyptiens, qui furent longtemps sans aucune cavalerie, mais avec une marine très-supérieure, fournissaient une grosse infanterie célèbre; ils se rangeaient ordinairement en carré et par subdivisions décimales jusqu'à un carré de 10 mille hommes, comprenant cent hommes de front, tous armés de piques. Les Perses, depuis Cyrus, perfectionnèrent ce système en l'amincissant et en lui adjoignant une forte cavalerie et divers engins de guerre. Les Assyriens et les Perses eurent beaucoup de cavalerie et l'on sait par Xénophon qu'ils l'employaient assez mal. Ils l'entravaient telle-

ment pour la nuit, par exemple, qu'ils pouvaient rarement résister aux surprises.

Ce qui caractérise encore cette période, outre ses masses d'hommes et de chevaux, c'est l'emploi en grand des chars de guerre, des chameaux, des éléphants, instruments de combat qu'on retrouve aussi plus tard, mais diminuant toujours plus d'importance. Des auteurs modernes ont eu l'heureuse idée d'étudier en détail cette portion intéressante et spéciale de l'antiquité, entr'autres Fabricy (1), Goguet (2), Armandi (3), et nous pouvons, grâce à eux, en dire quelques mots basés sur des notions assez sûres.

Les *chars de guerre* servaient aux anciens peuples de l'Asie à la fois d'artillerie, de cavalerie et même d'infanterie légère. Il y en avait de trois espèces principales :

1° Les chars transportant simplement des fantassins. Ce furent les plus anciens, ils précédèrent l'usage de la cavalerie. C'étaient deux roues portant une plateforme avec parapet, à deux chevaux bardés et deux combattants, dont l'un conducteur muni d'une pique et l'autre armé de pique et de javelots. C'était à la fois la monture des guerriers éminents, la tribune des rois et des chefs; Homère en parle beaucoup dans sa guerre de Troie, et nos cirques et hippodromes nous en montrent encore des modèles approximatifs. Les perfectionnements qu'on y apporta amenèrent les 2e et 3e catégories de chars, et tout d'abord :

2° Les chars armés de faux, portant à chaque fusée d'essieu deux faux, une horizontale prolongeant l'axe, l'autre verticale, puis deux piques au bout du timon, et des pointes ferrées un peu partout. Ces chars traînés par des chevaux

(1) *Recherches sur l'époque de l'équitation et de l'usage des chars équestres chez les Anciens.* Paris 1764.

(2) *De l'origine des lois, des arts et des sciences.* Paris 1820.

(3) *Histoire militaire des éléphants.* Paris. Amyot, 1843, 1 vol. in-8°.

Voir aussi la précieuse collection *Liskenne et Sauvan,* et l'*Histoire de l'art de la guerre,* par M. E. de la Barre-Duparcq. Paris, Tanera, 1860. 2 vol. in-8°.

bardés chargeaient à fond. Il y en avait de diverses grandeurs, depuis un seul homme et deux chevaux jusqu'à 20 hommes et 6 chevaux (1). C'était de la vraie cavalerie, et à laquelle il fallait un terrain bien choisi.

3° Les chars à machines, dont le plus grand nombre portait une tour de bois de 5 à 6 mètres de hauteur, abritant jusqu'à 20 archers et traînés par 16 bœufs; ces tours d'archers se plaçaient derrière les troupes tirant par-dessus leurs têtes. D'autres chars portaient des machines de jet et incendiaires qu'on retrouve plus perfectionnées chez les Grecs et chez les Romains (2).

Les *chameaux* s'employèrent par nombreux escadrons; ils étaient montés par deux hommes, comme les chars de première catégorie, à la fois piquiers et archers. Les Assyriens, les Arabes surtout avaient la spécialité des chameaux, dont la propriété spéciale fut pendant longtemps d'effrayer la cavalerie ennemie. L'armée égyptienne actuelle a encore de beaux régiments de chameaux, de cavalerie et d'artillerie.

Les *éléphants,* dont Armandi a fait tout un livre, suppléaient aux chars de 2e et 3e catégorie; la plupart portaient des tours à 4 combattants, mais ils servaient surtout de grosse cavalerie. Ils devenaient parfois aussi fort dangereux à leur propre armée quand ils s'effrayaient, et l'ennemi visait particulièrement à ce but par des cris et par des torches enflammées; certains armés à la légère étaient spécialement chargés de cette tâche.

D'aussi puissants éléments de lutte et employés en grand nombre supposent nécessairement des états plus riches, plus civilisés et dotés d'organisations militaires plus fortement constituées qu'on ne le pense communément.

Les chefs les plus renommés de cette période sont:

(1) Voir *Liskenne et Sauvan,* I, page 56 avec planches.

(2) Voir DUFOUR, *Mémoire sur l'artillerie des anciens;* LOUIS-NAPOLÉON, *Passé et présent de l'artillerie;* DUREAU-DE LA MALLE, *Poliorcétique des anciens.*

Le roi *Ninus* et sa femme et héritière *Sémiramis*, qui régnèrent sur Ninive et Babylone de l'an 1968 à 1874 avant Jésus-Christ. Ils étendirent leur empire par d'heureuses et nombreuses guerres du Nil à l'Indus. Adorée de son temps comme une déesse par les Assyriens, Sémiramis commanda elle-même ses armées immenses, où l'on compta jusqu'à 100 mille chameaux ; on rapporte qu'inférieure en éléphants dans une de ses campagnes, elle en fit fabriquer des simulacres pour imposer à son adversaire.

Sésostris ou *Rhamsès* en Egypte (1640 ans avant J.-C.), grand conquérant dont on ne connaît que peu de chose en détail, soumit non-seulement les états voisins d'Ethiopie et de Syrie, mais encore l'Assyrie, la Médie, la Bactriane, dans une expédition d'une dizaine d'années qu'il poussa jusqu'à la mer Caspienne et dont il revint chargé de butin.

Nabuchodonozor (600 ans avant J.-C.) réunit de nouveau Ninive et Babylone et contribua le plus aux splendeurs de cette dernière ville. Il battit entr'autres l'Egyptien Nechao à Circésium (604), les Juifs qu'il emmena captifs avec leur roi Sedecias après un an de siége de Jérusalem; les Tyriens, qu'il réduisit aussi en captivité après 13 ans de siége.

Enfin *Cyrus* et son fils *Cambyse,* rois des Perses, fournissent par leurs exploits des indications un peu plus sûres. La grande bataille de *Thymbrée* (548) en particulier résume à peu près tout ce qu'on connaît de cette période et elle mérite par conséquent quelque attention de notre part.

On sait comment Cyrus fit du royaume des Perses un important état après l'avoir affranchi de la domination des Mèdes. Ses progrès contre ceux-ci, puis contre les Arméniens, alarmèrent Crésus, puissant et riche roi de Lydie, qui, par ses armes et par son or, avait aussi étendu considérablement son empire et l'avait porté, du côté des états de Cyrus, jusqu'au fleuve Halys (aujourd'hui le Kizil-Ermack, se jetant dans la mer Noire).

Après avoir soutenu indirectement les ennemis de Cyrus, Crésus réussit à former une vaste coalition, composée surtout de Lydiens, d'Egyptiens et de Babyloniens, et il réunit une immense armée autour de sa capitale Sardes.

Cyrus résolut de prévenir ces préparatifs hostiles et surtout l'arrivée des renommés Egyptiens. Il rassembla aussi des contingents de tous ses peuples et alliés, y compris des Indous et des Arabes, et il fit force de marche vers l'ouest; il ne réussit pas à devancer les Egyptiens, qui, au nombre de 120 mille hommes, rallièrent les Lydiens. A une quinzaine de marches de Sardes, Cyrus lança en avant ses éclaireurs et des espions, dont plusieurs faux transfuges qui devaient tromper et trahir l'ennemi.

Il sut bientôt que les masses de Crésus prenaient position en avant de Sardes, à Thymbarrium, ou Thymbrée, sur le Pactole, près de Hormus. Elles comptaient 420 mille hommes, dit Hérodote, y compris 120 mille Egyptiens, 60 mille cavaliers et 300 chars. Cyrus, qui n'avait qu'environ 200 mille hommes, eut un moment d'inquiétude, ainsi que tout son camp. Néanmoins il continua résolument son offensive, après avoir remonté le courage de ses gens. La résolution n'empêcha pas la prévoyance. Il s'avança en bon ordre, sa cavalerie en tête, précédée de coureurs et d'espions, puis ses chars de guerre et ses archers, ses bagages, enfin son infanterie. A chaque colonne de marche étaient attachés de nombreux pionniers indispensables aux chars.

Cyrus rachetait son infériorité d'effectif par la supériorité d'armement et d'organisation de ses troupes. Il avait entr'autres sur Crésus quatre avantages, à savoir: une meilleure cavalerie, 36 mille hommes; des chars armés de faux et d'autres de tours (300 en tout) qui manquaient à Crésus; enfin par ses Arabes des escadrons de chameaux montés d'un piquier et d'un archer. En outre ses principaux officiers étaient d'anciens frères d'armes qui lui portaient un grand dévouement.

L'un d'eux, le Suzien Araspe, se chargea du rôle d'espion principal; il pénétra en faux transfuge vers Crésus, qui, trompé par ses contes, l'employa à placer ses troupes.

Crésus, outre ces désavantages, avait encore ceux de toute coalition. Son armée manquait de lien et de discipline. Il ne put obtenir des Egyptiens, par exemple, qu'ils renonçassent à leurs lourdes masses; ils persistèrent à former leurs carrés de 100 hommes de face, et Crésus dut les placer, pour cela, à son centre, mettant à leur gauche les Babyloniens et à leur droite les Lydiens, tous sur 30 rangs de profondeur. La cavalerie fut répartie sur les deux ailes et entremêlée de détachements de fantassins et d'archers; en avant et sur tout le front les chars de guerre; derrière le centre les chars des femmes et des bagages. Les combattants formaient ainsi une seule et profonde ligne, précédée des chars. S'étendant sur un espace d'environ deux lieues elle devait déborder de droite et de gauche le front de Cyrus et l'enserrer, le *tenailler*, dirions-nous aujourd'hui, comme Annibal les Romains à Cannes, comme Napoléon les alliés à Dresde; ce qui est l'enfance de l'art avec la supériorité du nombre.

A ces dispositions Cyrus, renseigné par Araspe, en opposa de fort habiles. Pour n'être pas débordé il allongea son front en diminuant de moitié sa profondeur. Il mit sur 12 rangs ses pesamment armés, qui étaient ordinairement sur 24 rangs, mais en ayant soin de renforcer son centre de chars et d'archers; en avant 100 chars à faux; en arrière une ligne de tours mobiles et de machines avec des archers; sa cavalerie à peu près par moitié prolongeait les deux ailes de l'infanterie, et l'extrémité de chacune de ces ailes était formée d'une centaine de chars à faux mêlés de légers. En arrière du centre venaient sur plusieurs lignes les chars des femmes et des bagages avec une faible garde. Trois petites réserves de cavalerie et d'infanterie mélangées étaient réparties derrière chaque aile et derrière le centre, celle de gauche renforcée

des chameaux. Le centre de cet ordre de bataille était formé par les Perses, 40 à 50 mille hommes sous Abradate ; la droite d'infanterie était sous Araspe, la gauche sous Arsamas ; la cavalerie de droite sous Chrysante, celle de gauche sous Hytaspe ; les réserves sous des chefs spéciaux aux ordres directs de Cyrus ; à droite Arsiadatas et Artabase, à gauche Artagersas et Pharnacus.

Dans cet ordre Cyrus s'avança contre Crésus ; il mit tout un jour pour franchir un espace d'une à deux lieues ; on fit trois haltes pour reprendre l'alignement sur l'aigle d'or porté au bout d'une longue perche par le centre de la première ligne d'infanterie. Cette marche, sur un front d'environ une lieue et demie, ne devait pas être facile, mais de nombreux pionniers frayaient le chemin aux chars et aux chevaux.

De son côté Crésus marchait aussi, et ses ailes, devançant son centre pour enserrer l'ennemi, engagèrent les premières le combat. Ce fut alors comme trois armées attaquant à la fois Cyrus. Mais celui-ci avait pourvu à cette manœuvre par ses chars des ailes et par les réserves qu'ils masquaient, sans compter que sa cavalerie des ailes de l'infanterie, Chrysante et Hytaspe, était placée de manière à agir au centre ou à seconder les réserves aux ailes. Lorsqu'il vit l'isolement des trois fractions de l'armée de Crésus, il résolut d'écraser celle de gauche, les Babyloniens. Laissant à Abradate au centre et à Arsamas à gauche l'ordre de se maintenir en défensive, il se porta avec le reste contre les Babyloniens. Ceux-ci furent d'abord enveloppés sur les deux ailes par les cavaleries de Chrysante et d'Arsiadatas, tandis que les chars à faux à droite et l'infanterie d'Artabase les entretinrent de front. Sous ce triple effort l'aile gauche de Crésus fut bientôt en pleine déroute. A l'autre extrémité l'action, quoique plus disputée, ne tarda pas à avoir le même résultat, grâce à l'effet foudroyant des nouveaux chars à faux et des chameaux. En revanche le centre de Crésus restait intact. Abradate et ses

Perses l'attaquent enfin, et un grand fracas de centaines de chars se produit sur ce point; des masses de cavalerie se jettent aussi dans la mêlée en tournant les Egyptiens; les lourds carrés de ceux-ci résistent à cet orage; bien plus ils s'avancent en bon ordre et lentement sur Abradate qui est refoulé et lui-même écrasé sous son char avec tous ses proches. Les masses égyptiennes continuent leur progrès et ne s'arrêtent finalement que devant la ligne des tours, d'où sort une grêle de traits. Derrière cet appui, et sous les épées de la gendarmerie de Cyrus, les Perses se rallient et se reforment, repoussent à leur tour les Egyptiens, qui se replient en un gros bloc harcelé de tous côtés d'infanterie, de cavalerie, d'archers, de chars et leur opposant une fière contenance.

Partout aux environs on combattait encore, mais dans un grand désordre causé entr'autres par la débandade des Assyriens rudement poursuivis. Seuls les Egyptiens tenaient bravement. Cyrus qui, du haut d'une tour, venait de constater sa victoire, leur fit faire des propositions honorables, qu'ils finirent par accepter.

Après cela le vainqueur s'empara de Sardes et de ses grands trésors, ainsi que de Crésus, dont il fit un vice-roi et l'un de ses conseillers; puis il se porta contre Babylone qu'il réussit aussi à prendre après un siége remarquable où il détourna le cours de l'Euphrate. Il eut dès lors un immense empire, qu'il gouverna en séjournant tour à tour à Suze, à Ecbatane et à Babylone.

Cambyse, fils de Cyrus, continuant les guerres et les conquêtes de son père, alla chercher les Egyptiens chez eux, et il les battit dans une autre célèbre bataille, à Péluse (538 ans avant J.-C.), sur laquelle on n'a malheureusement que de vagues renseignements. On prétend même que Cambyse dut sa victoire sur Psamménite à un singulier stratagème, celui de placer devant ses troupes une ligne d'animaux sacrés

pour les Egyptiens, qui empêchèrent ceux-ci de combattre avec leur résolution ordinaire.

Nous retrouverons bientôt, à propos des Grecs, l'occasion d'ajouter sur les Perses et sur cette période la plus antique quelques détails complémentaires. En attendant disons un mot de deux peuples spéciaux et intéressants à plus d'un titre, les *Hébreux* et les *Chinois*.

On connaît les *Hébreux* surtout par la Sainte-Bible et par l'historien Joseph. Leurs premières lois militaires leur furent données par Moïse et par Josué, en partie d'après celles des Egyptiens. — Tous les hommes valides depuis l'âge de 20 ans devaient combattre, mais avec d'assez nombreuses exemptions et exclusions. Les poltrons et les criminels étaient exclus ; celui qui avait planté une vigne, bâti une maison ou s'était marié dans l'année était exempté. Leur formation était, comme les Egyptiens, par divisions décimales, soit en carrés de 1000, de 100, de 10 hommes ; le plus ordinaire était celui de 100 hommes. Ces carrés s'additionnaient indéfiniment en front, où ils se répartissaient en 12 enseignes ou tribus, et en profondeur jusqu'à trois, ce qui donnait 30 hommes. Peuple pauvre, ils possédaient surtout de l'infanterie, des pesamment armés, et des légers, archers ou frondeurs ; ils avaient peu de chars et peu de cavalerie ; pour donner une idée de la puissance de l'Eternel le psalmiste dit que sa cavalerie se compte *même par 20 mille;* en revanche leurs tireurs à la fronde étaient adroits, comme le prouve l'histoire du petit David contre le géant Goliath. Une ligne de soldats d'élite et de chefs se tenait, pendant le combat, derrière la ligne des pesamment armés pour faire serrer les rangs et tuer les fuyards. De bonne heure la guerre fut familière aux Hébreux ; dès leur sortie d'Egypte ils eurent sans cesse à combattre pour s'installer en Palestine.

Depuis Saül le militaire fit beaucoup de progrès et devint

plus stable et régulier. Le roi David lui donna une grande puissance ; entr'autres il fortifia Jérusalem. Salomon continua ce mouvement, créa des chars et de la cavalerie. Ozias, 808 ans avant J.-C., avait beaucoup de machines et d'arsenaux. Les juifs résistèrent pendant un an au grand roi Nabuchodonozor ; ils soutinrent sous les Machabées, 160 ans avant J.-C., des guerres contre Antiochus, puis plus tard contre les Romains, qui ne furent pas sans éclat.

Toutefois après les grandes armées de Cyrus et de Crésus, après celles supérieures d'organisation des Grecs et des Romains, les Hébreux n'offrent à notre point de vue spécial qu'un intérêt de légitime curiosité. Ce qui caractérise leur état militaire, c'est une haute confiance dans leurs chefs, chose fort naturelle puisque ceux-ci étaient suscités par Dieu même, qui, en outre, intervint souvent en leur faveur d'une manière directe et miraculeuse.

Les *Chinois* nous sont connus par des annales plus ou moins authentiques de leur empire qui remontent très haut, jusqu'à plus de 20 siècles avant Jésus-Christ. D'après le père jésuite Amiot [1] et de Guignes [2] ils possédaient, à cette époque déjà, des armées nombreuses et un état militaire régulier en infanterie, en cavalerie, en chars de guerre, en machines diverses. Quatre siècles avant J.-C. ils avaient une sorte de poudre à canon, blanche, et même des bouches à feu, mais fort imparfaites, et ils étaient experts dans l'art des siéges.

Leurs chars de guerre, outre ceux des machines, paraissent n'avoir été que des moyens de transport d'hommes armés ; un modèle entr'autres aurait été fort léger, pouvait être traîné par un cheval ou par six hommes et porter une vingtaine d'hommes. Leur infanterie se formait aussi par carrés constituant des lignes à intervalles, et chaque subdivision

(1) *Mémoires sur les Chinois*. Paris 1776-1814, 16 vol. in-4°.
(2) *Art militaire des Chinois*. Paris 1772.

avait des drapeaux distinctifs ; elle comptait les deux mêmes espèces de combattants que nous avons trouvés ailleurs, des pesants et des légers. Leurs armées étaient immenses, comme elles le sont encore ; de tout temps elles eurent des chefs instruits et aux yeux desquels la science était en honneur ; mais quoiqu'il y ait eu beaucoup de *docteurs ès militaire,* on ne sait point assez en quoi se distinguait leur science. Aujourd'hui les Chinois ont les armes et les principales formations européennes, mêlées à des coutumes et à des traditions de la plus haute antiquité. Si une étude intelligente et approfondie pouvait être faite de leur état militaire présent, il est possible qu'elle jetterait, quoiqu'on ait dit de l'isolement des Chinois, un grand jour sur les périodes les plus anciennes de l'histoire, dont l'Asie fut le berceau.

Passons maintenant à une période à la fois plus connue et plus directement liée à nous, à celle des Grecs et de leur phalange.

III

Les Grecs.

L'état militaire des petits états confédérés de la Grèce, au nombre desquels brillent surtout Sparte et Athènes, qui, avec des armées relativement très minimes, arrêtèrent les puissantes masses des Perses et finirent par conquérir le grand empire asiatique, mérite bien de fixer quelques instants nos regards et dè constituer notre seconde période; cela d'autant plus que les temps historiques de la Grèce, grâce à ses éminents écrivains, nous sont assez bien connus et que par les écrivains latins et leurs successeurs immédiats des rapports non interrompus s'établissent entre ces temps et les nôtres.

Nos armées modernes usent encore de dénominations, de formations, d'évolutions, d'objets d'équipement et d'armement qui leur viennent directement de ce brillant peuple, et au point de vue militaire comme à beaucoup d'autres sa civilisation reste pour nous le flambeau qui éclaire le mieux l'antiquité.

Nous proposant d'étudier non pas spécialement l'état militaire grec, mais l'art militaire en général, nous ne pouvons vouer à celui de la Grèce, si intéressant qu'il soit dans ses développements successifs, qu'une attention limitée. Nous le

prendrons par conséquent dans sa forme la plus éclatante, dans celle qu'il revêtit surtout sous Alexandre-le-Grand, où elle devint un type résumant et dominant tous les autres et s'imposant aux temps qui suivirent. Néanmoins nous ne pouvons négliger tout à fait ses origines et nous les rappellerons par une brève esquisse de l'histoire militaire grecque.

Les premiers événements historiques de la Grèce sont, comme ceux de l'Asie, des faits d'armes, mais sur une échelle beaucoup moindre, proportionnée aux dimensions d'un pays très restreint et très morcelé.

C'est *Hercule* et ses douze célèbres *travaux*.

C'est *Minos* fondant en Crète un empire maritime redoutable et devenu légendaire par son terrible minotaure (1400 ans avant J.-C.).

C'est *Thésée*, fils d'Egée, roi d'Athènes, et son compagnon *Pirithoüs,* émules vaillants d'Hercule.

C'est *Jason* avec ses Argonautes se lançant au fond de la mer Noire dans la Colchide à la conquête de la Toison-d'Or (1250).

C'est la guerre des Sept-chefs contre Thèbes prise par leurs fils, les *Epigones,* en 1215.

C'est enfin et surtout la fameuse guerre de Troie (1190), illustrée par Homère, qui, à la fois, résume les temps héroïques et inaugure ceux historiques.

Ces divers événements, si peu connus qu'ils soient, suffisent à faire constater une différence considérable entre les premiers âges du militaire grec et ceux de la période asiatique. Tandis que dans celle-ci nous ne rencontrons que d'immenses effectifs, de splendides capitales, de vastes migrations, en Grèce on ne voit à peu près que des chefs, des combats singuliers, des luttes de petites localités, des exploits individuels. Même à l'époque plus rapprochée du siége de Troie c'est une guerre de rois conjurés, de chefs fameux, traînant après eux

des domestiques et des esclaves à peine mentionnés. Ce sont des *chefs* qui entrent dans le cheval de Troie, qui combattent du haut des vaisseaux, qui entrechoquent leurs chars « étincelants d'airain » ; les suivants ne sont là que comme aides ou spectateurs, à peu près comme les serfs à la suite des chevaliers européens du moyen-âge.

Notons dors et déjà que ce chef et ses suivants combattant *derrière* lui formèrent le premier élément d'arrangement tactique, une certaine *profondeur,* que nous avons déjà vue chez les Asiatiques et qui se perfectionna chez les Grecs.

Le second élément fut l'adjonction d'autres chefs au premier, se plaçant *à côté* de celui-ci, ce qui donna un *front* plus ou moins étendu. Ainsi dans ce placement primitif des combattants la *profondeur* marqua la puissance des chefs, luttant au premier rang; le nombre des chefs marqua le *front* des combattants. Pour l'ordinaire dans les premiers temps la profondeur fut de 8 à 16 hommes formant tout autant de *rangs,* le front de 100 hommes formant autant de *files.*

Dans les années de troubles qui suivirent la guerre de Troie, pendant l'invasion des Doriens et leur conquête du Péloponèze, pendant ces luttes qui assirent les deux races principales et rivales, dans le Péloponèze les Doriens, dans l'Attique les Ioniens, les *masses* prirent une plus grande part, vu qu'il s'agissait surtout d'intérêts matériels ; la régularisation de la profondeur et du front en un certain nombre déterminé de rangs et de files dut nécessairement faire des progrès.

Du reste les divers états de l'Asie, avec lesquels la Grèce fut de tout temps en relations, exercèrent une inévitable influence sur l'état militaire grec. Les variantes tinrent essentiellement, dans l'origine, à la différence du nombre des combattants et de la nature de leurs ressources et de leur terrain.

Comme en Asie il y eut dans les troupes de la Grèce des pesamment armés ou *hoplites* et des légers ou *psilites*, les premiers rangés en lignes plus ou moins régulières qui devinrent par la suite, comme nous le verrons, parfaitement symétriques, et armés de piques et d'épées; les seconds combattant en débandade et comme accessoires, et armés d'arcs, de frondes, de javelots. Les hoplites avaient le grand bouclier, des cuirasses et des casques plus ou moins forts; les légers étaient beaucoup moins garantis. De bonne heure les armes furent excellentes, car elles étaient en même temps un attribut des rois et des chefs. On n'y trouve pas d'autres chars de guerre que ceux de la première catégorie; pas de cavalerie, encore moins de chameaux et d'éléphants. Le pays n'en fournissait pas et se prêtait peu à leur emploi par ses accidents. En revanche de hardis et nombreux marins augmentèrent sans cesse sa puissance et l'étendirent au loin par le commerce et par la colonisation.

Toute la Grèce se résume au point de vue militaire dans ses deux principaux états, Sparte et Athènes; le premier essentiellement continental; le second surtout maritime, et qui arrivèrent à ranger successivement tous les autres états sous leur autorité.

Sparte fut, dès son origine, foncièrement militaire, et, continuant sa tradition de conquête, ses législateurs, Lycurgue entr'autres, finirent par l'organiser tout spécialement pour la guerre. Les ordres généraux de nos camps et les consignes de nos casernes du XIX[e] siècle rappellent en plus d'un point la célèbre constitution de ce dernier, sauf qu'ils ne proclament pourtant pas, comme elle, l'utilité du vol et le bon droit du pillage. Elle différait des autres constitutions grecques, de celle d'Athènes surtout, en ce qu'elle exaltait la pauvreté, la sobriété, le dédain du luxe et de la rhétorique.

D'après cette constitution, datant de l'an 880 avant J.-C.,

et s'appliquant à une population d'environ 9 mille *Spartiates*, hommes libres et seigneurs citadins, régissant 30 mille *Lacédémoniens*, sujets, la plupart paysans, et 70 mille *Hilotes* esclaves, la jeunesse appartenait non à ses parents mais à l'état, qui se chargeait de l'élever dans toutes les vertus propres à en faire de vaillants guerriers; l'éducation et la vie en commun dans la simplicité et dans tous les exercices du corps étaient la base de l'institution politique et sociale de Lycurgue. Deux rois, qui partageaient le pouvoir avec un sénat, puis, plus tard, avec cinq éphores, fonctionnaient comme chefs militaires. Les combattants étaient pris parmi les hommes de 20 à 60 ans, mais à chaque levée on commençait par les plus jeunes, tandis que les plus âgés servaient de réserve disponible ou de garde du pays. Les forces totales étaient réparties en cinq corps d'infanterie ou *mora*, plus un corps d'élite appelé *scirites*, de 600 hommes (1). Le *mora*, commandé par un *polémarque*, varia de 500 à un millier d'hommes et se divisait en 4 *lochos*, 8 *pentacostys*, 16 *énomoties*. On a comparé, non sans raison, le mora au régiment, le lochos au bataillon, l'énomotie à la compagnie. Cette dernière varia de 16 à 30 hommes en diverses circonstances marquantes.

Les premières guerres importantes que livra Sparte depuis la constitution de Lycurgue et dans lesquelles sa puissance se développa considérablement, furent celles dites de Messénie, qui durèrent de 742 à 688 pour la suprématie dans le Péloponèze. Ce temps de luttes prolongées eut ceci de remarquable qu'il en sortit d'une part la prépondérance de Sparte dans le Péloponèze, et d'Athènes dans la Grèce proprement dite, et d'autre part une grande extension de la colonisation grecque par le fait de la fuite des vaincus dans toutes les îles

(1) Ces *Scirites*, fournis par une peuplade de ce nom, furent surtout des fantassins et non des cavaliers exclusivement comme quelques auteurs l'ont prétendu.

de l'archipel, dans l'Asie-Mineure, dans le sud de l'Italie et en Sicile (Messine entr'autres par les Messéniens), sur les côtes de la mer Noire, fait important qui fit plus tard la richesse et la force des Grecs, mais qui leur suscita aussi maintes complications.

Athènes, qui fut surtout le noyau de cette force maritime, ne développa que peu à peu ses institutions militaires, au fur et à mesure de ses besoins démocratiques et de ses querelles. Monarchie jusqu'à Codrus (1068) elle devint république sous des archontes, d'abord à vie, puis annuels, et reçut sous l'archonte Solon, en 594, une constitution qui fit longtemps sa prospérité et d'où sortirent diverses dispositions militaires dont les principales étaient les suivantes:

L'Attique, qui comptait alors près de 500 mille habitants, dont 400 mille esclaves ([1]), avait une armée d'environ un cinquième de la population citoyenne, soit près de 20 mille hommes pris parmi ceux de 20 à 60 ans, outre environ 200 trirèmes, manœuvrées par 40 mille esclaves. Répartie d'abord en 4 classes suivant la richesse, la population fut plus tard divisée en 10 tribus fournissant chacune un bataillon ou régiment *(phyla)* montant jusqu'à deux mille hommes et deux chefs élus par le peuple, soit un général ou *stratège*, et un chef d'état-major ou *taxiarque*. Ces vingt officiers n'étaient en fonctions qu'une année, et, par défiance des abus de pouvoir, le commandement effectif s'exerçait par chacun des dix stratèges à tour de rôle pendant un nombre fixé de jours, parfois pour un seul jour. Il fallait donc un grand nombre de généraux pour suffire aux besoins électoraux avec de telles restrictions; ce qui inspira à Philippe de Macédoine la plaisanterie connue, recueillie par l'abbé Barthélemy :

(1) Sous Périclès (460 ans avant J.-C.) la ville d'Athènes comptait 14 mille *citoyens* et 4 à 5 fois autant d'esclaves; 200 ans plus tard 21 mille citoyens..

« J'admire vraiment ces Athéniens qui trouvent chaque année 10 généraux pour commander leur armée, tandis que je n'ai jamais pu trouver que Parménion pour commander la mienne. » Il est vrai que la plupart des dix généraux n'étaient que les dociles subordonnés d'un ou deux officiers de talent supérieur, et qu'ils s'entendaient entr'eux pour une répartition convenable des attributions. Les uns restaient au logis pendant que d'autres faisaient campagne, et ces derniers s'arrangeaient aussi de manière à faire tomber les opérations importantes sur les jours de service des plus capables. C'est ainsi que Militiade se trouva *de jour* pour la bataille de Marathon.

La formation tactique des troupes athéniennes était, comme celle des Spartiates, un rectangle de hoplites dont nous verrons plus tard l'organisation perfectionnée, escorté de légers et ayant diverses subdivisions, dont la plus petite était la file de 8 à 16 hommes, et la plus grande la phalange de 4096 hommes. La cavalerie et les machines n'apparurent que postérieurement. Il n'y avait qu'une seule solde, qui se doublait cependant pour l'officier hors rang et se triplait pour le stratège. Sparte se payait surtout par le butin, réparti dans des proportions déterminées.

Seulement dans les grandes levées on armait les esclaves pour combattre sur terre; mais toujours un certain nombre d'entr'eux servait l'armée comme valets : chaque hoplite en avait un pour porter son bouclier, sa pique, son bagage, jusque devant l'ennemi. Chaque Spartiate en avait sept. En revanche les esclaves faisaient la principale force de la marine, et les Athéniens les louaient en outre à leurs colonies pour divers travaux et corvées. C'est cette marine, bien plus que l'armée, qui fut le salut des Grecs dans leurs grandes et célèbres guerres contre les Perses, dont nous allons dire quelques mots.

La *Perse*, ce vaste empire de Cyrus et de Cambyse que

nous connaissons déjà, s'était, sous Darius, successeur de ce dernier, de plus en plus approchée de la Grèce par la conquête. Ses armes s'étaient avancées d'une part jusqu'en Scythie et sur le Bas-Danube, d'autre part dans les îles de l'archipel pour mieux soumettre les colonies grecques d'Asie. Celles-ci s'étant ouvertement révoltées et ayant été soutenues par une expédition de corps francs athéniens qui prirent et incendièrent la ville de Sardes, Darius fit mouvoir de fortes armées vers l'occident, accompagnées de flottes, pour soumettre non-seulement les colonies rebelles, mais encore les Grecs eux-mêmes. Ceux-ci résistèrent. De là les guerres dites médiques, qui se composent de trois campagnes principales.

Darius envoya d'abord, en 492, sous son gendre Mardonius, une grande armée, dont le noyau était formé par l'armée de Scythie. Elle soumit les colonies, les îles voisines, puis la Macédoine et s'avança de là sur Athènes. La flotte l'escortait et la ravitaillait. Mais une tempête ayant détruit cette flotte près du Mont-Athos, l'armée de terre, rencontrant d'ailleurs une forte résistance de la part des Thraces Brygiens, dut se replier sur l'Hellespont. On comprend aisément que quand il s'agit de traverser des bras de mer et des défilés et d'opérer dans un pays peu fertile, comme c'était ici le cas, le grand nombre asiatique soit plutôt un embarras qu'un aide.

L'année suivante, les Perses reprirent leur opération. Des flottes et des troupes immenses se mirent en campagne sous Datis et Artapherne en 490. Cette fois la marine aurait la tâche principale et son objectif était encore Athènes. Les Perses s'avancèrent d'île en île ; 600 vaisseaux transportèrent leurs troupes de la plaine de Célicie jusque dans l'Eubée. La ville d'Eretrie, sur cette île, fut prise après six jours d'attaque, et de là 110 mille hommes dont 10 mille cavaliers furent jetés sur la côte de l'Attique, près du bourg de Marathon, à 140 stades (1) d'Athènes. Là ils s'établirent aussitôt

(1) Environ 30 kilomètres.

dans un camp adossé à la mer et entouré de tous les autres côtés par la montagne.

Athènes était gravement menacée ; elle eût été perdue si les Perses l'avaient attaquée aussitôt. Par ses luttes intestines ils avaient dans son sein plus d'un partisan, et avec eux des transfuges, l'ex-dictateur Hippias, naguère chassé d'Athènes, et montrant maintenant aux Perses le chemin de sa patrie.

Les Athéniens demandèrent du secours aux autres villes grecques. Les unes refusèrent nettement ; d'autres firent silence ; Sparte promit d'envoyer un contingent ; Platée seule fournit aussitôt un renfort de mille guerriers. Avec 1000 hommes fournis par chacune des 10 tribus, cela faisait 11 mille hommes. Comme c'était fort insuffisant pour lutter contre les masses perses, on arma les esclaves ; ceux-ci fournirent les archers et les frondeurs dans un nombre indéterminé et inconnu, mais qui dut au moins égaler celui des hoplites, ce qui porterait l'armée d'Athènes à ce moment-là à une vingtaine de mille combattants. Avec ces forces, réduites par l'historien Hérodote, courtisan fort partial de la gloire de ses compatriotes, au chiffre minime de 10 mille hommes, les Athéniens s'avancèrent à la rencontre des Perses et prirent position vers Marathon.

Parmi les dix généraux on comptait entr'autres l'habile Miltiade qui avait déjà guerroyé pour les Perses en Scythie et contre eux en Asie, le juste Aristide, le jeune et vaillant Thémistocle, l'honnête Callimaque, le brave Stésilée ; mais tous, d'un commun accord, déclarent céder leur tour de commandement suprême à Miltiade, le plus expérimenté d'entr'eux, et celui-ci non moins courtois, quoique résolu à livrer bataille pour répondre à l'ardeur des troupes, déclare qu'il attendra son jour de commandement. En attendant il fortifie son front et ses ailes par des abatis pour se préserver de la nombreuse cavalerie ennemie ; il s'étend à droite et à gauche sur les hauteurs entre deux petites rivières, de sorte

qu'il n'offre aux Perses qu'un terrain resserré où leur grand nombre ne sert à rien, et où ils sont dominés par les archers. Les Perses ont néanmoins une telle confiance dans leurs forces qu'ils négligent toute précaution. Pressé par Hippias, Datis donne l'ordre de l'attaque et s'avance lentement contre la montagne en plusieurs lignes massives. Miltiade ne lui laisse pas le temps d'agir à sa guise, il se lance à sa rencontre en renforçant ses deux ailes. L'attaque des Grecs dans cet ordre de croissant ou de tenaille se fait vivement sur trois côtés à la fois. Les Platéens sont à la gauche ; Callimaque à la droite, Aristide et Thémistocle au centre, Miltiade partout. Après quelques heures d'un combat opiniâtre pendant lesquelles les masses perses se pressaient obstinément dans un dangereux entonnoir, les deux ailes de l'armée grecque fixent la victoire. La droite disperse ses adversaires dans la plaine; la gauche les accule en désordre à un marais. Toutes deux volent ensuite au secours d'Aristide et de Thémistocle près de succomber sous les troupes d'élite de Datis placées au centre, et, dès ce moment, la déroute se met de tous côtés parmi les Perses qui ne cherchent plus qu'à regagner leur flotte. Vivement poursuivis, les uns sont noyés, d'autres pris dans la montagne et un grand carnage a lieu.

Les Perses perdirent, selon Hérodote, environ 6400 hommes et parmi eux le traître Hippias, et les Athéniens seulement 192 hommes, dont Callimaque et Stélisée. Parmi les blessés on compta aussi Miltiade, qui avait montré la plus grande bravoure personnelle.

Il fit preuve, en outre, d'un jugement stratégique non moins grand, s'il est vrai qu'aussitôt après la bataille il se porta en toute hâte vers Athènes pour couvrir la capitale contre les entreprises qui, pendant ou aussitôt après l'engagement de Marathon, auraient pu, comme diversions, être dirigées contre elle. Il eut en effet l'avantage de faire échouer

une attaque contre Athènes, qui était peut-être l'opération principale. L'ennemi, dont toute la flotte avait déjà doublé le cap Sunium, dut se retirer sur les côtes d'Asie.

Telle fut la seconde guerre médique, où les Athéniens luttèrent seuls ; les Spartiates envoyèrent bien 2000 hommes de secours, mais, malgré la diligence qu'ils firent [1], ils n'arrivèrent que le lendemain de la bataille, comme témoins du désastre des Perses dont les débris jonchaient le sol. On sait que le vainqueur de Marathon encourut bientôt le courroux de ses susceptibles compatriotes, et que, pour avoir échoué dans une expédition contre l'île de Paros, il fut disgracié, condamné et mis en prison, où il mourut de ses blessures.

Darius, fort irrité de son échec, ordonna une troisième et plus forte expédition. Mais il mourut, et son fils Xerxès ne put reprendre l'œuvre de son père qu'une dixaine d'années plus tard. Elle fut d'autant mieux préparée. Quatre années entières furent employées à des armements et à des approvisionnements sur terre et sur mer. Plus d'un million d'hommes fut réuni sur les bords de l'Hellespont avec 1200 trirèmes à 200 hommes chacune, escortant 3000 vaisseaux de transports. 80 mille cavaliers accompagnaient l'armée de terre, ainsi que 20 mille Arabes et Lydiens pour conduire les chameaux et les chariots de bagage.

Au printemps de l'an 480 cette immense armée franchit l'Hellespont sur deux ponts de bateaux construits par les Egyptiens et les Phéniciens entre Abydos et Sestos. Le passage dura sept jours et sept nuits pour les troupes et un mois pour les bagages. De là elle prit sa route par la Thrace en cotoyant la mer pour rester en vue de la flotte et elle s'établit, pour s'organiser définitivement, dans la

(1) Marchant sans cesse pendant 3 jours et 3 nuits, ils avaient fait 1200 stades de chemin, soit 46 1/2 lieues de 5 kilomètres.

plaine de Doriscus, arrosée par l'Hebre. Elle s'avança ensuite vers le sud en trois corps principaux, dont l'un à la côte, tandis que la flotte suivait cette marche. Pour faciliter le trajet de celle-ci et la constante jonction, un canal fut creusé à travers l'isthme du Mont-Athos. Progressant lentement et méthodiquement, en soumettant tout devant elles, ces masses s'accrurent encore de 300 mille hommes des pays environnants, Thrace, Macédoine, Pœónie, ainsi que de 120 galères requises des îles voisines. Elles s'enflèrent tellement qu'Hérodote a osé les porter au chiffre de cinq millions d'âmes. Il faut sans doute en retrancher les neuf dixièmes pour avoir l'effectif militaire, ce qui donne toujours une armée d'environ 500 mille combattants.

Une telle force était bien menaçante pour les Grecs, qui, même tous réunis, se monteraient à peine au quart, et qui seraient probablement divisés ou partiellement paralysés.

A l'approche du danger une diète s'était rassemblée à Corinthe; elle appela aux armes tous les confédérés, qui, depuis longtemps du reste, se préparaient à la résistance. Athènes entr'autres, par les conseils de Thémistocle, avait suivi pied à pied les armements des Perses depuis la bataille de Marathon, et s'était munie d'une marine relativement formidable. Le pays s'ébranlait; mais du temps s'écoulerait avant que les divers contingents pussent se réunir et se mettre d'accord sur les opérations à entreprendre. En attendant, un corps d'avant-garde fut promptement assemblé pour aller occuper l'important défilé des Thermopyles entre la Thessalie et la Locride, où se trouvait un barrage de fortification appelé muraille des Phocéens. Ce corps fut placé sous le commandement d'un des deux rois de Sparte, Léonidas, qui prit avec lui 300 Spartiates si résolus à la mort qu'on leur rendit avant le départ les derniers honneurs dans une grande cérémonie funèbre. Le gros de l'armée confédérée devait se masser plus en arrière, en Phocide, et la flotte à

peu près à la même hauteur sur la droite, dans le détroit entre l'Eubée et la Thessalie. Sparte avait réussi à obtenir le commandement en chef de tous ces corps.

Léonidas fit force de marche, se recrutant en route, et il occupa avec environ 12 mille hommes (1) le poste qui lui était assigné. Il releva la muraille des Phocéens, établit son gros vers Anthéla, en couvrant sa gauche, au mont Œta, par un corps de mille Phocéens sur le sentier de l'Anopée.

A peine ces dispositions prises, les Perses apparurent semant la plaine de Trachinie d'un nombre infini de tentes. Les Grecs, frappés, délibérèrent sur le dernier parti à prendre. Les uns veulent se replier sur l'isthme ; Léonidas s'y oppose, et l'on se borne à envoyer des courriers partout pour presser l'arrivée des renforts. Xerxès, apprenant l'hésitation des Grecs, les somme de « rendre les armes, » à quoi Léonidas

(1) Le nombre exact des défenseurs des Thermopyles a donné lieu à des estimations fort diverses par suite des divergences des Anciens eux-mêmes. *Hérodote* (livre VII, chap. 202) le porte à 3100 Péloponésiens, dont 300 Spartiates, plus 2100 Thébains, Phocéens et Thespiens, plus tout le corps des Locriens, ce qui donne 5200 hommes, plus ces derniers qu'on estime généralement à un millier d'hommes. En comptant les esclaves légers qui marchaient habituellement avec les Spartiates, cela ferait un total de 7 à 8 mille hommes. — *Diodore* (livre II, page 4) porte ce total à 7400 hommes dont 300 Spartiates, 700 Lacédémoniens, 3000 autres Péloponésiens, 1000 Phocéens, 1000 *Locriens*, 400 Thébains, et enfin 1000 *Milésiens*, contingent qui serait une erreur calligraphique et qui devrait être traduit par *Thespiens*. — *Pausanias* (livre X, chap. 20) indique un total de 11200 hommes avec les mêmes chiffres que Hérodote, mais en portant les Locriens à un maximum de 6 mille hommes, ce qui, de l'avis général, doit être une erreur notable. Le savant auteur du *Voyage du jeune Arnacharsis* consacre une note spéciale de son 1er volume à cette thèse et s'arrête au chiffre d'environ 7 mille hommes, en admettant environ 300 hilotes accompagnant les Spartiates. Les auteurs allemands augmentent en général de beaucoup le nombre de ces derniers. MM. Rustow et Kœchly (*Geschichte der griechischen Kriegskunst*, page 57), tout en admettant le chiffre d'environ 7000 hommes, pensent que ce sont tous des *hoplites* suivis chacun d'un *léger au moins*, et les Spartiates de 7 chacun comme l'année suivante à Platée; par conséquent ils porteraient le nombre total des combattants à 16 ou 17 mille. Cette dernière estimation nous paraît supposer une organisation trop régulière d'*hoplites* et de *légers* pour la circonstance si pressante ; rien n'indique d'ailleurs dans les textes que les divers Péloponéziens fussent des hoplites plutôt que des légers. Hérodote ne mentionne positivement comme *Oplitai* que les 300 Spartiates, d'où l'on pourrait induire que les autres n'en étaient pas tous. En résumé nous nous rangerions plutôt au chiffre de 11 à 12 mille combattants, chiffre approximatif de Pausanias qui a sans doute englobé des hilotes et divers légers en débandade dans son maximum erroné de 6 mille Locriens.

réplique : « Viens les prendre. » Là-dessus le combat s'engage. L'attaque de Xerxès débute par les Mèdes et les Cissiens qui sont repoussés ; le corps des *Immortels*, 10 mille hommes d'élite sous les ordres d'Hydarnès, est également refoulé avec perte. Pendant deux jours les assaillants se consument en vains efforts. Ils apprennent enfin qu'on peut tourner la position de Léonidas par sa gauche, par le sentier de l'Anopée. Le corps des Immortels y est envoyé avec un guide du pays. Les Phocéens, surpris, quittent le terrain sans combat, et le matin du troisième jour, Léonidas voit l'ennemi apparaître sur les hauteurs à sa gauche et bientôt sur ses derrières. Il prend une prompte et belle résolution : L'armée doit battre en retraite ; mais pour couvrir cette retraite contre la cavalerie perse, il faut une arrière garde énergique et se vouant à la mort. Il fera cette arrière-garde avec un millier d'hommes. Tout le reste ayant été renvoyé, il attaque les Perses dans leur camp, en fait un grand carnage pendant la nuit, mais succombe enfin sous le nombre avec tous ses gens, sauf quelques Platéens qui capitulent (6 juillet 480).

Le but de Léonidas fut atteint ; le gros de ses troupes put se retirer, et son fait d'armes eut encore l'avantage d'exciter à un haut degré le moral des Grecs. Il restera en outre comme un beau modèle de résolution et de dévouement, sinon d'habileté ; car celle-ci fut plutôt du côté des Perses, qui surent manœuvrer, tandis que Léonidas eut le tort de trop négliger le défilé par lequel on le tourna.

En même temps la flotte asiatique, quoique un moment arrêtée par un combat naval indécis à *Artémise*, s'emparait de la mer et forçait l'escadre grecque à se retirer devant Athènes. Les troupes de Xerxès s'avançèrent de leur côté au-delà des Thermopyles, et ravagèrent à leur aise la Phocide, la Béotie et l'Attique y compris Athènes déserte. Les Grecs, abandonnés d'ailleurs par leurs alliés de Corcyre, de Syracuse, de Crête, semblaient perdus, et les Spartiates parlaient déjà de se dé-

tacher pour aller défendre leurs foyers. A cette occasion Thémistocle, qui commandait la flotte athénienne, eut de vifs débats avec l'amiral en chef Eurybiade ; mais il finit par faire triompher son plan de ne défendre Athènes que par des *murailles de bois*, c'est-à-dire de recueillir tous les Athéniens sur les navires et dans l'île de Salamine, et de livrer bataille dans le détroit de ce nom, où l'espace resserré compenserait l'infériorité du nombre des bâtiments. Cernés bientôt dans ce détroit, les Grecs furent forcés d'y combattre, et ils y remportèrent une grande victoire navale, le 23 septembre 480, facilitée par la mollesse de leurs adversaires égyptiens et phéniciens et par la défection des Grecs ioniens.

Menacée dès lors dans ses communications l'armée perse, d'autant plus dépendante de ses approvisionnements qu'elle était plus grande, dut se replier sur ses magasins et ses alliés de la Macédoine et de la Thrace. Xerxès, craignant pour sa personne, se hâta de repasser l'Hellespont et de rentrer dans ses états, ce que les Grecs se gardèrent bien d'empêcher.

Mais il avait laissé Mardonius en Macédoine avec 300 mille hommes pour reprendre la campagne au printemps. A ce moment, en effet, celui-ci se remit en route, secondé encore d'une flotte longeant la côte et d'un contingent de Grecs du nord, Macédoniens, Thessaliens, Thraces, d'une cinquantaine de mille hommes. Ravageant tout devant lui il vint établir son camp sur l'Asopus en Béotie, et s'y fortifia.

Cette fois les Grecs s'étaient unis et concentrés à temps. Cent et dix mille hommes, dont 10 mille Lacédémoniens, 8 mille Athéniens, 5 mille Corinthiens, 3 mille Mégariens, mais dont environ 70 mille n'étaient que des esclaves *légers*, furent mis sous le commandement du Spartiate Pausanias et d'Aristide (Thémistocle était en disgrâce) et se rassemblèrent en Béotie. Après quelques marches et contremarches occasionnées surtout par les manœuvres de la cavalerie perse,

les Grecs se décidèrent à livrer bataille devant *Platée* (22 septembre 479). D'abord fort disputée et plutôt favorable aux Perses, elle finit par tourner contre ceux-ci, qui furent refoulés et poursuivis dans leur camp où un grand massacre eut lieu. Mardonius et le chef de sa cavalerie, Masistius, y mordirent la poussière, ainsi que des milliers de leurs compagnons (1). Une des principales causes de cette nouvelle défaite des Perses fut l'inaction ou la défection de leurs auxilaires grecs aux ordres d'Artabase, jaloux de l'autorité de Mardonius.

Malgré leurs pertes considérables les vaincus auraient bien pu se rallier et se recruter pour reprendre en force la lutte un peu plus tard. Mais le même jour ils essuyaient un autre revers sur mer : leur flotte était brûlée près de *Mycale*, en Asie-Mineure, par celle des Grecs sous Xantippe. Cette dernière affaire mettait en péril les principales communications des Perses ; elle mit aussi fin à leur invasion de la Grèce et aux guerres médiques.

Les années suivantes furent employées par les Grecs et surtout par les Athéniens à soumettre de nouveau toutes les îles et colonies qui s'étaient plus ou moins détachées d'eux. Ce fut une époque brillante pour la marine athénienne, illustrée entr'autres par Cimon, fils de Miltiade, qui guerroya longtemps sur les côtes d'Asie et jusqu'en Egypte, et imposa aux Perses le traité de l'an 449, par lequel les colonies grecques furent complétement affranchies.

Pour l'intérieur il en résulta une rivalité de plus en plus vive et haineuse entre Sparte et Athènes, ou plutôt l'ancien

(1) Les pertes des Perses auraient été immenses d'après Hérodote. A part le corps d'Artabase, de 40 mille hommes, seulement 3 mille hommes auraient échappé au carnage, ce qui supposerait une boucherie de plus de 200 mille hommes ; chose difficile à admettre quand on sait d'autre part, mais toujours d'après Hérodote, que les pertes des Grecs ne furent que de 159 hommes, dont 91 Spartiates, 57 Athéniens, et 16 Tégéates. Les auteurs allemands précités pensent que ces chiffres ne s'appliquent qu'aux hoplites, et que les historiens grecs ne se donnèrent pas la peine d'enregistrer les pertes d'esclaves.

antagonisme se réveilla avec une nouvelle ardeur et amena bientôt la guerre dite du Péloponèze, qui dura 27 ans (431-404).

Cette lutte, habilement racontée par Thucydide et Xénophon et fort instructive au point de vue politique, ne fournit aucun évènement militaire marquant, sauf peut-être l'expédition échouée des Athéniens en Sicile, où une grande force maritime fut déployée avec accompagnement de diverses machines. Enfin les Spartiates, avec l'appui des Perses qui prodiguèrent leurs intrigues et qui en retirèrent plus de succès que de leurs armes, triomphèrent d'Athènes, qu'ils réduisirent à une condition fort inférieure, en lui imposant un gouvernement dit des Trente-Tyrans.

Ce qu'on doit noter cependant, au point de vue militaire, c'est que la guerre du Péloponèze contribua puissamment à perfectionner l'art et particulièrement la tactique. La cavalerie, dont les deux parties avaient pu constater l'utilité dans les guerres médiques par les avantages que cette arme donna souvent aux Perses, apparut assez nombreuse et bien organisée sur les champs de bataille. Les Thessaliens surtout en donnèrent de forts contingents. De part et d'autre, du côté d'Athènes surtout, on forma des troupes recrutées parmi les états voisins. La Crête lui fournit des archers et des frondeurs célèbres. Des troupes soldées et constamment sous les armes vinrent aider aux levées nationales et souvent les remplacer.

Dans ces conditions la guerre put s'étendre au loin et se prolonger. Puis, quand la paix fut rétablie, ces soldats de goût et de profession allèrent au dehors chercher de la gloire et du butin. En 401 treize mille Grecs se mirent au service de Cyrus-le-Jeune, prétendant à la couronne de Perse contre son frère Artaxerxès. Ils marchèrent jusque sur l'Euphrate, où ils participèrent à la bataille de Cunaxa. Vainqueurs sur leur front, à la droite de l'armée, tout le reste fut battu et

Cyrus tué ; ils demeurèrent seuls à la tâche, et opérèrent la fameuse *retraite des Dix-mille*, conduite et racontée par Xénophon.

Bientôt après, *Agésilas,* roi de Sparte, officier de la même école, le plus brillant spécimen des mercenaires grecs, s'élança en Asie pour y soutenir ses compatriotes. Menaçant de renverser le trône et l'empire même de Darius, il y fût sans doute parvenu, si les Perses, voyant le danger, n'avaient suscité à temps une nouvelle lutte civile en Grèce, en relevant et excitant Athènes, Corinthe, Thèbes contre Sparte. Agésilas rappelé battit les Athéniens et leurs partisans à *Coronée* (394), et les Spartiates, appuyés à leur tour par les Perses, imposèrent à la Grèce le traité d'Antalcidas (387) au profit de ceux-ci plus encore que de Sparte.

Dans ces guerres les Athéniens Iphicrate, Conon, Timothée, Charès se distinguèrent à divers titres, les trois premiers par leur science et leur habileté de tacticiens, le dernier par son activité politique, par sa belle taille, par ses largesses et sa jactance, qui plaisaient fort au peuple. Les luttes entre les partis que représentaient ces chefs furent souvent très vives. On sait la réponse faite à l'orateur électoral qui, célébrant les mérites exclusifs de l'athlète Charès, s'écriait que c'était l'homme qu'il fallait à l'armée. « Oui, dit Timothée, pour porter le bagage. »

Les tacticiens susnommés réalisèrent plusieurs réformes importantes. Ils allégèrent l'équipement des hoplites, tout en allongeant leur lance ; ils créèrent les *peltastes,* infanterie mixte armée d'un bouclier plus petit *(pelta),* supprimèrent beaucoup d'impedimenta, régularisèrent les *légers,* créèrent un bon service d'avant-postes avec mots et signes de reconnaissance, fortifièrent leurs campements tous les soirs, affermirent la discipline et firent des troupes grecques d'excellentes armées. Au reste ce fut aussi le fameux siècle de Pé-

riclès, et l'art militaire, sous cet éminent homme d'état, ne pouvait rester en arrière.

Un autre grand homme, et celui-là homme de guerre surtout, Epaminondas, utilisa brillamment ces progrès et les accrut notablement encore dans la guerre entre Thèbes et Sparte.

La lutte qui depuis longtemps grondait sourdement entre Sparte et Thèbes éclata en 371. Le roi de Sparte Cléombrote, qui se trouvait en Phocide avec une petite armée d'avant-garde, fut subitement renforcé de nouvelles levées jusqu'à l'âge de 35 ans et entra en Béotie par Thesbie et Creusa. S'avançant au nord le long des flancs du Cithéron dans la direction de Thèbes, il alla prendre position à *Leuctres* au N.-O. de Platée (371). Là il campa commodément son armée, retrancha son camp et, menaçant ainsi l'ennemi, il attendit de ses nouvelles.

Les Thébains se concentraient de leur côté non loin de là. Surpris par l'événement leurs forces étaient inférieures en nombre; ils se décidèrent néanmoins à la bataille vu l'arrivée d'un septième corps commandé par le Béotarque Branchyllidas, et sur les avis d'Epaminondas, nommé commandant en chef.

Les Spartiates comptaient environ 11 mille hommes, dont mille cavaliers.

Epaminondas n'avait qu'environ 8 mille hommes dont 500 cavaliers et 1500 légers. Toutefois son armée était supérieure en qualité; il avait beaucoup perfectionné la manœuvre des troupes thébaines, d'après les exemples des Athéniens d'une part et des Thessaliens de l'autre. La cavalerie thébaine, aussi solide que rapide, et les légers bien formés aux actions combinées et régulières, possédaient une grande mobilité et fonctionnaient comme des bras agiles de la phalange. Ce corps de bataille était devenu, lui aussi, plus souple et plus varié dans ses mouvements. En outre Epaminondas, doué d'un

coup d'œil et d'un jugement de vrai tacticien, était secondé par un ami et lieutenant d'un haut mérite, Pélopidas. Entr'autres réformes celui-ci rassembla en un seul corps le *bataillon sacré*, 3 à 400 jeunes guerriers d'élite élevés à la spartiate, et qui précédemment combattaient par petites escouades distribuées à la tête des divisions.

L'emploi habile et simple à la fois qu'Epaminondas fit de ces diverses ressources pour l'action qui s'annonçait compensait bien son infériorité d'effectif; cela d'autant plus que ses adversaires, au dire de leur ami Xénophon, fort partial en cette circonstance, ne cessèrent d'être poursuivis par le malheur.

Ce malheur fut surtout qu'au moment où les choses devenaient critiques les chefs spartiates arrosèrent si bien un copieux diner que l'ordre de bataille qu'ils prirent ensuite s'en ressentit fatalement. Ils se massèrent confusément vers le bas des collines sur 12 rangs de profondeur, et se laissant tenter par un petit espace de terrain découvert, ils placèrent toute leur cavalerie trop à l'étroit en avant de leur ligne d'infanterie, tandis qu'une partie de leurs alliés phocéens et des suivants légers désertaient sur les derrières et sur les ailes.

Epaminondas, qui avait suivi ces dispositions, étendit d'abord son front sur une ligne égale à celle de son adversaire, afin d'éviter d'être tourné, manœuvre élémentaire de toutes les armées antiques. Puis voulant agir en offensive il amincit considérablement sa droite — mais en y parant par l'appui du terrain et d'une portion de sa meilleure cavalerie — pour renforcer d'autant sa gauche, et donner par cette aile son effort décisif. Son ordre de bataille se présentait donc comme suit : en première ligne et un peu à droite la cavalerie thessalienne ; derrière elle l'infanterie sur 8 et 4 rangs de profondeur avec légers ; à la gauche de celle-ci une grosse masse qu'on appela phalange thébaine sur 50 rangs de profondeur, soit sans doute 4 rangs de 12 combattants et deux rangs

de chefs et de serre-files; sur le flanc extérieur de cette colonne le bataillon sacré de Pélopidas.

La droite se maintiendrait surtout en défensive, en restant un peu en arrière; elle serait *refusée,* dirions-nous; la gauche ferait colonne d'attaque en convergeant un peu à droite. C'était en un mot un plan de *bataille en biais* ou d'*ordre oblique* (loxê phalangs), tandis que jusqu'alors les grandes batailles régulières s'étaient ordinairement livrées en *ordre parallèle* sur fronts plus ou moins égaux, avec tendance à la *tenaille* et aux larges *mouvements tournants.*

Le succès devait couronner la nouvelle tactique.

Epaminondas fait d'abord attaquer par sa cavalerie qui, s'élançant vigoureuse et compacte contre la cavalerie lacédémonienne, rejette celle-ci sur son infanterie. Pendant le trouble qui en résulte dans les rangs de Cléombrote, la phalange thébaine s'avance en bon ordre escortée du bataillon sacré. Une action très-vive s'ouvre alors sur tout le front; tandis qu'elle se poursuit avec des péripéties diverses et sans résultat marquant entre la droite thébaine et la gauche des Lacédémoniens, la droite de ceux-ci est écrasée par les efforts redoublés et bien combinés d'Epaminondas et de Pélopidas. Les Spartiates luttent avec courage, mais succombent sous les masses ennemies; Cléombrote et ses principaux lieutenants tombent parmi les morts et tout le reste se réfugie en pleine déroute dans le camp prudemment retranché d'avance. Grâce à cet abri les Lacédémoniens obtinrent, par la médiation de Jason, chef de Phères, une trêve qui leur permit de rentrer dans le Péloponèze. Ils avaient perdu environ 4000 hommes, dont 400 Spartiates sur 700 qui combattirent.

Quelque temps après, la querelle se rouvrit de plus belle. Voyant se nouer une coalition contre lui, Epaminondas prit l'offensive et envahit le territoire de ses adversaires. Il pénétra jusque devant Sparte où il porta la terreur, mais bientôt il

dut rétrograder pour s'assurer contre une ligue qui se formait sur ses derrières et à laquelle prenaient part surtout les Athéniens et des partis de Thessaliens et de Macédoniens. Pélopidas alla pacifier ces parages septentrionaux; mais il périt dans une expédition contre Phère.

Pendant quelques années la guerre languit de cette façon. Sparte en défensive était protégée par les embarras des Thébains autour de leur pays. Ceux-ci en offensive étaient obligés de courir sans cesse d'une extrémité de la Grèce à l'autre. Souvent ils envahirent la Laconie, mais sans autre résultat décisif que d'y porter des insurrections passagères; ils réussirent pourtant à restaurer un moment la Messénie et, en 368, à livrer un remarquable combat pour forcer l'isthme de Corinthe.

Pour la quatrième fois Epaminondas menaçait les murs de Sparte (362), qu'Agésilas l'empêcha de surpendre, lorsqu'il dut de nouveau rétrograder pour faire face à une autre armée ennemie, se formant sur ses derrières à *Mantinée* et menaçant de l'enfermer dans le Péloponèze. Bientôt renforcée du corps d'Agésilas débouchant de l'Arcadie, elle passa tout entière sous le commandement de ce célèbre chef.

Sans hésiter Epaminondas marcha contre elle, et les deux armées se trouvèrent bientôt en présence devant Mantinée, les Péloponéziens occupant cette ville qui faisait partie de leur coalition et où ils s'étaient largement fortifiés. Une nouvelle et plus grande bataille va se livrer.

Cette fois les Péloponéziens sont inférieurs en nombre. Ils ont vingt mille hommes d'infanterie et 2 mille de cavalerie, tandis qu'Epaminondas a environ 30 mille hommes dont 4 mille cavaliers; parmi ceux-ci se trouvent ses braves et agiles Thessaliens; mais il lui manque son bras droit, Pélopidas, et son armée, peu homogène, a des éléments douteux. Néanmoins, l'avantage est encore de son côté, même

en mettant dans l'autre tout le poids de la grande réputation d'Agésilas.

Le général spartiate, aux approches de l'ennemi, prend sa position de combat en avant de son camp. Son gros, formé d'infanterie, est sur une seule ligne ; à la droite, place d'honneur, se trouvent les Mantinéens, puis les Arcadiens, les Lacédémoniens au centre, les Eléens, enfin les Athéniens à gauche, au nombre de six mille hommes ; la cavalerie est sur les deux ailes, à droite les Lacédémoniens, à gauche les Athéniens ; en réserve derrière le centre et un peu à gauche la cavalerie éléenne ; les légers sont aux ailes de la première ligne. C'est en somme un ordre parallèle, régulier, bien combiné, avec l'intention habituelle de déborder le front ennemi par les légers et par la cavalerie, ou de veiller aux débordements de l'adversaire surtout par la droite de celui-ci.

En effet Epaminondas déborde un peu sur sa droite, ce qui lui est facile vu son nombre supérieur. A cette droite il a son gros d'infanterie légère, Argiens surtout, se prolongeant sur les derniers mamelons des montagnes de Tégée. Son infanterie de ligne est au centre en trois corps principaux, à droite les Thessaliens, au centre les Locriens avec les Œnians, les Eubéens et quelques Arcadiens ; à gauche les Thébains ; les deux ailes sont encadrées par la cavalerie prolongée de légers, surtout à la droite. En résumé c'est un ordre de bataille semblable à celui de Leuctres, renforcé *par la gauche* qui agira en offensive et où se trouvent les masses et les meilleures troupes, c'est-à-dire la phalange et de la cavalerie thébaines, tandis qu'à la droite sont la plus grande partie des archers à pied et à cheval et une portion d'infanterie de ligne destinés essentiellement à la défensive.

A ces habiles dispositions Epaminondas, quoique plus nombreux, ne néglige point d'ajouter encore les profits de la ruse et de sa supériorité manœuvrière. Une fois les deux armées mises en présence, il marche un peu à droite, puis

davantage à gauche pour tâter les forces ennemies, il se retire ensuite à gauche vers la montagne sur un terrain favorable et feint d'y établir son camp pour la nuit. Les Péloponéziens, plus vigilants qu'à Leuctres, suivent pas à pas tous ses mouvements, craignant surtout d'être débordés, et quand ils le voient prendre ses campements, ils établissent aussi les leurs. A peine sont-ils installés qu'Epaminondas rappelle ses gens sous les armes et donne le signal de l'attaque. Ici sa droite n'est plus *refusée ;* mais quoique lancée en avant pour tenir un avantageux terrain montueux, elle n'en devra pas moins se borner à entretenir l'ennemi par une action plus soutenue que violente. Le centre doit rester en bonne défensive et en ordre serré tout en obliquant un peu à droite. La gauche forme de nouveau la phalange massive de Leuctres et, secondée de la cavalerie sur son flanc extérieur, elle s'avance résolument contre la droite lacédémonienne en obliquant légèrement à droite.

Tandis que les Péloponéziens se préoccupent surtout de leur gauche où les légers avaient engagé vivement le combat, leur droite, non encore bien apprêtée, est écrasée par les Thébains. Une mêlée acharnée s'engage qui se termine par la défaite de l'aile droite d'Agésilas. Pendant ce temps au centre la lutte se maintient indécise ; mais à l'autre aile, le point faible d'Epaminondas, les Athéniens ont sensiblement l'avantage. Les Thessaliens et les Eubéens étant sortis de leur terrain accidenté, ils ne peuvent tenir devant la cavalerie athénienne, et celle-ci les refoule avec perte. Toutefois ce succès de la gauche d'Agésilas ne suffit pas à racheter le désastre de la droite, et la victoire finit par rester aux Thébains, mais chèrement payée et rendue peu fructueuse par la perte d'Epaminondas, frappé mortellement dans l'action décisive même.

On ignore le nombre des blessés et tués, quoiqu'on se rendît les morts de part et d'autre. Il ne dut pas être très consi-

dérable. Les deux partis s'attribuèrent la victoire, ce qui fut dû surtout à l'inaction puis au deuil profond causés par la mort d'Epaminondas chez les Béotiens, ainsi qu'à la vanité des Athéniens pleinement satisfaite par cette mort et par leur succès local dans la bataille ([1]).

Telles furent les deux « filles » vraiment immortelles d'Epaminondas, ayant entr'autres le mérite de fournir la première apparition bien connue et méthodiquement organisée de l'ordre de bataille *oblique*, qui a fait le fond de la tactique perfectionnée dans des temps plus rapprochés de nous.

Bon nombre d'écrivains modernes ont présenté à ce sujet des réflexions instructives et intéressantes, et, si quelques-uns d'entr'eux ont commis d'étranges erreurs sur la nature de l'ordre oblique, en le confondant avec l'insignifiant *biaisage* d'une épaule mise en avant par chaque homme en ligne, d'autres, Jomini surtout, ont fait ressortir ses vrais mérites, en les rattachant à ce principe supérieur que ce sont les masses *actives* et non les *présentes* qui gagnent les batailles; résultat qu'Epaminondas sut obtenir par la manœuvre même de l'engagement, en paralysant une portion de l'ennemi au moyen d'un petit nombre de combattants, tandis qu'il l'écrasait avec tout le reste.

Nous verrons encore plusieurs capitaines, Alexandre et Frédéric en particulier, tendre au même but par la méthode d'Epaminondas, méthode essentiellement *tactique*, tandis que d'autres capitaines, Napoléon en première ligne, l'atteignirent surtout par la *stratégie*.

C'est grâce à la supériorité de ce principe qu'on peut négliger les écarts notables de raisonnement commis à propos

(1) Ils élevèrent même un monument (Pausanias, I, 3.) où leur cavalerie, pour se donner la gloire d'avoir frappé Epaminondas, triomphe à la droite, ce qui est évidemment une erreur. Quelques Athéniens peuvent avoir combattu à cette aile, mais leurs masses étaient à l'aile opposée.

de l'ordre oblique ancien et moderne par maints auteurs français, par l'éloquent Guibert même, trop enthousiaste des belles lignes de Frédéric et par le « poète » Carrion-Nisas, comme l'appelle Marmont trop sévère d'ailleurs pour ce savant et spirituel officier. Par la même raison restent sans grande importance les erreurs de fait de quelques autres écrivains sur la bataille de Mantinée, de Folard, de Rocquancourt, de Liskenne et Sauvan, qui racontent, texte et planches, cette action tout à l'envers, la faisant gagner par la droite d'Epaminondas, tandis qu'elle le fut par sa gauche, comme on peut le vérifier dans les textes anciens et dans les nombreuses traductions qui en ont été données ([1]).

Cette guerre n'amena aucun résultat marquant. Le trouble et la confusion ne firent qu'augmenter en Grèce, déclare Xénophon, ce qui veut dire pour nous que si la politique put laisser beaucoup à désirer, l'art militaire dut s'y maintenir par de constants et sérieux exercices, par ceux de la guerre elle-même.

La Macédoine, qui avait été sans cesse mêlée à ces troubles, ne tarda pas à le prouver.

Son roi Philippe II, dans sa jeunesse, emmené à Thèbes comme otage, y trouva les meilleures leçons de l'époque. Elles furent bien placées. Perfectionnant la tactique et l'organisation thébaines avec l'aide d'un excellent lieutenant, Parménion, le roi Philippe, aussi habile politique en outre qu'éminent guerrier, triompha bientôt de tous ses alentours, soit par l'action de ses armes, soit par l'influence de cette célèbre mule qui passait partout d'autant mieux que sa charge était plus lourde. Il s'imposa aux Grecs et surtout

(1) Voir entr'autres : Plutarque et Cornélius Népos dans *Agésilas, Pélopidas, Epaminondas;* Xénophon, *Histoire grecque*, liv. VII, les trois dernières pages ; Diodore de Sicile, liv. XV ; Polyen, etc. En revanche les vanteries athéniennes ont pu facilement tromper ceux qui n'ont pas examiné les choses avec quelque attention.

aux Athéniens par la bataille de Chéronée (338), où il les défit complétement et anéantit entr'autres l'héroïque bataillon sacré de Thèbes. Cette bataille fut encore remarquable par la fuite connue du principal instigateur de la campagne du côté des Grecs, du grand orateur athénien Démosthène, et par le propos plaisant avec lequel Philippe accéda aux exigentes réclamations des officiers vaincus à propos de leurs bagages. « Ne dirait-on pas que nous les avons battus aux osselets ! » La guerre, en effet, sans nécessiter le *vœ victis* pratiqué plus tard et si souvent jusque dans l'histoire contemporaine, n'est pas un jeu d'enfants, et les conséquences d'une victoire doivent être palpables et sérieuses.

Philippe venait de rallier tous les Grecs à sa loi en excitant leur sentiment national et leur antique haine par un projet de guerre contre les Perses où il fonctionnerait comme généralissime, lorsqu'il fut assassiné au milieu de ses préparatifs d'entrée en campagne. Son fils Alexandre, qui lui succéda, reprit l'œuvre commencée, et il mérita bientôt le nom de Grand, pour avoir su tirer bon parti de la phalange thébaine et appliquer sur une vaste échelle à la fois la tactique d'Epaminondas et la stratégie aventureuse d'Agésilas et de Cimon.

Au moment où apparaissait Alexandre l'art militaire était déjà parvenu à un haut degré de perfection, et nous ne pouvons aller plus loin sans donner quelques détails de plus sur la tactique et l'organisation des Grecs.

La *phalange* était leur formation caractéristique. Ce fut d'abord un rectangle massif de troupes plus ou moins volumineux et divisible, qui peu à peu se régularisa. Très simple d'arrangement en apparence, ses fractionnements et leur assemblage devinrent assez complexes, mais parfaitement symétriques et géométriques, vu qu'ils se basèrent sur les puissances des chiffres 2 et 4. Nous savons déjà que dans la

formation primitive, les chefs de famille se plaçaient tout naturellement au premier rang, avec leurs suivants derrière eux et d'autres chefs à leurs côtés. L'organisation de cet ordre naturel sur un certain nombre de files donna le front (mêchos) et en un certain nombre de rangs, la profondeur (bados) de la phalange.

Un chef et trois hommes derrière lui formaient une *énomotie* (1) et ces quatre hommes constituaient l'unité inférieure, la molécule de la masse. C'était la force qu'Epaminondas donnait à son aile défensive, le minimum de profondeur des hoplites. Mais comme cette formation offrait trop peu de résistance, d'autres énomoties renforçaient la première en s'ajoutant derrière elle, à double, à triple, à quadruple, jusqu'à 16 hommes de profondeur. Deux énomoties formaient une *dimœrie*, deux dimæries un *lochos*. Cette ordonnance sur 16 hommes devint l'ordre habituel des Macédoniens, tandis que les Grecs étaient le plus souvent sur 8; et le mot lochos, qui signifie en fait une file, devint lui-même un mot générique de valeur à peu près semblable à nos expressions actuelles de colonne ou division. (2)

La série de *lochos* placés les uns à côté des autres ou *syllochisme*, constituant la *phalange*, fut longtemps indéterminée et variable. Les Grecs contemporains d'Epaminondas avaient une phalange de 256 lochos soit, à 16 hommes de profondeur, 4096 hommes. C'est la *petite phalange* ou *taxis*. Les Macédoniens qui, dès Philippe II, eurent de plus forts effectifs, composèrent la *grande phalange* ou *tetraphalangarchie*, comptant quatre petites soit 16,384 hommes.

Entre la petite phalange, le lochos et l'énomotie, il y avait

(1) Aux beaux temps d'Athènes et de Sparte, l'énomotie était de 10 hommes de front sur un nombre indéterminé de profondeur, ordinairement 8.

(2) Pendant un certain temps le lochos en Grèce, et particulièrement à Sparte, était un corps d'environ 300 hommes, correspondant à peu près au bataillon moderne.

place, on le comprend, pour un grand nombre d'autres unités. Il y en eut, en effet, toutes fournies par les multiples de 2 et de 4, sous des dénominations explicatives, auxquelles la langue grecque, si riche de composés, se prêtait à merveille. C'est ainsi que d'après Arrien :

2 lochos formaient la dilochie, soit 2 fois 16, soit 32 hommes.

2 dilochies formaient la tétrarchie, soit 4 fois 16, soit 64 hommes.

2 tétrarchies formaient la taxiarchie, soit 8 fois 16, soit 128 hommes.

2 taxiarchies formaient la xénagie ou syntagme, soit 16 fois 16, soit 256 hommes.

Le syntagme ou carré de 16 était une unité particulière correspondant à peu près, pour ses fonctions, à notre bataillon ou compagnie moderne, et pour l'effectif à ce qu'on appelait antérieurement à Sparte *lochos*, et à Athènes *phila*.

2 syntagmes formaient la pentacosiarchie, soit 32 fois 16, soit 512 hommes.

2 pentacosiarchies formaient la chiliarchie, soit 64 fois 16, soit 1024 hommes.

La chiliarchie était une autre unité particulière, correspondant à peu près au régiment ou au bataillon moderne. Pour les fonctions dans la phalange, la chiliarchie macédonienne correspondait peut-être mieux que le syntagme au lochos ou au phila.

2 chiliarchies formaient la mérarchie, soit 128 fois 16, soit 2048 hommes.

2 mérarchies formaient la phalange (taxis) soit 256 fois 16, soit 4096 hommes, soit 4 chiliarchies ou 16 syntagmes.

2 phalanges (taxis) formaient la diphalangie, soit 512 fois 16, soit 8192 hommes.

2 diphalangies formaient la tétraphalangie, soit 1024 fois 16, soit 16,384 hommes.

Les files et les hommes avaient entr'eux trois distances; la concentrée, la petite, la grande.

La concentrée, ou synaspisme, formait une muraille de boucliers enchassés les uns sur les autres. C'était la formation résistante par excellence.

La petite distance, ou puknosis, était de deux *ellen*, soit 31 pouces (un peu moins d'un mètre). C'était la distance ordinaire de combat, qui se resserrait d'elle-même dans l'action.

La grande distance était du double de celle-ci et servait pour les marches, les haltes et quelques évolutions.

Les hommes se distinguaient, par lochos, en numéros impairs ou antérieurs *(prostatai)* 1, 3, 5... 15, et en numéros pairs ou postérieurs *(epistatai)* 2, 4, 6... 16. Le n° 1 s'appelait chef de file *(hêgémôn)*, le n° 16, ou dernier, serre-file *(ouragos)*; tous deux étaient choisis parmi les meilleurs soldats.

En doublant ou dédoublant les files (de chaque syntagme, chiliarchie ou taxis) on augmentait à volonté le front ou la profondeur, mais les intervalles formés par la réduction de front étaient aussitôt remplis, car le fort de la phalange résidait dans sa masse compacte.

Pour augmenter le front, on prenait la grande distance par une aile, ou par les deux ailes sur le centre; puis les numéros pairs s'avançaient à la gauche des impairs. On avait alors une profondeur de moitié moindre, soit de 8 hommes. La même opération pouvait doubler encore le front et dédoubler la profondeur jusqu'à n'avoir plus qu'un seul rang, par exemple pour passer un défilé. De même, on pouvait doubler la profondeur en prenant de la distance en avant ou en arrière et en diminuant d'autant le front.

Les intervalles ordinaires entre les unités de manœuvres (ordinairement le taxis ou la chiliarchie) étaient tels qu'on passait sans grand déplacement de ces unités de l'ordre sur

8 à l'ordre sur 16, par conséquent aussi à celui sur 12 mélangé proportionnellement de 4. Mais pour rompre cette proportion de 12 et de 4, pour avoir, par exemple, les 50 hommes de profondeur d'Epaminondas, il fallait, une fois la distance épuisée, déplacer les unités et les porter les unes à côté des autres par des mouvements de flanc, d'arrière, d'avant, qui se faisaient très-carrément, au pas cadencé, et qui correspondaient à nos ploiements et déploiements actuels.

Les à droite et à gauche individuels *(clisis)* se faisaient aux commandements *vers la pique* ou *vers le bouclier — tournez!* Le demi-tour *(métabole)* se faisait à droite et à gauche. La contremarche *(excellygme)* était soigneusement étudiée et s'effectuait de trois manières. La conversion *(épistrophe)* par lochos, dilochie, etc., correspondant à peu près à nos *par section* (peloton) *à droite* (gauche), permettait la formation facile de la colonne à distance entière sur une profondeur variant de l'énomotie au lochos, soit de 4 à 16 hommes. Comme formation particulière on peut noter le coin *(embolon)*, le carré vide *(plœsion)*, le double front *(antistome)*.

La marche en colonne de front par syntagme, chiliarchie, taxis, etc., s'appelait *épagogue*; celle par le flanc *paragogue*. (1)

Au syntagme commençaient les combattants hors rang; chaque unité avait un chef en tête et un second à la queue.

La phalange (taxis) se rangeait habituellement en masse rectangulaire avec de petits intervalles entre les syntagmes et les chiliarchies, s'agrandissant, pour les évolutions, par des mouvements de flanc des ailes. En général la phalange évoluait fort peu devant l'ennemi et se bornait à main-

(1) Xénophon appelle aussi *paragogue* le doublement de la profondeur (to bados diplasiaxé) ce qui est trop généraliser un cas spécial et fréquent, et ne concorde pas avec l'acception ordinaire de ce mot, telle qu'elle fut consacrée plus tard. — Pour le détail des évolutions et pour les commandements, voir entr'autres la Tactique de Léon, chap. VII, d'après Arien et Aelien.

tenir sa consistance en marchant au pas bien emboîté et cadencé.

Composée d'abord seulement de hoplites, elle reçut plus tard aussi des peltastes, mélangés par lochos ou par syntagmes aux hoplites ; tous étaient armés, dès Xénophon et Iphicrate, de la longue pique à deux mains, avec le petit bouclier rond lié au bras gauche. Cinq rangs de piques se croisaient en avant du premier rang; les autres rangs, serrant sur les premiers, leur faisaient une armure de leurs piques abattues horizontalement. On comprend que, par sa nature, la phalange était essentiellement défensive et qu'il lui fallait, pour se mouvoir convenablement, un terrain peu accidenté.

Derrière la phalange se rangeait l'infanterie légère, sur même front, mais sur moitié moins de profondeur. La régularité était beaucoup moindre pour les légers, armés parfois de cailloux seulement. Leurs subdivisions, moins rigoureuses, portaient des noms spéciaux; ce qui correspondait au syntagme s'appelait *hécatontarchie*, au taxis *epixenagie*.

La cavalerie se classait d'une manière analogue à l'infanterie. Il y avait la grosse ou *cataphracte*, cavaliers cuirassés et armés de la pique et de l'épée; la légère ou *aphracte*, archers surtout, et par la suite une intermédiaire, armée de javelots et d'épées avec demi-cuirasse. Le bouclier ne se portait à cheval que dans des circonstances particulières.

La cavalerie ne fut jamais bien brillante chez les Grecs; son effectif, toujours faible relativement à l'infanterie, ne dépassa pas la proportion d'un quinzième en moyenne. Les Athéniens, qui eurent la meilleure jusqu'à celle de Pélopidas, la divisaient régulièrement en deux fractions égales, en deux ailes ou hipparchies encadrant les hoplites. De là les deux hipparques qui commandaient à Athènes.

Le lochos ou file était habituellement de 8 cavaliers de profondeur. Huit files, soit 64 cavaliers, formaient l'*île*, la

petite unité tactique, l'escadron ancien, qui s'accrut par la suite. Huit îles formaient l'*hipparchie* et huit hipparchies la phalange de cavalerie ou *épigtame*. Des intervalles étaient laissés entre les îles pour faciliter les évolutions et pour y placer des légers à pied. Une formation assez particulière, en lozange, avait été introduite par les Thessaliens. On sait que les anciens Grecs n'avaient ni la ferrure ni les étriers; pour le reste, leur harnachement et leur équipement ne différaient pas considérablement de ceux des cavaliers modernes.

Tel était en résumé l'état militaire des Grecs au moment où ils allaient, sous la conduite d'Alexandre, rendre aux Perses leurs visites des guerres médiques. Les perfectionnements apportés aux armées par ce grand capitaine et par son père, et qui comptèrent pour beaucoup dans les succès de plus en plus grands qu'ils obtinrent, furent surtout les suivants.

D'abord ils eurent un fort noyau de troupes permanentes, de soldats recrutés volontairement, gens voués exclusivement au métier des armes, toujours heureux de faire des campagnes leur rapportant de la gloire, des plaisirs et du butin pour prix de leurs peines et de leurs sacrifices. Déjà un de leurs émules, Jason, roi de Phères, s'était créé, quelques années auparavant, une armée permanente de six mille hommes, à l'aide de laquelle il avait aussi médité une expédition contre la Perse.

En combinant les soldés avec les levées nationales, les effectifs furent sensiblement augmentés en même temps que régularisés. Les unités s'agrandirent comme nous venons de le dire, et tout en conservant la phalange, ses fonctions furent étendues et facilitées. L'île fut portée à 250 chevaux et plus; la chiliarchie remplaça ordinairement l'ancien syntagme soit l'ancien lochos spartiate; la grande phalange, la petite; quatre à six de celles-ci formèrent celle-là; c'est-à-dire qu'il

fut créé, pour emprunter le langage du XIXe siècle, des *demi-brigades* et des *corps d'armée* réguliers. L'effectif total de l'armée macédonienne proprement dite monta à environ 30 mille hommes.

Le rôle de la phalange fut perfectionné en ce qu'elle fut *toujours* flanquée de corps légers, infanterie et cavalerie, placés non-seulement aux ailes, mais partout où les circonstances l'exigeaient, en avant, en arrière, détachés au loin aussi bien qu'accolés à la droite et à la gauche. Pour les batailles la phalange devint la base, nous dirons presque l'enclume d'Alexandre ; ce n'est pas avec la phalange qu'il porta ses coups ; elle fut toujours au contraire son aile défensive, tandis qu'il frappait avec d'autres troupes.

Ces autres troupes, servant de marteau, furent constituées à cet effet et sont aussi une des notables créations des deux grands Macédoniens. Ce fut d'abord le corps des *Hypaspistes* d'environ six mille hommes, fantassins choisis, équipés et armés à l'Iphicrate spécialement pour l'offensive, organisés en phalange, mais doués d'une plus grande mobilité. Puis le corps des chevaliers macédoniens ou Hétaires, de deux à trois mille cavaliers d'élite manœuvrant habituellement avec les hypaspistes. Ces deux corps fournissaient en outre une garde royale *(agêma)* d'un bataillon et d'un escadron qui ne quittaient jamais le roi en campagne. Pour le combat la phalange à gauche et en défensive sous un chef expérimenté, ordinairement Parménion ; les troupes d'élite à droite et en offensive sous le roi lui-même, tel fut le *système* d'Alexandre. On peut bien l'appeler du nom de système, car on le retrouve dans toutes ses grandes batailles, ce qui ne veut pas dire sans doute qu'il n'eût pas su en changer si les circonstances l'eussent demandé. Mais tant que cet ordre offensif par la droite donnait de bons résultats et n'était pas paralysé par des contre-manœuvres de ses adversaires, il avait profit à le garder, et il le garda.

Enfin un autre progrès militaire fut celui du commandement, concentré et stable entre les mains du souverain lui-même, et non plus le jouet des partis et de l'ostracisme des démocraties grecques (1). Ce serait là, nous devons le confesser, une réelle supériorité de la monarchie sur la république, si les états n'étaient constitués que pour la guerre. Les meilleurs résultats en peuvent sortir dès que le monarque est seulement un peu au-dessus de la moyenne des généraux ordinaires. Quand il est, comme Alexandre, d'une trempe très supérieure, de grandes choses sont possibles.

Le héros macédonien n'avait que 22 ans à son départ pour l'Asie. Il ne faudrait pourtant pas le croire un *conscrit*; c'était plutôt un jeune vétéran. Dès l'enfance il avait accompagné son père à la guerre, vécu dans les camps et au milieu des généraux. A 14 ans il était connu comme hardi dompteur de chevaux, et à la bataille de Chéronée, âgé de 18 ans, il se distingua comme soldat et comme général. Appelé subitement au trône deux ans plus tard, il eut à lutter contre des ennemis de tous côtés, contre les Grecs entr'autres, contre Thèbes qu'il châtia rudement; de sorte qu'il était déjà un guerrier expérimenté lors de son entreprise contre la Perse.

Il avait divisé son armée macédonienne en deux parties à peu près égales; une qu'il prit avec lui, l'autre qu'il laissa à son lieutenant Antipater pour garder la Macédoine et la Grèce. On sait que cette armée d'Europe comptait exactement 12 mille hommes d'infanterie et 1500 hommes de cavalerie. Ce n'était pas trop pour veiller aux diversions qui pouvaient surgir du côté d'Athènes et du Péloponèze. Quoique les Grecs l'eussent nommé généralissime à la diète de Corinthe, une minorité s'y était accentuée; les Lacédémoniens entr'autres

(1) Un des exemples les plus frappants, sans parler de ceux d'Aristide, de Thémistocle, de Cimon, de Xénophon, est celui d'Epaminondas, poursuivi après la victoire de Leuctres pour avoir retenu le commandement quelques jours au-delà de son mandat.

avaient répondu « qu'ils étaient disposés, selon l'habitude, à commander, non à obéir ». Puis beaucoup de Grecs se trouvaient à la solde des Perses ; la mode de ce service étranger s'était encore accrue depuis Xénophon et Agésilas, et toute une industrie, très prospère alors, en était résultée. Déjà devant les menaces de Philippe les satrapes de l'Asie-Mineure avaient levé de nombreux mercenaires en Grèce ; ils en comptaient bien, en 334, une trentaine de mille à leurs ordres, et avec eux un général rhodien, Memnon, qui passait pour très habile. Les relations que ceux-ci entretiendraient avec la mère-patrie et les opérations qui pourraient se combiner entre les deux rives de la mer de l'Archipel, méritaient d'être prises en sérieuse considération.

C'est pourquoi Alexandre dut laisser une force aussi considérable en Europe. Avec lui il emmena neuf mille hoplites macédoniens ([1]), en trois taxis, trois mille hypaspistes en trois chiliarchies, deux mille cavaliers dont 1500 chevaliers macédoniens et 500 Sarissophores, lanciers légers assez semblables aux Cosaques réguliers modernes. A ces 15 mille Macédoniens s'ajoutèrent sept mille hoplites d'alliés grecs avec 600 hommes de grosse cavalerie, et en fait de soldés 1500 hommes de grosse cavalerie thessalienne, 500 cavaliers thraces et pæoniens, cinq mille hoplites divers et cinq à six mille légers à pied, Agriens, Odryses, Tribulles, etc. Ces 35 mille hommes en tout suffisaient, d'après son calcul, à sa grande tâche.

Au printemps de l'an 334 il les jeta au-delà de l'Hellespont à Abydos et il alla camper à Arisbe. Après un pélerinage solennel au tombeau d'Achille, où il se fit donner de beaux présages, ce qui flatta fort l'amour-propre des Grecs, il rejoignit son armée et la conduisit sur Hermote en marche vers Zélie et le Granique.

(1) Appelés aussi *pézétaires*, ou *suite à pied*.

Derrière ce cours d'eau se rassemblait la première armée perse, commandée par divers satrapes de la contrée et par Memnon. Ces chefs, peu d'accord entr'eux sur la conduite à tenir, adoptaient et repoussaient tour à tour les plans les plus étranges. Le général rhodien avait même été d'avis d'abandonner et de ravager tout le pays devant la petite armée macédonienne pour la prendre par la famine, tandis qu'un corps d'expédition irait insurger la Grèce sur ses derrières et attaquer la Macédoine de concert avec les Grecs. Cette proposition extrême et trop grandiose fut repoussée; l'armée se concentra derrière le Granique en attendant ses renforts et avec l'intention de commencer la défense sur cette première ligne.

L'ennemi se présenta plus vite que les renforts attendus. Alexandre, avisé du voisinage des Perses, marchait rapidement et prêt à combattre, sur quatre colonnes. A droite la première colonne comprenait la cavalerie macédonienne avec la pæonienne; la 2e les fantassins légers et une portion des hoplites; la 3e le gros des hoplites; la 4e la cavalerie thessalienne avec celle des confédérés et les autres légers. En arrière les bagages avec l'infanterie thrace. Une avant-garde de 500 fantassins légers et de Sarissophores sous Hegelochos éclairait la marche. Celle-ci ayant reconnu et signalé l'ennemi sur le Granique, Alexandre recueillit toutes ses troupes et forma aussitôt sa ligne de bataille comme suit :

A l'extrême droite les archers agriens, mille hommes; puis la cavalerie macédonienne sous Amyntas, qui commandait encore les hétaires de Socrate et les Sarissophores à sa gauche; ensuite les trois mille hypaspistes sous Nicanor; les hoplites en huit taxis sous Perdiccas, Kœnos, Cratère, Amyntas, Philippe fils d'Amyntas, Philippe (autre), Méléagre, Cratère (autre); puis la cavalerie légère d'Agathon, Odryses surtout; autre cavalerie légère mélangée de Confédérés sous Philippe, fils de Ménélas; enfin la cavalerie thessalienne sous

Calas. Toute la gauche dès et y compris les huit taxis était sous les ordres directs de Parménion; le reste sous ceux d'Alexandre qui dirigeait en outre l'ensemble. Une réserve générale manquait, à moins qu'on ne doive considérer comme telle l'infanterie thrace affectée aux bagages.

L'armée des Satrapes, réunie à la hâte et fort incomplète, était moins nombreuse en infanterie que celle d'Alexandre; elle ne comptait encore que 20 mille fantassins, presque tous mercenaires de la Grèce ou des îles de l'Archipel; en revanche elle n'avait pas moins de 20 mille cavaliers. Memnon, qui commandait en chef, avait placé son armée sur deux lignes; en première ligne la cavalerie en avant du Granique sur la rive gauche; en seconde l'infanterie sur la rive droite. Quoique le fleuve n'eût alors que peu d'eau, les bords en étaient assez escarpés pour rendre difficiles les communications entre les deux rives, par conséquent entre les deux lignes; et un tel ordre de bataille ne prouve guère mieux que le plan mentionné ci-dessus la grande habileté attribuée au général rhodien.

Alexandre porta d'abord en avant Amyntas, secondé de la droite des hypaspistes et d'un détachement d'infanterie légère. La gauche des Perses, qui reçut ces premiers coups, fut rejetée au-delà du fleuve, fort maltraitée par les archers, et poursuivie sur la rive gauche. Le reste des hypaspistes s'avança ensuite appuyé par le gros de la cavalerie macédonienne. Marchant en bon ordre par échelons, ces masses offensives s'emparèrent des deux rives du fleuve après de vifs combats dirigés par Alexandre en personne. La cavalerie perse de cette aile fut complétement refoulée et dispersée.

Pendant ce temps la phalange sous Parménion s'était aussi avancée, mais plus lentement, et elle avait contenu tout le centre et la droite de la cavalerie perse, non sans peine toutefois. Celle-ci avait même obtenu quelque avantage sur les Thessaliens dans plusieurs engagements successifs.

Néanmoins toute la ligne macédonienne avait réussi à franchir le fleuve, fort mal défendu en somme par ses gardiens. Au-delà sur la rive gauche l'infanterie perse, en belle formation, n'avait encore participé en rien à l'action et allait en ouvrir une pour son compte. Alexandre attaqua cette seconde ligne comme la première. La résistance fut grande pendant quelques moments. C'étaient Grecs contre Grecs, phalanges contre phalanges; mais l'assaillant avait l'avantage du nombre et d'un heureux début. Tandis qu'il fait presser les troupes de Memnon de front par sa masse, il jette sur leurs flancs ses deux ailes, à gauche Calas et Agathon, à droite ses corps d'élite, et bientôt il obtient possession de tout le terrain contesté. Les Perses fuient en laissant 10 mille hommes sur le carreau et deux mille prisonniers, tandis que les Macédoniens n'auraient perdu, d'après leur bulletin, que 115 hommes. Ces chiffres sont peu sûrs et tronqués sans doute au profit des vainqueurs. Il n'est pas moins certain qu'Alexandre obtint au Granique, en été 334, une grande victoire, ce qui ne dut pas lui être fort difficile vu sa supériorité en infanterie et vu le mauvais emploi que Memnon fit de ses forces beaucoup trop disloquées et ne défendant le fleuve qu'avec de la cavalerie.

Après cela le vainqueur, laissant un détachement au nord sous Parménion, alla occuper Sardes; puis il se dirigea sur Ephèse, afin de s'emparer de toutes les côtes. Il dut assiéger Milet et Halicarnasse. Cette dernière ville, commandée par le grec Ephialte et soutenue par la flotte de Memnon, lui résista obstinément. Il en triompha néanmoins tout en révolutionnant le pays et en l'attachant à sa cause par la proclamation de l'indépendance des colonies grecques. Une flotte le suivait près de la côte; mais l'approche de celle plus forte des Perses l'obligea de la dissoudre. Ce contretemps n'empêcha pas l'armée envahissante de se rendre sans autre obstacle en Lycie et en Pamphilie jusqu'à Sidé. A Telmessos

seulement elle eut une escarmouche avec des troupes locales. De là, quittant le littoral, elle remonta vers la Phrygie par Sagalasse, et en automne toute l'Asie-Mineure jusqu'au fleuve Halys était en son pouvoir. Des quartiers d'hiver furent pris à Gordium. Ce temps de halte fut utilement employé à organiser le pays conquis, à en tirer du personnel et du matériel de tous genres et à attendre les renforts de la Grèce, où le recrutement se poursuivait sans relâche. A cet effet des congés temporaires avaient été accordés après la bataille du Granique à un grand nombre de vétérans.

Au printemps 333 Alexandre, renforcé et ravitaillé, passa de Phrygie en Galatie, à Ancyra, puis en Capadoce, et il déboucha par les Portes de Cilicie sur Tarse, où il franchit le Cydnus; de là longeant la mer il s'avança vers la Syrie.

Ces grandes marches se firent rapidement, régulièrement et sans combat, presque sans nouvelle de l'ennemi. A Mallos seulement Alexandre apprit que Darius, après avoir assemblé une grande armée aux environs de Damas, venait de s'établir dans la plaine de Sochos, immédiatement au-delà des montagnes de l'Aman. Le roi de Macédoine se décida aussitôt à marcher contre lui pour rechercher la bataille.

A cet effet deux passages s'offraient à son choix; un à sa gauche, le col amanique, qui le conduirait directement sur l'ennemi; un autre à quelques lieues plus au sud et le long de la mer par Issus et par les Portes de Syrie, qui menait sur le flanc gauche des Perses. Alexandre prit ce dernier, espérant ainsi les surprendre. Le troisième jour d'une lente et pénible marche processionnelle à travers de longs défilés il atteignit Myriandre, où il se rallia avant de pousser plus loin.

Pendant ce temps Darius avait appris l'arrivée de ses adversaires vers Mallos et il s'était mis aussi en marche pour les attaquer, en prenant le col amanique. De cette façon les deux armées firent un chassez-croisez qui les établit sur les der-

rières l'une de l'autre, Darius ayant à dos l'Europe et Alexandre l'Asie. Quelle que pût être la part du hasard dans cette curieuse opération, le fait est que Darius se trouvait maître de la seule ligne de communication des Macédoniens, tandis que les siennes n'étaient point compromises. Il avait même débouché sur leurs hôpitaux à Issus, dont tout le personnel fut cruellement massacré ; après quoi il alla camper sur le Pinare dans une petite plaine à deux ou trois lieues au sud d'Issus.

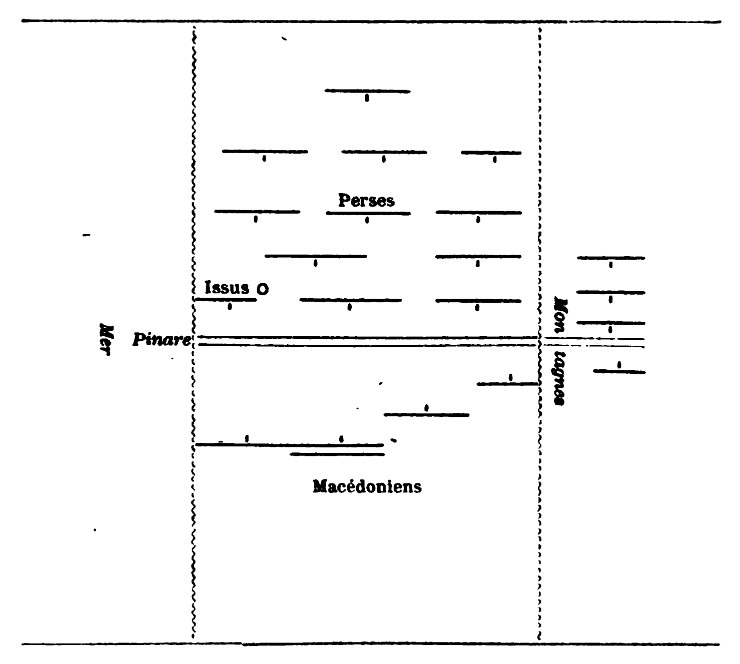
Jusque là tout allait à souhait pour les Perses. La situation d'Alexandre devenait au moins singulière, pour n'avoir pas veillé au défilé amanique tout en s'engageant dans l'autre. Mais, plein de foi dans sa force tactique, il désirait une bataille, et pour lui aussi tout marchait donc également à souhait. Informé à Myriandre de l'arrivée des Perses sur ses derrières, il ne crut d'abord pas à cette nouvelle. Ses reconnaissances l'ayant confirmée il réunit un conseil de guerre, fit ressortir devant lui l'avantage de pouvoir livrer promptement une grande affaire et cela sur un terrain resserré, nuisible par conséquent aux Perses, qui en outre tourneraient le dos à l'Europe. Il ne dit rien, paraît-il, de sa situation stratégique bien plus risquée, et ses généraux, non moins braves que lui, ayant opiné pour la bataille, les apprêts en furent aussitôt ordonnés.

Dès le même soir Alexandre se remit en marche dans les défilés qu'il venait de franchir. Précédé d'une forte avant-garde partie déjà dans l'après-midi, il ne formait, vu la nature de la contrée, qu'une seule colonne. Derrière l'avant-garde marchaient les hoplites, suivis des hypaspistes, des légers, puis de la cavalerie, la grosse en tête, enfin des bagages et de leur garde. En débouchant dans la plaine du Pinare il déploya sa colonne à droite et à gauche à mesure que le terrain le permettait, de manière à former son ordre de bataille habituel. Au centre la phalange réunit les cinq

taxis de Kœnos, Perdiccas, Méléagre, Ptolémée, Amyntas[1]. Les hypaspistes prirent sa droite, ayant sur la leur les hétaires, les Sarissophores, les Pæoniens et les archers agriens. A gauche de la phalange se placèrent les cavaliers thessaliens et confédérés, les archers crétois et autres soldés, l'infanterie thrace. Encore ici on ne voit pas de réserve générale, sauf pendant les premiers instants les Thessaliens. Le tout montait à une trentaine de mille hommes, et ceux laissés en arrière à une dizaine de mille.

Averti de l'approche des Macédoniens, Darius avait porté au-delà du Pinare un corps d'observation d'une cinquantaine de mille hommes, dont 30 mille de cavalerie. Derrière cette protection il organisa ses masses immenses représentant de nouveau le spectacle ordinaire des cohues asiatiques. Il devait avoir avec lui environ 600 mille hommes, dont beaucoup de non-combattants sans nul doute. Au centre de sa ligne il mit ses Grecs mercenaires, environ 30 mille hommes, ayant à droite et à gauche en deux moitiés environ 60 mille fantassins kardaques; sur sa gauche il détacha un corps mixte de 20 mille combattants qui devaient, en s'appuyant aux hauteurs, menacer la droite et les revers d'Alexandre et le jeter à la mer. Derrière ces deux lignes se concentra le reste de la grande armée.

(1) Celle de Cratère était probablement restée en arrière disloquée aux garnisons Cratère lui-même fut employé à commander l'extrême gauche.



Cet ordre de bataille établi, le corps d'avant-garde porté sur la gauche du Pinare fut rappelé à l'approche des Macédoniens. En se repliant il escarmoucha vivement contre ceux-ci, qui ne purent prendre qu'en combattant et après diverses péripéties l'ordre de bataille résumé ci-dessus. Le corps d'avant-garde perse se plaça, une fois rentré à ses lignes, l'infanterie à gauche des Kardaques, la cavalerie le gros à droite dans une petite plaine près de la mer, le reste à la gauche vers la montagne. Darius voulait rester sur la défensive; il avait même fait barricader les gués du Pinare, gardés en arrière par sa meilleure infanterie.

Toutes ces dispositions étaient fort bien entendues, très supérieures à celles de Memnon au Granique [1]. La défensive

(1) Notons en passant que ce général venait de périr au siége de Mytilène, ce qui ne fut point désavantageux à Alexandre.

était rationnelle du moment qu'on tenait les communications d'Alexandre, et pour la bataille l'effort par les hauteurs pour l'acculer à la mer ne l'était pas moins. Malheureusement la solidité des troupes ne fut pas au niveau de l'habileté du chef, et la stratégie n'est plus rien quand la tactique lui fait défaut.

Des escarmouches avaient eu lieu, avons-nous dit, entre les deux avant-gardes, et cela surtout dans la montagne. Alexandre y avait envoyé des renforts successifs en archers et en cavalerie et il s'en était aussi rapproché avec sa droite; de sorte que quand il eut fini d'établir son ordre de bataille celui-ci présentait deux parties : l'une, la principale, faisant front à Darius, avec la gauche à la mer et la droite à la montagne ; l'autre, un corps de flanqueurs plus à droite dans la montagne, comptant environ deux mille hommes de toutes armes, dont 300 hétaires.

Arrivé ainsi en présence des ennemis Alexandre marche en avant avec toutes ses forces. Cheminant d'abord très lentement et méthodiquement pour maintenir la cohésion convenable, il donne le signal du pas accéléré lorsqu'il est à portée de trait. L'action générale s'ouvre aussitôt, à peu près à 10 heures du matin. La cavalerie légère et les archers prennent les devants. Derrière eux Alexandre ne tarde pas à s'avancer à la tête de la cavalerie macédonienue ; franchissant le fleuve il tombe ensuite sur l'aile gauche des Perses et dès ce moment une vive mêlée s'engage sur ce point. Les troupes légères secondent énergiquement cette première attaque en se portant plus à droite et en tenant fermement les hauteurs. A gauche les hypaspistes ont suivi Alexandre, et ils sont suivis eux-mêmes sur leur gauche d'une portion des hoplites, la taxis de Kœnos. Toute cette droite macédonienne agit avec vigueur et ensemble, et sous ses efforts redoublés les troupes perses plient et se débandent.

Plus à gauche le reste des hoplites suit le mouvement pro-

gressif par la droite et par échelons de taxis; la phalange passe ainsi le Pinare et reforme ses masses sur la rive droite.

L'aile gauche macédonienne en revanche a plus de peine. Sur son front le terrain découvert l'expose aux coups réunis de la cavalerie perse et des soldats grecs. Parménion doit faire converger successivement sur cette aile les taxis de Ptolémée et d'Amyntas. Celles-ci sont vivement pressées et même en danger d'être accablées. Une fois la cavalerie thessalienne les dégage, mais elle est refoulée par des masses très supérieures de cavalerie perse. Ces masses poursuivent à leur tour ce succès, franchissent le Pinare et poussent jusqu'à l'infanterie thrace déjà aux prises avec un gros corps de Kardaques. Les Thraces doivent se replier sur la phalange, qui est alors assaillie de tous côtés, mais qui continue à lutter avec bravoure. Parménion redouble d'activité pour tenir son terrain; il fait face au danger qui s'accroît tout autour de lui, espérant qu'à la droite Alexandre est plus heureux.

De ce côté en effet les choses se passaient différemment. Les troupes d'élite macédoniennes renforcées de Kœnos avaient non-seulement maintenu l'avantage du premier choc, mais tout dispersé devant elles. Mis en déroute, les Kardaques entraînent avec eux le roi Darius et découvrent la gauche des Grecs, le meilleur corps des Perses. Alexandre fond sur cette gauche laissée en l'air et jette le désordre dans la masse entière, au moment où elle apprêtait une nouvelle attaque contre Parménion. Le chef de la phalange, au courant de ce qui survient, reprend aussitôt l'offensive, joint ses coups à ceux de son roi, et les deux ensemble consomment la défaite du reste de l'armée perse. C'était alors aux environs de trois heures après midi, et à la nuit seulement cessèrent la poursuite et le carnage. Les masses asiatiques, confusément entassées sur un terrain resserré et dominé par les vainqueurs, perdirent, à en croire les historiens anciens, environ cent mille hommes tués ou blessés et presque autant de prison-

niers, dont toute la famille de Darius avec d'immenses parcs. — Les Macédoniens n'auraient eu qu'environ 300 tués et 500 blessés. Dans une grande cérémonie funèbre Alexandre prononça lui-même l'éloge de ses compagnons d'armes défunts.

Cette journée mettait le vainqueur à l'aise pour les opérations subséquentes. Au lieu de s'enfoncer davantage dans l'intérieur du pays à la suite du prince battu, il résolut de s'asseoir solidement sur le terrain déjà conquis et de s'emparer pour cela de toutes les côtes. Il pourrait alors aussi facilement recevoir ses renforts d'Europe qu'empêcher Darius d'en tirer. La bataille d'Issus lui avait d'ailleurs montré l'importance de pouvoir se baser sur la mer. Qu'eût-il fait après un léger échec seulement?

Quoiqu'il en soit le succès, proportionnel à l'enjeu, lui donna du coup toute la Syrie, avec de grandes richesses à Damas fort utiles à ses recrutements. La Phénicie fut moins facile. Le célèbre port de Tyr entr'autres l'arrêta pendant sept mois. Un siége soutenu et pour lequel beaucoup de machines furent employées et créées en vint enfin à bout en juillet 332. L'hiver précédent avait été employé à la prise de possession de toute la contrée environnante.

De Tyr Alexandre se dirigea sur l'Egypte, arrêté seulement dans sa marche victorieuse par la ville de Gaza, qu'il prit après deux mois de siége. Les Egyptiens, ennemis et rivaux des Phéniciens, se rangèrent facilement sous ses lois; il soutint cette rivalité en fondant la ville d'Alexandrie dans une très favorable situation commerciale, et flatta leur orgueil, en même temps que le sien, par un pélerinage au temple de Jupiter-Ammon, dans la Haute-Egypte, où il se laissa donner le nom de fils des dieux.

Après cette utile diversion, Alexandre revint en Phénicie au printemps 331, et, de nouveau renforcé et ravitaillé, il prit sa direction à l'orient, sur le cœur de l'Asie. En juillet de la même année, il franchit l'Euphrate à Thapsaque, passage

bien connu par Xénophon ; il laissa une garde aux deux ponts qu'il y avait fait construire, s'avança dans la Mésopotamie, passa le Tigre près de Ninive en septembre, tout cela sans aucune résistance. Darius s'était retiré au-delà du Tigre, se bornant à rassembler une seconde et plus vaste armée dans la plaine de Gaugamèle, entre Ninive et Arbelle.

Parvenu sur la rive gauche du Tigre, Alexandre eut des nouvelles exactes de ses adversaires et il se dirigea aussitôt sur Gaugamèle. A une petite journée de marche de cette position il s'arrêta, établit son camp, s'y fortifia solidement contre son habitude et employa quatre jours à ces préparatifs. Il visait aussi bien à se procurer un refuge et un appui en cas d'échec momentané, qu'à pouvoir combattre offensivement et manœuvrer en laissant ses grands parcs en sûreté.

Le cinquième jour, ou plutôt la cinquième nuit, il mit sa troupe sous les armes et s'avança contre le camp ennemi. Darius, vigilant et averti, l'attendait de pied ferme ; tous ses gens étaient à leurs postes et devaient y rester. Près du camp perse, les chefs macédoniens lancèrent leurs reconnaissances, dont une d'elles dirigée par Alexandre ; ils délibérèrent ensuite sur le parti à prendre et décidèrent l'attaque, malgré la disproportion constatée des forces en présence.

Cette disproportion, plus grande encore qu'à Issus, était colossale. Les Perses montaient à près d'un million d'hommes, dont 40 mille cavaliers ; ils avaient en outre des chars à faux et des éléphants. L'armée d'Alexandre, malgré les nombreux renforts qu'elle avait reçus de Grèce, de Macédoine, et d'Asie, n'atteignait qu'à une cinquantaine de mille hommes, dont 7 à 8 mille cavaliers. Un effectif à peu près égal avait dû, il est vrai, être disséminé en arrière sur les routes d'étapes et à diverses garnisons.

L'ordre de bataille de la cohue asiatique était le suivant :

Au centre Darius avec sa garde royale (mélophores) et ses meilleures troupes d'infanterie de toutes nations : Mèdes,

Perses, Indiens, encadrés de cavalerie. A droite et à gauche deux ailes à peu près de même force et de même nature que le centre, de sorte que l'armée formait trois masses principales, s'étendant sur un front de deux à trois lieues.

En avant de chacune d'elles, une ligne d'une centaine de chars à faulx encadrés de cavalerie légère, scythe, cappadocienne, arménienne, etc.; avec les chars du centre une ligne d'éléphants. En avant de tout le front le terrain avait été soigneusement nivelé et préparé pour les chars, les éléphants et la cavalerie; il était fortifié sur d'autres points, aux flancs et aux angles surtout, et de fortes réserves, Babylonniens, Uriens, etc., mêlés, il est vrai, aux impedimenta, se rangeaient plus en arrière. En un mot le camp de Gaugamèle rappelait les armées de Crésus, de Xerxès et des anciens grands souverains d'Asie, dont nous avons parlé précédemment. En revanche on n'y voyait plus de gros corps de Grecs; presque tous ceux-ci avaient finalement passé du côté d'Alexandre.

Ce dernier avait pris son ordre normal et connu, renforcé cette fois d'une seconde ligne de trois corps de réserve de 5 à 6 mille hommes chacun, infanterie et cavalerie. Un, sous Cléandre, débordait un peu à droite; un autre, sous Kœranos, à gauche; le troisième, d'infanterie thrace, était au centre avec les bagages. La phalange de Parménion comptait six taxis sous Kœnos, Perdiccas, Méléagre, Polysperchon, Amyntas, Cratère.

Comme toujours, Alexandre attaqua. Il s'avança par échelons par la droite, pendant que des diversions s'effectuaient à sa gauche et à son centre. Le combat s'engagea bientôt sur toute la ligne, mais avec plus de vivacité sur la droite macédonienne, où combattaient, comme d'habitude, les troupes d'élite et d'élan. Alexandre, à la tête de la chevalerie, fut attaqué lui même sur son front et sur son flanc droit par la cavalerie scythe, suivie, un peu plus tard,

par les chars à faux. Secondé de la cavalerie de Ménidas qu'il dut appeler à son aide, il finit par repousser les Scythes. Quant aux chars, les archers et les légers d'Alexandre réussirent à les arrêter en abattant les chevaux et les conducteurs. Quelques-uns continuèrent néanmoins leur marche furieuse, mais les troupes s'ouvrirent pour les laisser passer et ils allèrent s'embarrasser dans les bagages, où ils furent pris.

Sans s'alarmer de ce contre-temps, Alexandre avait continué de se porter à droite ; arrivé sur le flanc de la gauche perse il redoubla d'énergie et tailla en pièces ou dispersa toute cette aile ennemie, n'avançant, malgré cela, que lentement, vu les fortes masses auxquelles il avait à faire.

A sa gauche la partie se jouait autrement. Attaquée et pressée par des forces considérables, la phalange s'était ouverte au centre; un gros corps ennemi s'élança dans le vide produit. Le vide s'agrandit sous les coups de cavaliers indiens et parthes et d'infanterie perse, qui pénétrèrent même jusqu'aux bagages où ils écrasèrent l'infanterie thrace et délivrèrent les prisonniers qui y avaient été réunis. Libérés et libérateurs se mirent à piller le camp macédonien. Parménion, quoique un peu soulagé par la fin de cet incident, restait néanmoins aux prises avec des forces très supérieures ; il ne combattait plus qu'en grand désordre et implorait ardemment du secours d'Alexandre. Son rôle était bien de souffrir pendant qu'ailleurs on triomphait ; mais cette fois la souffrance atteignait les dernières limites, et il était près d'y succomber. Il résista pourtant assez longtemps pour qu'Alexandre, complétement vainqueur devant lui, pût arriver au secours de la phalange en tombant sur le flanc gauche et les derrières de ses assaillants. La jonction du roi et de son lieutenant, l'opération décisive habituelle, couronna la victoire, qui fut complète et plus grande encore que celle d'Issus. Laissant à Parménion le soin de prendre possession du

Perses, Indiens, encadrés de cavalerie. A droite et à gauche deux ailes à peu près de même force et de même nature que le centre, de sorte que l'armée formait trois masses principales, s'étendant sur un front de deux à trois lieues.

En avant de chacune d'elles, une ligne d'une centaine de chars à faulx encadrés de cavalerie légère, scythe, cappadocienne, arménienne, etc. ; avec les chars du centre une ligne d'éléphants. En avant de tout le front le terrain avait été soigneusement nivelé et préparé pour les chars, les éléphants et la cavalerie ; il était fortifié sur d'autres points, aux flancs et aux angles surtout, et de fortes réserves, Babylonniens, Uriens, etc., mêlés, il est vrai, aux impedimenta, se rangeaient plus en arrière. En un mot le camp de Gaugamèle rappelait les armées de Crésus, de Xerxès et des anciens grands souverains d'Asie, dont nous avons parlé précédemment. En revanche on n'y voyait plus de gros corps de Grecs ; presque tous ceux-ci avaient finalement passé du côté d'Alexandre.

Ce dernier avait pris son ordre normal et connu, renforcé cette fois d'une seconde ligne de trois corps de réserve de 5 à 6 mille hommes chacun, infanterie et cavalerie. Un, sous Cléandre, débordait un peu à droite ; un autre, sous Kœranos, à gauche ; le troisième, d'infanterie thrace, était au centre avec les bagages. La phalange de Parménion comptait six taxis sous Kœnos, Perdiccas, Méléagre, Polysperchon, Amyntas, Cratère.

Comme toujours, Alexandre attaqua. Il s'avança par échelons par la droite, pendant que des diversions s'effectuaient à sa gauche et à son centre. Le combat s'engagea bientôt sur toute la ligne, mais avec plus de vivacité sur la droite macédonienne, où combattaient, comme d'habitude, les troupes d'élite et d'élan. Alexandre, à la tête de la chevalerie, fut attaqué lui même sur son front et sur son flanc droit par la cavalerie scythe, suivie, un peu plus tard,

par les chars à faux. Secondé de la cavalerie de Ménidas qu'il dut appeler à son aide, il finit par repousser les Scythes. Quant aux chars, les archers et les légers d'Alexandre réussirent à les arrêter en abattant les chevaux et les conducteurs. Quelques-uns continuèrent néanmoins leur marche furieuse, mais les troupes s'ouvrirent pour les laisser passer et ils allèrent s'embarrasser dans les bagages, où ils furent pris.

Sans s'alarmer de ce contre-temps, Alexandre avait continué de se porter à droite ; arrivé sur le flanc de la gauche perse il redoubla d'énergie et tailla en pièces ou dispersa toute cette aile ennemie, n'avançant, malgré cela, que lentement, vu les fortes masses auxquelles il avait à faire.

A sa gauche la partie se jouait autrement. Attaquée et pressée par des forces considérables, la phalange s'était ouverte au centre; un gros corps ennemi s'élança dans le vide produit. Le vide s'agrandit sous les coups de cavaliers indiens et parthes et d'infanterie perse, qui pénétrèrent même jusqu'aux bagages où ils écrasèrent l'infanterie thrace et délivrèrent les prisonniers qui y avaient été réunis. Libérés et libérateurs se mirent à piller le camp macédonien. Parménion, quoique un peu soulagé par la fin de cet incident, restait néanmoins aux prises avec des forces très supérieures ; il ne combattait plus qu'en grand désordre et implorait ardemment du secours d'Alexandre. Son rôle était bien de souffrir pendant qu'ailleurs on triomphait ; mais cette fois la souffrance atteignait les dernières limites, et il était près d'y succomber. Il résista pourtant assez longtemps pour qu'Alexandre, complétement vainqueur devant lui, pût arriver au secours de la phalange en tombant sur le flanc gauche et les derrières de ses assaillants. La jonction du roi et de son lieutenant, l'opération décisive habituelle, couronna la victoire, qui fut complète et plus grande encore que celle d'Issus. Laissant à Parménion le soin de prendre possession du

Perses, Indiens, encadrés de cavalerie. A droite et à gauche deux ailes à peu près de même force et de même nature que le centre, de sorte que l'armée formait trois masses principales, s'étendant sur un front de deux à trois lieues.

En avant de chacune d'elles, une ligne d'une centaine de chars à faulx encadrés de cavalerie légère, scythe, cappadocienne, arménienne, etc.; avec les chars du centre une ligne d'éléphants. En avant de tout le front le terrain avait été soigneusement nivelé et préparé pour les chars, les éléphants et la cavalerie; il était fortifié sur d'autres points, aux flancs et aux angles surtout, et de fortes réserves, Babylonniens, Uriens, etc., mêlés, il est vrai, aux impedimenta, se rangeaient plus en arrière. En un mot le camp de Gaugamèle rappelait les armées de Crésus, de Xerxès et des anciens grands souverains d'Asie, dont nous avons parlé précédemment. En revanche on n'y voyait plus de gros corps de Grecs; presque tous ceux-ci avaient finalement passé du côté d'Alexandre.

Ce dernier avait pris son ordre normal et connu, renforcé cette fois d'une seconde ligne de trois corps de réserve de 5 à 6 mille hommes chacun, infanterie et cavalerie. Un, sous Cléandre, débordait un peu à droite; un autre, sous Kœranos, à gauche; le troisième, d'infanterie thrace, était au centre avec les bagages. La phalange de Parménion comptait six taxis sous Kœnos, Perdiccas, Méléagre, Polysperchon, Amyntas, Cratère.

Comme toujours, Alexandre attaqua. Il s'avança par échelons par la droite, pendant que des diversions s'effectuaient à sa gauche et à son centre. Le combat s'engagea bientôt sur toute la ligne, mais avec plus de vivacité sur la droite macédonienne, où combattaient, comme d'habitude, les troupes d'élite et d'élan. Alexandre, à la tête de la chevalerie, fut attaqué lui même sur son front et sur son flanc droit par la cavalerie scythe, suivie, un peu plus tard,

par les chars à faux. Secondé de la cavalerie de Ménidas qu'il dut appeler à son aide, il finit par repousser les Scythes. Quant aux chars, les archers et les légers d'Alexandre réussirent à les arrêter en abattant les chevaux et les conducteurs. Quelques-uns continuèrent néanmoins leur marche furieuse, mais les troupes s'ouvrirent pour les laisser passer et ils allèrent s'embarrasser dans les bagages, où ils furent pris.

Sans s'alarmer de ce contre-temps, Alexandre avait continué de se porter à droite ; arrivé sur le flanc de la gauche perse il redoubla d'énergie et tailla en pièces ou dispersa toute cette aile ennemie, n'avançant, malgré cela, que lentement, vu les fortes masses auxquelles il avait à faire.

A sa gauche la partie se jouait autrement. Attaquée et pressée par des forces considérables, la phalange s'était ouverte au centre; un gros corps ennemi s'élança dans le vide produit. Le vide s'agrandit sous les coups de cavaliers indiens et parthes et d'infanterie perse, qui pénétrèrent même jusqu'aux bagages où ils écrasèrent l'infanterie thrace et délivrèrent les prisonniers qui y avaient été réunis. Libérés et libérateurs se mirent à piller le camp macédonien. Parménion, quoique un peu soulagé par la fin de cet incident, restait néanmoins aux prises avec des forces très supérieures ; il ne combattait plus qu'en grand désordre et implorait ardemment du secours d'Alexandre. Son rôle était bien de souffrir pendant qu'ailleurs on triomphait ; mais cette fois la souffrance atteignait les dernières limites, et il était près d'y succomber. Il résista pourtant assez longtemps pour qu'Alexandre, complétement vainqueur devant lui, pût arriver au secours de la phalange en tombant sur le flanc gauche et les derrières de ses assaillants. La jonction du roi et de son lieutenant, l'opération décisive habituelle, couronna la victoire, qui fut complète et plus grande encore que celle d'Issus. Laissant à Parménion le soin de prendre possession du

[illegible] revenu à Babylone en [illegible] une grave maladie qui l'emporta [illegible] de 33 ans. Il méditait [illegible] du côté de l'occident, qui, sans [illegible] encore, en complétant [illegible] et de conquérant.

[illegible] batailles principales du Granique,

d'Issus, d'Arbelles, puis quelques combats qu'il livra ensuite, entr'autres celui du Tanaïs contre les Scythes en 329, celui d'Arigæon, dans la campagne de l'Indus, en 327, et une bataille contre le roi Porus au passage de l'Hysdaspe, suffisent à accentuer ses hauts mérites comme tacticien. Sa stratégie ne fut pas moins relevée, et si l'on remarque le soin constant qu'il eut d'asseoir les succès obtenus sur de larges bases avant d'aller plus loin, et d'assurer ses convois, on peut bien lui pardonner l'opération très exceptionnelle d'Issus. Au reste, il faut reconnaître qu'au point de vue stratégique il fut notablement favorisé par l'inaction et l'ineptie de la partie adverse. A part le premier projet de Memnon et son concours à la défense de Tyr, à part le chassez-croisez d'Issus et une tentative échouée d'insurrection en Grèce et Macédoine, Alexandre n'eut presque pas à se préoccuper des combinaisons et des marches de ses adversaires; il put se promener à l'aise dans leur immense empire sans aucun grave incident sur ses communications et sans autre difficulté que de savoir jusqu'où il devrait les poursuivre pour obtenir une nouvelle bataille. Une fois ses derrières assurés, il marchait rapidement, en moyenne 5 à 6 lieues par jour, souvent le double pendant plus d'une semaine, et allant quelquefois jusqu'à 15 lieues par jour pendant plusieurs jours de suite avec des corps assez considérables. Pour cela il mit souvent l'infanterie sur des chars ou en croupe derrière la cavalerie. Dans la fameuse marche de 60 jours à travers le désert de Gédrosie, il fit en moyenne 6 à 7 lieues par jour. A la poursuite de Darius et de Bessus, sa cavalerie fit jusqu'à 20 lieues en 24 heures. Pour la bataille, qu'il recherchait toujours, il comptait essentiellement sur sa su[illegible] manœuvrière, sachant qu'une armée relativement [illegible]ais choisie, brave et employée activement, peut [illegible]ompher de masses considérables, inférieures [illegible]pes et laissées trop souvent, à cause de leur

champ de bataille et de ses trophées, Alexandre se mit aussitôt à la poursuite de Darius qui s'était retiré dans la direction d'Arbelle. Quoique marchant rapidement et ayant franchi l'espace d'une vingtaine de lieues sans désemparer, Alexandre ne put atteindre que les bagages du fugitif, y compris de riches trésors. (1er octobre 331.)

De son côté Parménion recueillit tous les chars, les éléphants, les chameaux des vaincus, beaucoup de butin et de prisonniers. Les pertes de l'armée de Darius, en tués et en blessés, furent estimées à 300 mille hommes, et celles des Macédoniens à une centaine d'hommes seulement et à un millier de chevaux.

Cette grande victoire rappporta bien plus encore au roi de Macédoine. Elle lui donna l'empire même de Perse, car Darius ne pouvait, de longtemps, reformer une autre armée. Aussi, après l'avoir suivi jusqu'à Arbelles, Alexandre prit sa direction sur Babylone, où il entra triomphalement en novembre 331. Il occupa ensuite Suze et Persépolis, sans coup férir, ce qui terminait la conquête. Puis il marcha sur la Médie et Ecbatane, tandis qu'un des lieutenants perses, Bessus, le délivrait de Darius. Peu de temps après, il mena ses troupes victorieuses, réorganisées et renforcées à l'asiatique, dans les régions de la mer Caspienne, puis en Hyrcanie, enfin jusque dans l'Inde, expéditions gigantesques et toujours heureusement conduites, mais dans lesquelles il eut plus à lutter contre les éléments, la distance et le désert que contre des ennemis vraiment redoutables. Revenu à Babylone en 323, il y prit malheureusement une grave maladie qui l'emporta en quelques jours, âgé seulement de 33 ans. Il méditait d'autres grandes entreprises du côté de l'occident, qui, sans doute, l'eussent mieux fait connaître encore, en complétant sa carrière de capitaine et de conquérant.

Toutefois ses trois batailles principales du Granique,

d'Issus, d'Arbelles, puis quelques combats qu'il livra ensuite, entr'autres celui du Tanaïs contre les Scythes en 329, celui d'Arigæon, dans la campagne de l'Indus, en 327, et une bataille contre le roi Porus au passage de l'Hysdaspe, suffisent à accentuer ses hauts mérites comme tacticien. Sa stratégie ne fut pas moins relevée, et si l'on remarque le soin constant qu'il eut d'asseoir les succès obtenus sur de larges bases avant d'aller plus loin, et d'assurer ses convois, on peut bien lui pardonner l'opération très exceptionnelle d'Issus. Au reste, il faut reconnaître qu'au point de vue stratégique il fut notablement favorisé par l'inaction et l'ineptie de la partie adverse. A part le premier projet de Memnon et son concours à la défense de Tyr, à part le chassez-croisez d'Issus et une tentative échouée d'insurrection en Grèce et Macédoine, Alexandre n'eut presque pas à se préoccuper des combinaisons et des marches de ses adversaires; il put se promener à l'aise dans leur immense empire sans aucun grave incident sur ses communications et sans autre difficulté que de savoir jusqu'où il devrait les poursuivre pour obtenir une nouvelle bataille. Une fois ses derrières assurés, il marchait rapidement, en moyenne 5 à 6 lieues par jour, souvent le double pendant plus d'une semaine, et allant quelquefois jusqu'à 15 lieues par jour pendant plusieurs jours de suite avec des corps assez considérables. Pour cela il mit souvent l'infanterie sur des chars ou en croupe derrière la cavalerie. Dans la fameuse marche de 60 jours à travers le désert de Gédrosie, il fit en moyenne 6 à 7 lieues par jour. A la poursuite de Darius et de Bessus, sa cavalerie fit jusqu'à 20 lieues en 24 heures. Pour la bataille, qu'il recherchait toujours, il comptait essentiellement sur sa supériorité manœuvrière, sachant qu'une armée relativement restreinte, mais choisie, brave et employée activement, peut toujours triompher de masses considérables, inférieures comme troupes et laissées trop souvent, à cause de leur

champ de bataille et de ses trophées, Alexandre se mit aussitôt à la poursuite de Darius qui s'était retiré dans la direction d'Arbelle. Quoique marchant rapidement et ayant franchi l'espace d'une vingtaine de lieues sans désemparer, Alexandre ne put atteindre que les bagages du fugitif, y compris de riches trésors. (1er octobre 331.)

De son côté Parménion recueillit tous les chars, les éléphants, les chameaux des vaincus, beaucoup de butin et de prisonniers. Les pertes de l'armée de Darius, en tués et en blessés, furent estimées à 300 mille hommes, et celles des Macédoniens à une centaine d'hommes seulement et à un millier de chevaux.

Cette grande victoire rappporta bien plus encore au roi de Macédoine. Elle lui donna l'empire même de Perse, car Darius ne pouvait, de longtemps, reformer une autre armée. Aussi, après l'avoir suivi jusqu'à Arbelles, Alexandre prit sa direction sur Babylone, où il entra triomphalement en novembre 331. Il occupa ensuite Suze et Persépolis, sans coup férir, ce qui terminait la conquête. Puis il marcha sur la Médie et Ecbatane, tandis qu'un des lieutenants perses, Bessus, le délivrait de Darius. Peu de temps après, il mena ses troupes victorieuses, réorganisées et renforcées à l'asiatique, dans les régions de la mer Caspienne, puis en Hyrcanie, enfin jusque dans l'Inde, expéditions gigantesques et toujours heureusement conduites, mais dans lesquelles il eut plus à lutter contre les éléments, la distance et le désert que contre des ennemis vraiment redoutables. Revenu à Babylone en 323, il y prit malheureusement une grave maladie qui l'emporta en quelques jours, âgé seulement de 33 ans. Il méditait d'autres grandes entreprises du côté de l'occident, qui, sans doute, l'eussent mieux fait connaître encore, en complétant sa carrière de capitaine et de conquérant.

Toutefois ses trois batailles principales du Granique,

d'Issus, d'Arbelles, puis quelques combats qu'il livra ensuite, entr'autres celui du Tanaïs contre les Scythes en 329, celui d'Arigæon, dans la campagne de l'Indus, en 327, et une bataille contre le roi Porus au passage de l'Hysdaspe, suffisent à accentuer ses hauts mérites comme tacticien. Sa stratégie ne fut pas moins relevée, et si l'on remarque le soin constant qu'il eut d'asseoir les succès obtenus sur de larges bases avant d'aller plus loin, et d'assurer ses convois, on peut bien lui pardonner l'opération très exceptionnelle d'Issus. Au reste, il faut reconnaître qu'au point de vue stratégique il fut notablement favorisé par l'inaction et l'ineptie de la partie adverse. A part le premier projet de Memnon et son concours à la défense de Tyr, à part le chassez-croisez d'Issus et une tentative échouée d'insurrection en Grèce et Macédoine, Alexandre n'eut presque pas à se préoccuper des combinaisons et des marches de ses adversaires ; il put se promener à l'aise dans leur immense empire sans aucun grave incident sur ses communications et sans autre difficulté que de savoir jusqu'où il devrait les poursuivre pour obtenir une nouvelle bataille. Une fois ses derrières assurés, il marchait rapidement, en moyenne 5 à 6 lieues par jour, souvent le double pendant plus d'une semaine, et allant quelquefois jusqu'à 15 lieues par jour pendant plusieurs jours de suite avec des corps assez considérables. Pour cela il mit souvent l'infanterie sur des chars ou en croupe derrière la cavalerie. Dans la fameuse marche de 60 jours à travers le désert de Gédrosie, il fit en moyenne 6 à 7 lieues par jour. A la poursuite de Darius et de Bessus, sa cavalerie fit jusqu'à 20 lieues en 24 heures. Pour la bataille, qu'il recherchait toujours, il comptait essentiellement sur sa supériorité manœuvrière, sachant qu'une armée relativement restreinte, mais choisie, brave et employée activement, peut toujours triompher de masses considérables, inférieures comme troupes et laissées trop souvent, à cause de leur

champ de bataille et de ses trophées, Alexandre se mit aussitôt à la poursuite de Darius qui s'était retiré dans la direction d'Arbelle. Quoique marchant rapidement et ayant franchi l'espace d'une vingtaine de lieues sans désemparer, Alexandre ne put atteindre que les bagages du fugitif, y compris de riches trésors. (1er octobre 331.)

De son côté Parménion recueillit tous les chars, les éléphants, les chameaux des vaincus, beaucoup de butin et de prisonniers. Les pertes de l'armée de Darius, en tués et en blessés, furent estimées à 300 mille hommes, et celles des Macédoniens à une centaine d'hommes seulement et à un millier de chevaux.

Cette grande victoire rappporta bien plus encore au roi de Macédoine. Elle lui donna l'empire même de Perse, car Darius ne pouvait, de longtemps, reformer une autre armée. Aussi, après l'avoir suivi jusqu'à Arbelles, Alexandre prit sa direction sur Babylone, où il entra triomphalement en novembre 331. Il occupa ensuite Suze et Persépolis, sans coup férir, ce qui terminait la conquête. Puis il marcha sur la Médie et Ecbatane, tandis qu'un des lieutenants perses, Bessus, le délivrait de Darius. Peu de temps après, il mena ses troupes victorieuses, réorganisées et renforcées à l'asiatique, dans les régions de la mer Caspienne, puis en Hyrcanie, enfin jusque dans l'Inde, expéditions gigantesques et toujours heureusement conduites, mais dans lesquelles il eut plus à lutter contre les éléments, la distance et le désert que contre des ennemis vraiment redoutables. Revenu à Babylone en 323, il y prit malheureusement une grave maladie qui l'emporta en quelques jours, âgé seulement de 33 ans. Il méditait d'autres grandes entreprises du côté de l'occident, qui, sans doute, l'eussent mieux fait connaître encore, en complétant sa carrière de capitaine et de conquérant.

Toutefois ses trois batailles principales du Granique,

d'Issus, d'Arbelles, puis quelques combats qu'il livra ensuite, entr'autres celui du Tanaïs contre les Scythes en 329, celui d'Arigæon, dans la campagne de l'Indus, en 327, et une bataille contre le roi Porus au passage de l'Hysdaspe, suffisent à accentuer ses hauts mérites comme tacticien. Sa stratégie ne fut pas moins relevée, et si l'on remarque le soin constant qu'il eut d'asseoir les succès obtenus sur de larges bases avant d'aller plus loin, et d'assurer ses convois, on peut bien lui pardonner l'opération très exceptionnelle d'Issus. Au reste, il faut reconnaître qu'au point de vue stratégique il fut notablement favorisé par l'inaction et l'ineptie de la partie adverse. A part le premier projet de Memnon et son concours à la défense de Tyr, à part le chassez-croisez d'Issus et une tentative échouée d'insurrection en Grèce et Macédoine, Alexandre n'eut presque pas à se préoccuper des combinaisons et des marches de ses adversaires ; il put se promener à l'aise dans leur immense empire sans aucun grave incident sur ses communications et sans autre difficulté que de savoir jusqu'où il devrait les poursuivre pour obtenir une nouvelle bataille. Une fois ses derrières assurés, il marchait rapidement, en moyenne 5 à 6 lieues par jour, souvent le double pendant plus d'une semaine, et allant quelquefois jusqu'à 15 lieues par jour pendant plusieurs jours de suite avec des corps assez considérables. Pour cela il mit souvent l'infanterie sur des chars ou en croupe derrière la cavalerie. Dans la fameuse marche de 60 jours à travers le désert de Gédrosie, il fit en moyenne 6 à 7 lieues par jour. A la poursuite de Darius et de Bessus, sa cavalerie fit jusqu'à 20 lieues en 24 heures. Pour la bataille, qu'il recherchait toujours, il comptait essentiellement sur sa supériorité manœuvrière, sachant qu'une armée relativement restreinte, mais choisie, brave et employée activement, peut toujours triompher de masses considérables, inférieures comme troupes et laissées trop souvent, à cause de leur

Perses, Indiens, encadrés de cavalerie. A droite et à gauche deux ailes à peu près de même force et de même nature que le centre, de sorte que l'armée formait trois masses principales, s'étendant sur un front de deux à trois lieues.

En avant de chacune d'elles, une ligne d'une centaine de chars à faulx encadrés de cavalerie légère, scythe, cappadocienne, arménienne, etc.; avec les chars du centre une ligne d'éléphants. En avant de tout le front le terrain avait été soigneusement nivelé et préparé pour les chars, les éléphants et la cavalerie; il était fortifié sur d'autres points, aux flancs et aux angles surtout, et de fortes réserves, Babylonniens, Uriens, etc., mêlés, il est vrai, aux impedimenta, se rangeaient plus en arrière. En un mot le camp de Gaugamèle rappelait les armées de Crésus, de Xerxès et des anciens grands souverains d'Asie, dont nous avons parlé précédemment. En revanche on n'y voyait plus de gros corps de Grecs; presque tous ceux-ci avaient finalement passé du côté d'Alexandre.

Ce dernier avait pris son ordre normal et connu, renforcé cette fois d'une seconde ligne de trois corps de réserve de 5 à 6 mille hommes chacun, infanterie et cavalerie. Un, sous Cléandre, débordait un peu à droite; un autre, sous Kœranos, à gauche; le troisième, d'infanterie thrace, était au centre avec les bagages. La phalange de Parménion comptait six taxis sous Kœnos, Perdiccas, Méléagre, Polysperchon, Amyntas, Cratère.

Comme toujours, Alexandre attaqua. Il s'avança par échelons par la droite, pendant que des diversions s'effectuaient à sa gauche et à son centre. Le combat s'engagea bientôt sur toute la ligne, mais avec plus de vivacité sur la droite macédonienne, où combattaient, comme d'habitude, les troupes d'élite et d'élan. Alexandre, à la tête de la chevalerie, fut attaqué lui même sur son front et sur son flanc droit par la cavalerie scythe, suivie, un peu plus tard,

par les chars à faux. Secondé de la cavalerie de Ménidas qu'il dut appeler à son aide, il finit par repousser les Scythes. Quant aux chars, les archers et les légers d'Alexandre réussirent à les arrêter en abattant les chevaux et les conducteurs. Quelques-uns continuèrent néanmoins leur marche furieuse, mais les troupes s'ouvrirent pour les laisser passer et ils allèrent s'embarrasser dans les bagages, où ils furent pris.

Sans s'alarmer de ce contre-temps, Alexandre avait continué de se porter à droite ; arrivé sur le flanc de la gauche perse il redoubla d'énergie et tailla en pièces ou dispersa toute cette aile ennemie, n'avançant, malgré cela, que lentement, vu les fortes masses auxquelles il avait à faire.

A sa gauche la partie se jouait autrement. Attaquée et pressée par des forces considérables, la phalange s'était ouverte au centre ; un gros corps ennemi s'élança dans le vide produit. Le vide s'agrandit sous les coups de cavaliers indiens et parthes et d'infanterie perse, qui pénétrèrent même jusqu'aux bagages où ils écrasèrent l'infanterie thrace et délivrèrent les prisonniers qui y avaient été réunis. Libérés et libérateurs se mirent à piller le camp macédonien. Parménion, quoique un peu soulagé par la fin de cet incident, restait néanmoins aux prises avec des forces très supérieures ; il ne combattait plus qu'en grand désordre et implorait ardemment du secours d'Alexandre. Son rôle était bien de souffrir pendant qu'ailleurs on triomphait ; mais cette fois la souffrance atteignait les dernières limites, et il était près d'y succomber. Il résista pourtant assez longtemps pour qu'Alexandre, complétement vainqueur devant lui, pût arriver au secours de la phalange en tombant sur le flanc gauche et les derrières de ses assaillants. La jonction du roi et de son lieutenant, l'opération décisive habituelle, couronna la victoire, qui fut complète et plus grande encore que celle d'Issus. Laissant à Parménion le soin de prendre possession du

champ de bataille et de ses trophées, Alexandre se mit aussitôt à la poursuite de Darius qui s'était retiré dans la direction d'Arbelle. Quoique marchant rapidement et ayant franchi l'espace d'une vingtaine de lieues sans désemparer, Alexandre ne put atteindre que les bagages du fugitif, y compris de riches trésors. (1er octobre 331.)

De son côté Parménion recueillit tous les chars, les éléphants, les chameaux des vaincus, beaucoup de butin et de prisonniers. Les pertes de l'armée de Darius, en tués et en blessés, furent estimées à 300 mille hommes, et celles des Macédoniens à une centaine d'hommes seulement et à un millier de chevaux.

Cette grande victoire rappporta bien plus encore au roi de Macédoine. Elle lui donna l'empire même de Perse, car Darius ne pouvait, de longtemps, reformer une autre armée. Aussi, après l'avoir suivi jusqu'à Arbelles, Alexandre prit sa direction sur Babylone, où il entra triomphalement en novembre 331. Il occupa ensuite Suze et Persépolis, sans coup férir, ce qui terminait la conquête. Puis il marcha sur la Médie et Ecbatane, tandis qu'un des lieutenants perses, Bessus, le délivrait de Darius. Peu de temps après, il mena ses troupes victorieuses, réorganisées et renforcées à l'asiatique, dans les régions de la mer Caspienne, puis en Hyrcanie, enfin jusque dans l'Inde, expéditions gigantesques et toujours heureusement conduites, mais dans lesquelles il eut plus à lutter contre les éléments, la distance et le désert que contre des ennemis vraiment redoutables. Revenu à Babylone en 323, il y prit malheureusement une grave maladie qui l'emporta en quelques jours, âgé seulement de 33 ans. Il méditait d'autres grandes entreprises du côté de l'occident, qui, sans doute, l'eussent mieux fait connaître encore, en complétant sa carrière de capitaine et de conquérant.

Toutefois ses trois batailles principales du Granique,

d'Issus, d'Arbelles, puis quelques combats qu'il livra ensuite, entr'autres celui du Tanaïs contre les Scythes en 329, celui d'Arigæon, dans la campagne de l'Indus, en 327, et une bataille contre le roi Porus au passage de l'Hysdaspe, suffisent à accentuer ses hauts mérites comme tacticien. Sa stratégie ne fut pas moins relevée, et si l'on remarque le soin constant qu'il eut d'asseoir les succès obtenus sur de larges bases avant d'aller plus loin, et d'assurer ses convois, on peut bien lui pardonner l'opération très exceptionnelle d'Issus. Au reste, il faut reconnaître qu'au point de vue stratégique il fut notablement favorisé par l'inaction et l'ineptie de la partie adverse. A part le premier projet de Memnon et son concours à la défense de Tyr, à part le chassez-croisez d'Issus et une tentative échouée d'insurrection en Grèce et Macédoine, Alexandre n'eut presque pas à se préoccuper des combinaisons et des marches de ses adversaires ; il put se promener à l'aise dans leur immense empire sans aucun grave incident sur ses communications et sans autre difficulté que de savoir jusqu'où il devrait les poursuivre pour obtenir une nouvelle bataille. Une fois ses derrières assurés, il marchait rapidement, en moyenne 5 à 6 lieues par jour, souvent le double pendant plus d'une semaine, et allant quelquefois jusqu'à 15 lieues par jour pendant plusieurs jours de suite avec des corps assez considérables. Pour cela il mit souvent l'infanterie sur des chars ou en croupe derrière la cavalerie. Dans la fameuse marche de 60 jours à travers le désert de Gédrosie, il fit en moyenne 6 à 7 lieues par jour. A la poursuite de Darius et de Bessus, sa cavalerie fit jusqu'à 20 lieues en 24 heures. Pour la bataille, qu'il recherchait toujours, il comptait essentiellement sur sa supériorité manœuvrière, sachant qu'une armée relativement restreinte, mais choisie, brave et employée activement, peut toujours triompher de masses considérables, inférieures comme troupes et laissées trop souvent, à cause de leur

nombre même, dans une nuisible inertie. C'est aussi la leçon générale qu'on doit tirer, au point de vue de l'art militaire, des campagnes d'Alexandre-le-Grand. Aujourd'hui, aussi bien qu'il y a deux mille ans, une armée active de 80 à 100 mille hommes peut suffire à la plupart des besoins, si elle est bien commandée, et elle se renforcera plus par la *qualité* de ses éléments, y compris le commandement en chef, que par leur *quantité*.

A Suze, Alexandre réorganisa complétement son armée pour utiliser les grandes ressources des pays conquis, et cette organisation, moitié européenne, moitié asiatique, toujours sur la base de la tactique grecque mais complétée d'éléphants, de corps locaux et de nouveaux corps d'élite (1), fut maintenue et poursuivie par ses successeurs.

Les guerres prolongées que ceux-ci se livrèrent, en Asie, en Europe, en Afrique, sur terre et sur mer, pour la succession de leur glorieux chef, ne développèrent rien de nouveau ni de marquant sur ses créations. Ils continuèrent le mélange déjà commencé des éléments grec et asiatique, en donnant une part de plus en plus large à ce dernier. Ils eurent des cohues de légers et de cavaliers, quelques chars et surtout des éléphants en grand nombre (2). Ces animaux marchaient par phalanges de 64, carrés de 8 de face, qui se déployaient par groupes de 8 ou ilarchies sur une seule ligne à intervalles devant le front; des légers remplissant les intervalles.

Il faut noter cependant que la stratégie, déjà portée si haut par Alexandre, se maintint en honneur et même prit un nouvel essor par l'usage constant d'un vaste théâtre d'opérations et d'alliés de part et d'autre. Les quartiers d'hiver

(1) Les *Argyraspides*, par exemple, ou *boucliers d'argent*, furent créés au retour de l'Inde avec le reste des Pézétaires, pour former un agêma de grosse infanterie, comme l'agêma d'infanterie légère des hypaspistes ou celui de cavalerie des hétaires. Le corps des pages (paides basilikoi), considérablement agrandi, forma aussi un agêma (sômatophulakes) où entrèrent également Perses et Européens.

(2) Jusqu'à près de 500 à la bataille d'Ipsus en 301.

furent moins habituels, et plusieurs campagnes d'Eumène, d'Antigone, de Ptolémée, de Seleucus, sont intéressantes sous le double rapport de l'activité déployée et des hautes combinaisons militaires et politiques.

La grande tactique dut se dégager du *système* d'Alexandre, en ce que l'offensive s'entreprit indifféremment par la droite ou par la gauche ; du même coup, l'organisation des troupes et leur arrangement dans l'ordre de combat acquirent plus de liberté. En revanche la cohésion entre les corps et les armes diverses, l'utilisation de l'infanterie déchurent sensiblement, ainsi que la rapidité des grandes marches, par suite des plus forts impedimenta, y compris les éléphants.

L'art des siéges, déjà fort perfectionné par Philippe aux siéges de Périnthe et de Bysance, et par Alexandre à ceux de Tyr et de Gaza, fit encore de notables progrès, entr'autres par l'initiative de Démétrius, fils d'Antigone, surnommé le preneur de villes. En même temps l'usage des machines et des fortifications de campagne se généralisa dans toutes les armées, ce qui allait de concert avec l'emploi des éléphants, servant à la fois d'engins de campagne et de position, de moyens de transport et de blindage, de grosse cavalerie pour l'offensive, d'artillerie et de phalange défensive ([1]).

Enfin sous Pyrrhus, roi d'Epire en 280, maître un moment de la Macédoine ; sous Antiochus-le-Grand, roi de Syrie en 224, l'art militaire d'Alexandre, quoique parvenu à un haut degré de perfection, trouva décidément son maître dans les armées d'un peuple nouveau, presque inconnu et peu apprécié jusqu'alors dans l'Orient, le peuple romain.

Presque à la même époque les Grecs, revenus par la mort d'Alexandre à une certaine indépendance, avaient repris une ombre de leur ancien lustre sous des chefs rappelant de loin des temps de gloire bien passés, sous le

(1) Voir *Armandi*. Histoire militaire des éléphants.

nombre même, dans une nuisible inertie. C'est aussi la leçon générale qu'on doit tirer, au point de vue de l'art militaire, des campagnes d'Alexandre-le-Grand. Aujourd'hui, aussi bien qu'il y a deux mille ans, une armée active de 80 à 100 mille hommes peut suffire à la plupart des besoins, si elle est bien commandée, et elle se renforcera plus par la *qualité* de ses éléments, y compris le commandement en chef, que par leur *quantité*.

A Suze, Alexandre réorganisa complétement son armée pour utiliser les grandes ressources des pays conquis, et cette organisation, moitié européenne, moitié asiatique, toujours sur la base de la tactique grecque mais complétée d'éléphants, de corps locaux et de nouveaux corps d'élite (1), fut maintenue et poursuivie par ses successeurs.

Les guerres prolongées que ceux-ci se livrèrent, en Asie, en Europe, en Afrique, sur terre et sur mer, pour la succession de leur glorieux chef, ne développèrent rien de nouveau ni de marquant sur ses créations. Ils continuèrent le mélange déjà commencé des éléments grec et asiatique, en donnant une part de plus en plus large à ce dernier. Ils eurent des cohues de légers et de cavaliers, quelques chars et surtout des éléphants en grand nombre (2). Ces animaux marchaient par phalanges de 64, carrés de 8 de face, qui se déployaient par groupes de 8 ou ilarchies sur une seule ligne à intervalles devant le front; des légers remplissant les intervalles.

Il faut noter cependant que la stratégie, déjà portée si haut par Alexandre, se maintint en honneur et même prit un nouvel essor par l'usage constant d'un vaste théâtre d'opérations et d'alliés de part et d'autre. Les quartiers d'hiver

(1) Les *Argyraspides*, par exemple, ou *boucliers d'argent*, furent créés au retour de l'Inde avec le reste des Pézétaires, pour former un agêma de grosse infanterie, comme l'agêma d'infanterie légère des hypaspistes ou celui de cavalerie des hétaires. Le corps des pages (paides basilikoi), considérablement agrandi, forma aussi un agêma (sômatophulakes) où entrèrent également Perses et Européens.

(2) Jusqu'à près de 500 à la bataille d'Ipsus en 301.

furent moins habituels, et plusieurs campagnes d'Eumène, d'Antigone, de Ptolémée, de Seleucus, sont intéressantes sous le double rapport de l'activité déployée et des hautes combinaisons militaires et politiques.

La grande tactique dut se dégager du *système* d'Alexandre, en ce que l'offensive s'entreprit indifféremment par la droite ou par la gauche; du même coup, l'organisation des troupes et leur arrangement dans l'ordre de combat acquirent plus de liberté. En revanche la cohésion entre les corps et les armes diverses, l'utilisation de l'infanterie déchurent sensiblement, ainsi que la rapidité des grandes marches, par suite des plus forts impedimenta, y compris les éléphants.

L'art des siéges, déjà fort perfectionné par Philippe aux siéges de Périnthe et de Bysance, et par Alexandre à ceux de Tyr et de Gaza, fit encore de notables progrès, entr'autres par l'initiative de Démétrius, fils d'Antigone, surnommé le preneur de villes. En même temps l'usage des machines et des fortifications de campagne se généralisa dans toutes les armées, ce qui allait de concert avec l'emploi des éléphants, servant à la fois d'engins de campagne et de position, de moyens de transport et de blindage, de grosse cavalerie pour l'offensive, d'artillerie et de phalange défensive (1).

Enfin sous Pyrrhus, roi d'Epire en 280, maître un moment de la Macédoine; sous Antiochus-le-Grand, roi de Syrie en 224, l'art militaire d'Alexandre, quoique parvenu à un haut degré de perfection, trouva décidément son maître dans les armées d'un peuple nouveau, presque inconnu et peu apprécié jusqu'alors dans l'Orient, le peuple romain.

Presque à la même époque les Grecs, revenus par la mort d'Alexandre à une certaine indépendance, avaient repris une ombre de leur ancien lustre sous des chefs rappelant de loin des temps de gloire bien passés, sous le

(1) Voir *Armandi*. Histoire militaire des éléphants.

natrice de la contrée. Dès leur installation les compagnons de Romulus, mal vus de leurs voisins, durent penser à la défensive, s'entourer de remparts et y faire bonne garde, se préparer à une lutte acharnée et s'organiser en conséquence, mêler des mesures de belliqueuse prévoyance à toutes leurs institutions naissantes.

Cette particularité, jointe sans doute au vigoureux caractère personnel des premiers chefs, donna au petit peuple en formation ce cachet d'humeur guerrière et entreprenante, d'énergique persévérance, de rapine et de dûreté en campagne, de ruse astucieuse pendant la paix, d'héroïsme dans les revers, d'apparente modestie dans le succès, d'infatigable ambition en tout temps, qui le distingua toujours et le fit croître en puissance pendant près de huit siècles, c'est-à-dire tant qu'il eut quelque chose à conquérir autour de lui.

L'esprit de conquête, l'amour de la guerre, tel fut le ressort de Rome. En plus d'un point, ses débuts rappellent par là l'œuvre de Lycurgue, mais ses progrès l'en éloignent bientôt.

Une fois la guerre terminée, les Romains surent toujours faire une large part à la politique, s'assimiler peu à peu leurs adversaires battus, même au risque de noyer parmi eux les vainqueurs. Virgile a certes raison au fond, malgré son excès d'amour-propre national, quand, concédant aux Grecs la supériorité artistique, il s'écrie: « Pour toi, Romain, la guerre « te tiendra lieu de tous les arts, il t'est réservé de gouverner « les peuples, de vaincre et de pardonner aux vaincus » (1).

Ainsi la nation romaine changea fréquemment de composition dans sa majorité; elle ne tarda pas à présenter l'image d'une superposition de couches concentriques de populations diverses autour d'un noyau primitif. En se fondant peu à peu les unes dans les autres ces couches ne déplacèrent ni l'ensemble ni son assise. Le noyau se renforça aussi sans

(1) Enéide, I.

doute, s'agrandit et s'embellit considérablement; mais il resta dans son premier rôle et dans les mêmes fondements.

Le berceau de la nation ne cessa d'en être le centre politique. Rome, en dépit de maints efforts contraires, se maintint capitale de la veille et du lendemain, au moins jusqu'au schisme; et aujourd'hui encore, superbe ruine sur des ruines plus anciennes, elle a peine à perdre son prestige et son nom de Ville-Eternelle. Deux puissances, l'Italie nouvelle et l'antique catholicité, la revendiquent avec une égale ardeur pour le siége de leur gouvernement, et tandis que le peuple italien la considère à juste titre comme sa capitale naturelle et nécessaire, les grands états européens semblent peu disposés à la laisser tomber aux mains d'un seul d'entr'eux, tant elle lui assurerait d'ascendant sur tous les autres.

L'esprit méthodique de conquête et l'amalgamation des vainqueurs dans les vaincus font comprendre d'entrée la faculté si méritoire des Romains, déjà signalée par Polybe (1), de s'approprier tous les usages étrangers qui pouvaient servir leurs armes et leur politique. La nature même de la nation et le but suprême de son activité éloignaient d'elle le préjugé et la rendaient accessible à tous les progrès, de quelque part qu'ils vinssent, force réelle que maints peuples anciens et modernes ne surent se procurer.

Déjà dans la quatrième année de la fondation de Rome, celle-ci dut mener une guerre sérieuse et régulière contre ses voisins les Antemnates, les Céniniens, les Crustuminiens, dont elle sortit victorieuse, et pour laquelle tous les hommes valides de 18 à 50 ans furent formés en un seul corps à subdivisions décimales qui fut l'origine de la légion.

La guerre contre les Sabins, proches voisins, qui survint peu de temps après, à propos des femmes sabines enlevées, fut plus grave, car les Sabins comptaient environ

(1) Livre VI, chapitre V.

20 mille hommes. Les Romains durent mettre sur pied une force plus considérable et ils y réussirent, grâce à leurs nouvelles recrues. Leur légion monta à plus de trois mille soldats-citoyens, dont mille fantassins et cent cavaliers par chaque tribu politique, sans compter une garde à cheval de 300 hommes *(celeres)* et de nombreux aides en dehors des citoyens.

Par l'arrangement à l'amiable entre les deux rois Romulus et Tatius et par la fusion des deux peuples sabin et romain, qui terminèrent la guerre, l'armée régulière se doubla et forma dès lors deux légions. L'arrangement des troupes dut aussi se perfectionner, inévitable nécessité de l'accroissement de l'effectif. D'abord massif, dans le genre de la phalange grecque, il arriva peu à peu à former deux, puis trois lignes, d'une dizaine d'hommes de profondeur et de plusieurs groupes chacune, le tout disposé de manière à dessiner un échiquier de l'ensemble de ces groupes.

Cette brève définition de l'ordre légionnaire, ordre à intervalles, pourra, en attendant le moment d'entrer dans les détails, suffire à le caractériser et à montrer en quoi il diffère de la phalange, ordre compacte.

Tandis que le sabin Numa Pompilius, successeur de Romulus et de Tatius, s'appliqua surtout à fermer les récentes plaies et à développer les institutions religieuses et pacifiques, le troisième roi, Tullus-Hostilius, dut rouvrir la guerre, d'abord contre les Fédiriates et les Véiens, puis contre une coalition de toutes les villes du Latium, à la tête de laquelle était Albe-la-Longue. Elle se termina par la destruction de la métropole latine, dont les habitants furent transportés à Rome, tandis qu'une portion de leurs terres fut répartie aux plébeiens romains, ce qui amena une autre fusion importante de populations, avec une augmentation de 300 cavaliers albains.

C'est dans cette guerre que se produisit le fameux tour-

noi des Horaces et des Curiaces illustré par Corneille, non moins remarquable comme modèle de stratégie, et qui montre que l'art de l'escrime et de la lutte était déjà fort avancé. On sait d'ailleurs que Tullus-Hostilius voua un grand soin à répandre les exercices militaires et gymnastiques dans les réunions de troupes et dans les écoles de la jeunesse. On lui doit aussi le perfectionnement de la légion, entr'autres la régularisation des intervalles et des lignes en soldats de différentes armes d'après la classe civile à laquelle ils appartenaient : la 1re classe dut fournir la cavalerie et les premiers fantassins soit la 3me ligne, les deux autres classes les deux premières lignes ; les pauvres ne servant que comme domestiques.

Le quatrième roi, Ancus-Martius (640-617), étendit la domination de Rome jusqu'à la mer et fonda le port d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, ce qui ouvrit au jeune état de nouveaux et lointains horizons.

Le règne des Tarquin, d'origine étrusque, dota Rome des bienfaits de la riche civilisation de l'Etrurie. Les arts, les lettres, l'industrie, les travaux publics, commencèrent à y fleurir ; le luxe, les spectacles, les cérémonies religieuses et politiques, y prirent aussi un grand développement, sans amollir les mœurs guerrières. Des constructions monumentales et gigantesques, dont il reste de somptueux débris, furent entreprises. Le Capitole, les remparts dits de Servius Tullius (1), les cloaques qui fonctionnent encore, divers temples, les premiers monuments du Forum remontent à cette époque, ainsi que plusieurs cérémonies, en particulier l'ovation et le triomphe pour les généraux vainqueurs. Servius-Tullius .(578-534), qui réforma la législation pour y inscrire les progrès nouveaux, perfectionna particulièrement les institutions militaires. Créant une classe politique de plus, il

(1) Les travaux actuels du chemin de fer en découvrent chaque jour de nombreux murs aux abords de la gare même.

divisa la ville en quatre tribus, devant fournir chacune une légion de quatre mille hommes, et la campagne en 26 tribus, donnant des effectifs analogues en temps de guerre ; il mit Rome à la tête d'une fédération religieuse des villes du Latium. Les forces totales, comptant tous les hommes valides, se montèrent à une cinquantaine de mille hommes et autant d'alliés, répartis en 18 légions. Les pauvres, jusqu'ici en dehors de l'armée, formèrent une sixième classe, sous le nom d'*accenses* ou de *velites*, répartis à chaque corps pour y faire le service de légers. La manœuvre de la légion avec cet utile accessoire fut aussi perfectionnée et régularisée à peu près sur le pied que nous indiquerons plus tard.

Sous le dernier roi, Tarquin-le-Superbe, et après quelques autres guerres heureuses, Rome se trouvait déjà présider une ligue de 47 villes. Tarquin ayant voulu gouverner cet état fédératif encore peu homogène en imposant violemment ses volontés, il fut chassé de Rome par un soulèvement populaire, et la République y remplaça la monarchie. Un sénat et deux consuls annuels devinrent les autorités suprêmes de l'état. Cette révolution, opérée essentiellement par les patriciens, amena de nouvelles guerres contre Veies, contre Clusium et contre d'autres villes du voisinage, à l'instigation des Tarquin, poursuivies avec des péripéties diverses et sans offrir rien de caractéristique , sauf les exploits d'Horatius Coclès et de Mutius Scevola contre Porsenna, qui, passés en pieuses légendes nationales, montrent combien les Romains honoraient les belles et courageuses actions. C'est aussi pendant ces guerres que naquit une institution fort importante, utile en certains cas dans une république, mais funeste en beaucoup d'autres, et qui, en se perpétuant jusqu'à nos temps, a fait en somme plus de mal que de bien à la société politique par les excès auxquels elle donna lieu..Nous voulons parler de la *dictature*, magistrature extraordinaire, de six mois de durée dans la règle, et qui conférait à celui qui en était revêtu

un pouvoir de vie et de mort sur tous les soldats-citoyens de son commandement.

Le premier dictateur fut Aulius Posthumus. Il gagna la bataille de Régille (449) sur les Latins et força ceux-ci à faire corps désormais avec Rome. Ils durent, entr'autres prestations, fournir un contingent régulier à l'armée, comprenant la moitié de l'infanterie et les deux tiers de la cavalerie de chaque levée de troupes.

Le gouvernement de cette république fédérative, sous l'hégémonie de Rome, eut à passer par de longues années de discordes intérieures entre patriciens et plébéiens, mêlées à des guerres extérieures. Les luttes contre Appius Clodius, contre Coriolan, et contre les Volsques eurent ceci de particulier qu'elles amenèrent la création des tribuns populaires, du veto, de la législation dite des Douze-Tables, et, par-là, le triomphe progressif des plébéiens sur leurs adversaires. Pour cette réforme constitutionnelle des experts allèrent en Grèce étudier officiellement les lois de Solon et de Lycurgue, et ces délégués durent naturellement s'y renseigner aussi sur l'état militaire grec, alors dans la brillante époque de l'issue des guerres médiques et du régime de Périclès.

Les luttes de cette période, menées surtout contre Veies, la plus riche ville de l'Etrurie, mirent en évidence de remarquables dévouements, en particulier celui d'une noble famille, les 300 Fabius, se chargeant à eux seuls de la conduite d'une campagne. Un dictateur modèle et trop peu imité se produisit aussi dans la personne du vertueux Cincinnatus, battant les Æques en dix jours et retournant aussitôt à sa modeste charrue. La ville de Veies fut enfin prise après un siége de 10 ans (404-395), où les Romains, souvent battus, se montrèrent plus tenaces qu'habiles. Ce siége prolongé amena une innovation qui eut, par la suite, de grandes conséquences : on commença à donner une solde aux soldats citoyens et à faire campagne en hiver.

Le triomphe de Rome sur l'Etrurie fut de courte durée. Attaquée à son tour par des peuples septentrionaux, par les Gaulois, sauvages habitants des contrées correspondant à la Haute-Italie et à la France actuelle, et particulièrement par les Gaulois sénons, elle fut battue à l'Allia (390). Les vainqueurs s'emparèrent même de Rome qu'ils pillèrent, incendièrent et rançonnèrent à plaisir, sauf le Capitole. Un moment les vaincus, terrifiés par la tactique inattendue de ces nouveaux adversaires se précipitant avec furie sur les légions, ne pensaient qu'à fuir au loin. Le dictateur Camille, qui s'était déjà distingué contre les Veiens, releva le courage de ses compatriotes par sa fermeté, appela aux armes toute la population valide, y compris les vieillards, les enfants et les esclaves, ce qui était proclamer le *tumulte*, et il parvint à rouvrir avantageusement la campagne. Des actes de vaillance et d'héroïsme s'y produisirent, rendant immortels entr'autres les noms de Torquatus et de Valérius, et le danger fut éloigné. Mais ce n'était que momentanément; afin d'y parer à l'avenir, un trésor spécial, dit Trésor des Gaulois, fut constitué pour faire face aux frais d'une autre guerre de ce genre. Il fut aussi question d'abandonner Rome pour Veies, mais Camille fit renoncer à ce dessein, et la vieille cité fut rebâtie sur ses décombres.

A peine l'orage du côté du nord étail-il passé qu'un autre éclata du côté opposé. Les vaillants montagnards du Samnium mirent à rude épreuve la bravoure des légions. Une armée romaine, cernée dans les défilés de Caudium (320) par les Samnites de Pontius Herennius, dut y mettre bas les armes et passer honteusement sous le joug, sous les Fourches-Caudines. Quelques années plus tard, les Romains reprirent le dessus par leur persévérance et obtinrent même une brillante revanche à Aquilone (293). Pontius, fait prisonnier, fut conduit à Rome, où il orna le triomphe des vainqueurs avant d'être décapité. Le Samnium, soumis et dévasté,

expia cruellement ses succès antérieurs, quoique ayant donné d'excellentes leçons militaires aux troupes romaines. Les légions se formèrent à la mobilité et à la rapidité dans cette guerre de montagnes et s'y munirent d'armes nouvelles meilleures que les leurs, nous dit Salluste ([1]).

Cet agrandissement vers le sud lança bientôt Rome dans une autre guerre plus dangereuse et plus intéressante, contre la ville de Tarente, soutenue de son côté par un allié lointain, le roi d'Epire Pyrrhus. Ce prince, à nous déjà connu, avait des talents militaires, de la vaillance, de l'ambition, un goût prononcé d'aventures, mais peu d'esprit de suite et de fermeté. Aspirant au rôle d'émule du conquérant de la Perse, il ne parvint qu'au surnom historique, trop sévère à la vérité, de singe d'Alexandre. Quoiqu'il en soit, sa bonne armée au système des Antigones et des Eumènes, avec phalange, agêma, éléphants et légers d'élite, offrait aux Romains un adversaire digne d'eux et d'un genre tout nouveau. Aussi dans la première campagne, plus surpris encore par les manœuvres des éléphants que par les assauts furibonds des Gaulois, ils essuyèrent une défaite complète à Héraclée en 280. Tout en les dispersant, Pyrrhus n'avait pas moins remarqué leur ordonnance de combat, la légion « qui n'était pas de barbares, dit-il, » et il chercha à l'imiter en utilisant les faibles renforts qu'il trouva en Italie. Après avoir poursuivi les vaincus jusqu'en vue de Rome, il dut se replier pour garder sa ligne de retraite menacée. Chemin faisant il gagna une autre bataille à Asculum (278), mais si disputée et si meurtrière qu'il jugea qu'une « seconde victoire pareille vaudrait une défaite. » En effet, ses alliés méridionaux, gens efféminés, le secondaient fort peu, tandis que ses adversaires réparaient aisément leurs pertes. Découragé de cette lutte ingrate, Pyrrhus saisit l'occasion de s'éloigner honorablement en allant secourir Syracuse

(1) Catilina, chap. 51.

contre les Carthaginois. Après avoir chassé ceux-ci de la Sicile et renoué une ligue avec les Tarentins et les Samnites, il se remit en campagne contre Rome ; mais, battu à Bénévent en 275, et inquiété par des troubles en Orient, il quitta l'Italie en ne laissant qu'une faible garnison à Tarente.

A la bataille de Bénévent, les Romains, déjà familiarisés avec la tactique macédonienne, avaient capturé quatre éléphants, qui ornèrent le triomphe de Curius Dentatus et traînèrent son char. Un butin plus précieux fut la leçon d'art militaire qu'ils prirent du capitaine grec et dont ils surent profiter avec leur esprit habituel d'observation et de réfléxion libre de routine. L'examen attentif d'un camp délaissé de Pyrrhus les développa dans la castramétation, art qu'ils poussèrent fort loin par la suite, et dans le choix des positions qui s'y lie intimement; de même que le combat contre la phalange et les éléphants leur enseigna l'importance des évolutions et des manœuvres. Sans attendre que le roi d'Epire eût retrouvé des loisirs dans ses propres états, ils chassèrent la garnison qu'il avait laissée à Tarente et nouèrent des relations avec ses ennemis en Orient ; ils échangèrent entr'autres des ambassades avec Philadelphe, le second des Ptolémée. En l'an 272 tout le midi de la péninsule leur était soumis sans conteste, et leur puissance s'étendait au nord jusqu'au Rubicon et à la Macra les séparant des Gaulois.

L'île riche et fertile de Sicile ne pouvait manquer désormais de devenir l'objet de leur convoitise. En la quittant Pyrrhus s'était écrié : « Quel beau champ de bataille je laisse là aux Romains et aux Carthaginois ! » Les connaissant tous deux pour les avoir battus, il ne lui avait pas été difficile de prévoir la dévorante rivalité qui allait surgir entre la jeune république romaine, orgueilleuse de ses armes triomphantes, et la riche et commerçante république de Carthage, qui régnait alors sans partage en Afrique et sur presque toute la Méditerranée occidentale.

En effet éclatèrent bientôt les guerres dites puniques([1]), qui furent, sous tous les rapports, un des événements capitaux de l'histoire de Rome. Il y en eut trois, de l'an 264 à 146 avant J.-C. La première, qui dura 23 ans, eut pour prétexte les luttes intérieures des habitants de l'île. Les Syracusains, en guerre contre les Mamertins, appelèrent les Carthaginois à leur aide, tandis que les seconds furent soutenus par les Romains. Ceux-ci passèrent le détroit de Messine sur des bateaux de transport, battirent et soumirent le roi de Syracuse, Hiéron. Quant à ses alliés carthaginois la chose était tout autrement difficile. Leurs flottes de guerre bravaient aisément les menaces des meilleures légions. Les Romains reconnurent la nécessité de perfectionner leur marine. Ils se mirent à l'œuvre, construisirent de forts navires sur le modèle d'une quinquirème carthaginoise échouée, et en quelques mois d'efforts soutenus ils se procurèrent 120 vaisseaux. Peu habiles à la manœuvre, ils y suppléèrent en munissant chaque proue d'un grapin ou corbeau, imaginé par le consul Duilius, destiné à faciliter les abordages et à changer le combat maritime en mêlée individuelle. Une première rencontre eut lieu près des îles Lipari en 260, où les Carthaginois, surpris par cette nouveauté, furent défaits avec une perte de 58 galères.

Un tel succès causa une immense et joyeuse sensation à Rome, devenue tout-à-coup puissance navale. Un monument avec colonnes et inscriptions fut élevé à Duilius sur la place du Forum, et la force nouvelle aussitôt utilisée à enlever aux Carthaginois leurs établissements de la Corse, de la Sardaigne et de presque toute la Sicile. Ne voyant plus de limites à ses entreprises, Rome porte ensuite une armée jusqu'en Afrique. Régulus y débarque avec mille hommes, obtient d'abord un avantage à Adis (256) et marche sur Carthage. Mais la grande

(1) De Pœni, appellation romaine.

cité africaine, revenue d'un premier effroi, a recueilli ses forces sous le Lacédémonien Xantippe. Une armée d'environ 20 mille hommes, au style des successeurs d'Alexandre, avec une centaine d'éléphants et beaucoup de mercenaires, attend l'ennemi près de Tunis; là se livre, en 255, une grande bataille, où les Romains, écrasés surtout par les éléphants, subissent une défaite totale. Régulus, pris sur le champ de bataille, est emmené en captivité, et s'y fait pardonner son malheur par l'héroïque abnégation avec laquelle il conseille à ses compatriotes, au prix de sa vie, de continuer la guerre.

Les Carthaginois, usant aussi de leur fortune, vont à leur tour menacer Rome chez elle. Un de leurs grands généraux, Amilcar Barca, ravage les côtes de l'Italie, opère des descentes inattendues sur plusieurs points, dans le Bruttium, en Locrie, en Sicile, soulevant partout les populations contre les Romains et battant ceux-ci dans une vingtaine de rencontres sur terre et sur mer. Mais cette guerre de partisans ne donne pas de résultats définitifs. Les Romains, quoique presque à bout de ressources, font un dernier effort pour rentrer en lice. Les villes alliées, les particuliers se cotisent à cet effet; une nouvelle flotte est créée, qui, sous le commandement de Lutatius Catulus, remporte une grande victoire en 242 près des îles Egates. Cette bataille et l'épuisement des deux parties amenèrent la paix en 241, paix à l'avantage des Romains, qui rendirent bien aux Carthaginois la Corse et la Sardaigne, mais contre une portion de la Sicile et contre une indemnité pécuniaire.

Un profit plus net et plus fécond pour Rome fut d'avoir agrandi considérablement son horizon et ses ressources, d'avoir été initiée à la grande guerre et à la lutte maritime, au détriment de Carthage qui y perdit le sceptre des mers.

A peine sortie de cette école, la marine romaine fut employée à soumettre les Illyriens, à dominer l'Adriatique et à

nouer d'étroites relations avec les divers partis qui agitaient la Grèce.

A peu près en même temps la lutte se rouvrit au nord. Un ancien ennemi, le farouche Gaulois, y reparut, escorté de frères d'armes d'au-delà les Alpes. Des nuées de ces vaillants barbares s'avancèrent de nouveau contre Rome, et avant que ses armées aient pu se concentrer, une d'elles fut complétement battue à Clusium en 225.

Les Gaulois continuèrent leur marche, contenus par le consul Emilius, venu de l'Adriatique, tandis qu'une autre armée sous le consul Attilius accourait à tire-d'aîle de la Sardaigne. Celle-ci ayant débarqué à Pise et s'étant rapprochée, Emilius prit position, une bataille s'engagea et les Gaulois, assaillis de front et à dos par les deux consuls, furent à leur tour totalement défaits. Le succès des légions n'en resta pas là; les Gaulois sénons, poursuivis dans leur propre pays, y furent encore battus par Marcellus et virent s'y élever des colonies militaires romaines pour les surveiller. Alors naquirent entr'autres les villes de Crémone et de Plaisance. Pendant cette guerre de six années (226-220) les Romains purent mettre sur pied jusqu'à environ 800 mille hommes, tant le terrible souvenir des invasions gauloises agitait les esprits.

L'orage, dissipé sur ce point de l'horizon, ne tarda pas à reparaître sur un autre. La nature des choses devait longtemps forcer Rome à porter sans relâche ses armes du nord au sud et vice-versa, et s'il était heureux pour elle que ces deux principaux adversaires ne pussent s'unir et agir en commun, chacun d'eux n'en était pas moins en mesure de porter de rudes coups.

Carthage, refoulée de la Sicile, de l'Italie et de l'Orient, s'était rejetée, non sans calcul, du côté de l'Espagne. Après avoir dû combattre et exterminer en Afrique les mercenaires carthaginois révoltés, Amilcar Barca, envoyé dans la pénin-

sule ibérique, y avait fondé par les armes et par les traités de grands établissements. Son successeur et gendre Asdrubal, continuant cette politique, étendit encore la domination africaine et fonda entr'autres la ville de Carthagènes.

Inquiets de ces progrès, les Romains avaient cherché à les entraver en protégeant les vaincus et en se créant des alliés. Mais trop occupés vers le nord pour intervenir ailleurs d'une manière décisive, et professant d'ailleurs la sage règle de n'avoir jamais deux grandes guerres à la fois, ils se bornèrent à faire déterminer d'un commun accord une ligne, le bassin de l'Ebre, que les Carthaginois ne devraient pas franchir, et en outre ils se déclarèrent spécialement les alliés de Sagonthe.

En 221 Asdrubal fut assassiné et son important commandement en Espagne échut à ANNIBAL, fils d'Amilcar, ce qui devint un incident politique et militaire très marquant par l'autorité personnelle, par les talents supérieurs et par les opinions du nouvel élu. Celui-ci n'avait que 26 ans; mais dès l'âge de 9 ans il accompagnait ses parents dans les camps, et à sa première campagne d'Espagne, dans les sacrifices d'inauguration, une cérémonie spéciale lui avait été consacrée. Aux côtés de son père il avait prêté le serment de guerre en jurant une haine éternelle à Rome, solennité qui, outre son touchant et patriotique caractère, montre que la guerre d'Espagne se liait, pour les Carthaginois, à de hautes combinaisons stratégiques contre un ennemi plus relevé.

Ces plans d'avenir, peu ordinaires aux gouvernements républicains qui n'ont pas le correctif, fâcheux d'autre part, d'une forte et intelligente aristocratie, avaient trouvé dans la famille Barca leurs hommes d'exécution, tandis que la famille Hannon luttait plutôt, dans le sénat, pour la paix systématique. Lorsqu'Annibal fut appelé, par les troupes mêmes qui l'avaient vu à l'œuvre, à remplacer son beau-frère, cette nomination fut ratifiée par le sénat et par le peuple de Carthage,

mais non sans quelque opposition de la part des Hannon, qui craignaient qu'un tel chef ne menât prochainement à une reprise des hostilités contre Rome.

Ces craintes n'étaient pas sans fondement. Aussitôt qu'il fut bien installé dans son commandement Annibal achemina peu à peu vers le nord des forces toujours croissantes, attaqua Sagonthe et l'enleva après un siége de 8 mois (219). Rome se plaignit, et comme elle venait de se libérer des Gaulois, elle demanda une éclatante réparation, qui fût aussi une garantie pour l'avenir: Annibal devrait lui être livré.

Une sommation aussi hautaine ne laissait d'autre alternative à Carthage qu'un refus péremptoire, et la guerre, la seconde guerre punique, fut déclarée.

Annibal était prêt de longue main à l'événement, retardé même plus que le succès ne l'eût exigé. Il irait se livrer lui-même aux Romains, dit-il, mais dans Rome et à la tête de tous leurs ennemis coalisés.

Il franchit en effet les Pyrenées au printemps de l'an 218, c'est-à-dire au moins deux ans trop tard pour trouver les Gaulois encore en pleine activité. Il les ramènerait en lice et saurait parer au temps perdu par des coups décisifs. Il menait avec lui une belle armée d'une soixantaine de mille hommes et de 37 éléphants.

Comme d'habitude cette armée carthaginoise était composée de mercenaires divers. Les pesamment armés étaient des Espagnols, des Africains, des Grecs; les légers des Gaulois, des Baléares; la cavalerie des Numides; les officiers des Grecs et des nationaux. Leur formation était la phalange avec de nombreux accessoires, y compris les éléphants, une forte cavalerie et quelques chars de guerre. Un tel attirail montre qu'Annibal, militaire prévoyant et prudent autant qu'actif, n'avait pas encore fixé définitivement son itinéraire. Mais quel qu'il fût, il comptait s'approcher de l'Italie, en continuant à procéder dans les Gaules

comme jusqu'alors en Espagne, s'avançant à la fois par les combats et par les alliances. Il parviendrait ainsi jusqu'aux Gaulois cisalpins et à leurs proches alliés, auxquels il se joindrait; ensuite tous ensemble marcheraient sur Rome. Il leur avait envoyé pour cela des émissaires, et lui-même, arrivé près du Rhône, reçut des ambassadeurs de la Gaule cisalpine.

L'intention du chef carthaginois était d'abord, croit-on, de pénétrer en Italie par la route de la côte, où il aurait pu être secondé de la flotte, dont l'action était cependant difficile vu la supériorité des forces navales romaines (1). Mais arrivé au Rhône il apprit que la ville de Marseille, alliée de Rome, s'apprêtait à lui opposer résistance avec l'aide d'une garnison romaine, tandis qu'une avant-garde ennemie marchait déjà contre lui vers les Pyrénées.

Le gouvernement romain avait en effet envoyé par mer en Espagne une armée sous Publius Scipion. Celui-ci ayant touché à Marseille, y apprit avec étonnement la présence des Carthaginois déjà dans le voisinage, et il fit faire halte pour protéger tout d'abord son alliée.

Mais Annibal, soit ensuite de ces incidents, soit que ce fût dans son plan, n'entreprit rien contre la cité phocéenne; il se dirigea au contraire vers le nord. Il franchit le Rhône à Roquemaure, entre Orange et Avignon, après un court combat contre des peuplades alliées de Marseille, qu'il fit assaillir par une avant-garde secrètement jetée sur la rive gauche plus en amont. Le passage de l'armée avec les éléphants sur des ponts de radeaux fut très remarquable et mérite d'être lu en détail dans Polybe (2) ou dans un auteur français, le général Vaudoncourt, qui a fort bien raconté toute cette guerre (3).

Cette opération heureusement effectuée, Annibal remonta

(1) Toutefois son frère Magon, qui, treize ans après, s'efforça de renforcer Annibal, arriva par mer à Albenga.
(2) *Histoire générale;* livre III.
(3) *Histoire des campagnes d'Annibal.* Milan 1812; 3 vol. in-4° et un atlas.

la vallée du Rhône, s'engagea dans les Alpes, par la rive gauche de l'Isère, par la vallée du Drac et celle de la Haute-Durance; il traversa ensuite le Mont-Genèvre (1), et déboucha sur le versant italien à Suze, non sans de grandes peines et de rudes pertes causées par ce passage périlleux à l'entrée de l'hiver (octobre 218). Avec son armée réduite de moitié par les maladies, les désertions et quelques garnisons sans doute sur les derrières, il arriva devant Turin, dont il s'empara, car elle luttait contre les Insubriens, ennemis acharnés de Rome. Il alla ensuite s'établir chez ceux-ci pour s'y refaire et y grouper des alliés.

Rome, voyant le danger réel qui la menaçait, avait fait appel à toutes ses ressources et mis en mouvement ses armées au nombre de quatre, avec des flottes. Des opérations de grande guerre allaient se produire. Mais avant de les aborder et pour mieux les saisir, il nous faut ouvrir une parenthèse pour examiner d'un peu plus près l'organisation militaire romaine et la légion, ce que nous ferons en suivant essentiellement les études modernes de Lebeau (2) et du commandant de la Barre-Duparcq (3).

Nous savons déjà que les forces militaires romaines étaient composées de soldats-citoyens ou troupes nationales, et de contingents alliés, ou troupes auxiliaires, les unes et les autres formées en corps de 4 à 6 mille fantassins et deux à trois cents cavaliers, appelés légions et comptant de l'infanterie pesante de trois espèces, plus des légers.

Pour être légionnaire il fallait être citoyen romain ou allié

(1) D'autres disent par le Mont-du-Chat et le petit St-Bernard, ou le Mont-Cenis; d'autres encore par le grand St-Bernard ou par le Mont-Viso, ce qui ne paraît pas vraisemblable. Voir sur ce sujet un excellent mémoire de M. le professeur Edouard Sécretan dans la *Revue militaire suisse* de juin 1869, qui donne à notre avis le dernier mot sur cette controverse.

(2) Vingt-cinq mémoires sur la légion romaine dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*; vols 25, 28, 32 entr'autres.

(3) *Histoire de l'art de la guerre avant l'usage de la poudre*. Paris, Tanera, 1860, 1 vol. in-8, chapitre III.

et possesseur d'une somme équivalant à peu près à 10 mille francs. On était astreint au service de 18 à 50 ans, mais on était ordinairement libéré à l'âge de 46 ans. L'ordre des chevaliers, créé sous la république, n'était astreint qu'à 10 ans de service, ses charges étant plus lourdes. Les pauvres servaient dans les légers ou dans la marine. En cas de *tumulte* ou de levée extraordinaire ces règles faisaient place à celles de la nécessité et aux seules exigences du salut public. La levée ordinaire, d'autant mieux réglée, comprenait quatre légions par levée, recrutées en même temps et en parfaite égalité. Une fois classés les soldats-citoyens prêtaient le serment de rester fidèles à la république, d'obéir à leurs chefs et de ne jamais abandonner leur enseigne. On leur donnait ensuite un rendez-vous hors de Rome, où l'inscription dans les légions se terminait par diverses cérémonies. A la fin de la guerre les hommes étaient licenciés et rentraient dans leurs foyers. Bon nombre de soldats qui demandaient à servir après leur temps étaient admis avec des avantages et sous le nom d'*evocati*. Dans leurs vieux jours ils recevaient des récompenses en terres conquises.

L'ordre légionnaire se forma peu à peu, avons-nous dit précédemment. D'abord compacte il se divisa bientôt en deux lignes principales, outre des débandés : à la première ligne les hommes les plus forts, les *princes* ou premiers ; à la seconde les plus mûrs, appelés *pilani* du nom de leurs armes, le *pilum* ou pieu. Les débandés ou légers s'appelaient *hastaires* ou *roraires*, aussi du nom de leurs armes, traits de diverses sortes. Plus tard on fixa une portion des légers en une ligne régulière sous le nom de hastaires, conservant le nom de princes à la seconde ligne et donnant celui de *triaires* à la troisième. Les autres légers, sous le nom de *vélites*, formèrent aussi une ligne ou corps irrégulier. Chacune de ces quatre classes de fantassins fut divisée en 10 groupes ou *manipules* qui se rangeaient pour le combat comme suit :

Les *vélites* sur le front ou sur les flancs en petits détachements.

Les *hastaires* en tête en dix manipules séparés par des intervalles au moins égaux au front d'un manipule.

Les *princes* à 45 mètres en arrière des hastaires, aussi en 10 manipules placés sur le prolongement des intervalles de la première ligne.

Les *triaires* à 45 mètres en arrière des princes, aussi en 10 manipules placés sur le prolongement des intervalles de la seconde ligne.

Tous les manipules se divisaient en deux *centuries*; ils comptaient 120 hommes, sauf ceux des triaires qui n'en avaient que 60 à la légion du temps d'Annibal, de 4200 fantassins.

Les trois lignes régulières se plaçaient également sur 10 hommes de profondeur, ce qui donnait six hommes de front aux manipules des triaires et le double aux autres. On calcule ainsi, et en comptant l'intervalle entre chaque fantassin à 6 pieds romains, que le front total de la légion était de 1700 pieds, soit environ 500 mètres, et la profondeur de 350 pieds, soit environ 100 mètres. Au reste les commentateurs ne sont pas parfaitement d'accord sur les intervalles entre les hommes dans les manipules et entre les lignes; ce qui fait supposer que, sous ce rapport, les Romains, comme les Grecs, ne se liaient pas à un seul système et qu'ils avaient plusieurs distances et plusieurs intervalles pour les hommes, comme pour les manipules et les lignes. Ce qu'il faut noter surtout c'est que les intervalles entre les manipules devaient être *au moins* égaux au front d'un manipule pour permettre le jeu du passage et du renfort des lignes, et que les armes offensives et défensives, le *pilum* qui se jetait, le grand bouclier qui protégeait l'homme presque en entier, demandaient de l'espace pour être manœuvrés convenablemeut. Nous inclinons donc à admettre en principe l'ordre légionnaire comme

mement étaient à peu près semblables à ceux des Grecs, avec couvertures et fourrures sanglées servant de selle et sans étriers.

Le mode de combat de la légion ressemblait plus que celui de la phalange à la tactique moderne, soit par la mobilité, soit par le jeu des lignes successives et de la réserve. Comme nos tirailleurs et comme les légers grecs, les vélites engageaient l'action devant le front ou sur les flancs, s'emparant des positions favorables, ou se retirant, en cas de besoin, dans les intervalles des manipules. Parfois aussi on les mêlait, comme les archers agriens, aux turmes de cavalerie légère.

Derrière les vélites les hastaires s'avançaient rapidement, lançaient le pilum à une dizaine de pas, puis combattaient avec la grosse épée d'estoc et de taille. Ils étaient ensuite relevés ou renforcés par les princes, d'armement semblable, se portant dans les intervalles des hastaires, ce qui pouvait ainsi former une ligne pleine; ou bien les hastaires, serrés de près, se repliaient sur les princes de la même façon. Pendant ce temps les triaires, réserve de piquiers, restaient immobiles, le genou droit en terre, la pointe de la pique inclinée en avant; ils donnaient parfois le coup décisif en chargeant à leur tour en ligne régulière, ou ils servaient à recueillir et à rallier les deux premières lignes pour recommencer ou prolonger l'action. La partie était alors aux extrémités, d'où vint la locution proverbiale connue: « les choses en sont aux triaires » *(res ad triarios pervenit)*. Quand la situation était plus sûre, les triaires étaient parfois employés à garder ou à retrancher le camp pendant le combat des autres lignes.

La cavalerie voltigeait de droite et de gauche ou se masquait en arrière des flancs, en attendant le moment favorable d'une charge. Jusqu'aux leçons qu'elle prit des Numides pendant les dernières guerres puniques, elle fut médiocre et elle resta toujours fort inférieure à l'infanterie.

Nous réservant de donner quelques détails ultérieurs sur la légion perfectionnée, quand nous parlerons de Marius et surtout de César, nous retournerons maintenant à la campagne que venait d'ouvrir Annibal dans la Haute-Italie.

Rome, justement émue de cette jonction de ses ennemis carthaginois et gaulois, avait mis sur pied, avons-nous déjà dit, quatre armées. Nous savons que le consul Publius Scipion, avec la première, avait dû se rendre en Espagne. Renseigné à Marseille de ce qui se passait, il rétrograda et alla débarquer vers Pise pour recevoir Annibal au débouché des montagnes. L'autre consul, Sempronius, avait été envoyé en Sicile, d'où il devait passer en Afrique et marcher sur Carthage. Une troisième armée, sous le prêteur Manlius, fut chargée de renforcer les colonies militaires du Pô et de contenir les Boiens, les Insubres et autres alliés naturels des agresseurs; la plus avancée en pays hostile, elle serait soutenue, en cas de besoin, par celle de Publius Scipion. Enfin une armée de réserve, la quatrième, se formait à Rome. Chaque armée devait compter, comme d'habitude, quatre légions, y compris les alliés.

Mais de ce plan d'opérations un peu grandiose et incohérent, une seule armée, celle de Manlius, se trouva immédiatement en face de l'ennemi. Avant qu'elle pût être ralliée par les autres, toute la Haute-Italie s'insurgea et bloqua les garnisons romaines dans leurs places fortes. Manlius fut lui-même assiégé dans le bourg de Tarrès. Scipion s'empressa de marcher au secours de son lieutenant, tandis que les Carthaginois, pour compléter la victoire des populations, s'en approchaient aussi, guidés par le roi des Boiens venu au-devant d'eux. Une rencontre ne tarda pas à avoir lieu près de Pavie, sur la rive gauche du Tessin.

Les deux armées avaient chacune une aile appuyée à la rivière, les Carthaginois leur droite, les Romains leur gauche

et même un peu leur dos. Des auxiliaires gaulois se trouvaient dans l'un et l'autre camp.

Annibal fit ouvrir le combat par ses légers et par son infanterie sur tout le front, tandis que sa bonne cavalerie numide et d'autres légers agirent sur les ailes. Des deux côtés les Romains purent être tournés et vivement pressés. Scipion, désorganisé, personnellement blessé, dut se mettre en retraite, reconduit battant jusqu'à Plaisance. Là il réussit à se couvrir du Pô, en rompant le pont sur ses talons. Sa perte ne se montait qu'à deux ou trois milliers d'hommes, dont 600 abandonnés sur la rive gauche du fleuve à la rupture du pont. Mais l'effet moral de ce premier échec fut considérable : toutes les populations encore hésitantes passèrent aux Carthaginois (décembre 218).

Arrêté par la Pô, Annibal remonta un peu ce fleuve, pour le franchir hors de la vue de l'ennemi. Puis il s'avança de nouveau contre les Romains. Ceux-ci se replièrent derrière la Trébie, où ils se retranchèrent dans une forte position couverte par cette rivière et à proximité de leur base, Plaisance. Des renforts devaient leur arriver prochainement.

Une armée romaine se rassemblait en effet à Ariminum (Rimini), dont le gros était fourni par Sempronius, rappelé de la Sicile et arrivant en toute hâte. D'Ariminum il pouvait communiquer, par la mer et par le Pô, avec les places de la Haute-Italie, ce qui explique le choix d'un tel point de rassemblement. Par cette raison même Annibal ne pouvait penser à empêcher cette jonction (1) ; il dut se borner à la compenser en se renforçant de son côté. C'est ce qu'il fit en s'établissant de plus en plus solidement sur le terrain déjà obtenu et en s'y recrutant des alliés. Il s'empara entr'autres de la place de Castidium (Casteggio), où il trouva d'immenses

(1) Des stratéges modernes, qui l'ont blâmé de n'avoir pas empêché cette jonction, ne nous paraissent pas avoir médité suffisamment leur reproche.

approvisionnements et rallia même à sa cause des soldats romains de la garnison.

Après cela seulement, c'est-à-dire dans les premiers jours de l'an 217, il alla poster hardiment son camp en face de celui de la Trébie, à deux ou trois lieues sur la gauche de la rivière. Les effectifs étaient en faveur des Romains, 36 mille contre 28 mille Carthaginois; mais un général comme Annibal rétablissait bien l'égalité de la balance.

Pendant quelques jours de mutuelle observation, les impétueux Gaulois firent plusieurs attaques en débandade contre les lignes romaines; toujours repoussés, ils furent même poursuivis parfois jusqu'au-delà de la Trébie.

Basant sur ces actions partielles tout un plan de bataille, Annibal le mûrit en faisant répéter souvent ces attaques et ces retraites, lui servant à reconnaître le terrain aussi bien qu'à tâter l'ennemi. Un soir de sombre janvier, après avoir ordonné que la troupe eût mangé et fût prête au combat dès l'aurore, il embusque sur sa droite, dans des fourrés des bords de la Trébie, son frère Magon, avec deux mille hommes d'infanterie et de cavalerie. Au point du jour il lance de nombreux légers sur le camp romain, qui, repoussés comme d'habitude, sont poursuivis et entraînent les poursuivants après eux. Sempronius, qui commandait ce jour-là, se met lui-même de la partie avec le gros de l'armée, malgré les avis de son collègue Scipion.

Toutes les légions passent la rivière à gué et arrivent précipitamment devant le camp carthaginois, où elles pensent n'avoir plus qu'à couronner leur victoire. Mais Annibal est prêt. Une muraille d'infanterie africaine et espagnole arrête de front les vainqueurs d'un moment. Sur les ailes la cavalerie numide les tourne et les écrase; ils sont déjà refoulés en désordre quand Magon les assaillit subitement à revers. Ainsi menés, mouillés, à jeun, harassés de fatigue et de froid, ils se débandent et sont taillés en pièces. Leur centre seulement,

environ 10 mille hommes, se fait jour à travers le centre ennemi ; le reste, environ 25 mille hommes, est égorgé, écrasé ou noyé. Tout le camp romain sert de trophée aux Carthaginois, qui ne paient leur victoire que de deux à trois cents blessés et tués. En revanche bon nombre d'éléphants périrent de blessures ou de froid. Pendant la mêlée une neige épaisse n'avait cessé de tomber, suivie d'un vent glacial.

Le corps romain échappé au désastre put se réfugier à Plaisance et à Crémone, qui tenaient encore, grâce aux secours qui leur arrivaient par eau.

Annibal ne poursuivit pas immédiatement son offensive. Il s'occupa d'en recueillir les fruits sur place tout en prenant ses quartiers d'hiver. Les populations sympathiques lui fournissaient des vivres et des auxiliaires et il ne lui fut pas difficile de faire tous les apprêts d'une vigoureuse campagne pour le printemps.

Rome aussi se préparait à une lutte à outrance. Deux autres armées consulaires se mettaient en ligne sous de nouveaux consuls. Une sous Servilius à Ariminum, vers la mer, pour communiquer avec les places du Pô; une sous Flaminius, dans l'excellente position stratégique d'Aretium (Arrezzo) au centre de l'Apennin.

Aux premiers beaux jours, Annibal se remit en marche. Trompant la surveillance de ses adversaires par quelques pointes et diversions ça et là, il se jeta hardiment sur Rome par une route difficile et inattendue, par l'Arno et les marais de Clusium. Le passage de ce marais, rappelant par ses difficultés celui de l'an précédent à travers les Alpes, dura quatre jours et trois nuits, et ne put s'accomplir qu'aux prix d'efforts et de sacrifices considérables. Beaucoup de malades durent rester en route, presque tous les éléphants y périrent, Annibal lui-même y perdit un œil. Mais il arriva au-delà des défilés sans avoir été gêné par l'ennemi et en mesure de porter ses coups sur Flaminius encore isolé.

Trouvant celui-ci campé dans une position trop forte pour y être attaqué avec succès, il manœuvra pour l'en faire sortir. Il le laissa sur sa gauche et continua sa marche sur Rome par la route de Cortone à Pérouse, dans un terrain resserré à gauche par l'Apennin et à droite par le lac Trasimène. Il ravageait tout devant lui, autant pour faire sentir sa force au pays ennemi que pour exciter Flaminius à sortir de ses retranchements. La fibre de celui-ci n'en demandait pas tant. Bouillant de colère, il se mit aux trousses des Carthaginois sans vouloir attendre la jonction des légions de Servilius, vivement recommandée cependant par son conseil. Ayant une trentaine de mille hommes sous ses ordres, il se croyait assez fort à lui seul, et il était en effet supérieur en nombre aux Carthaginois, vu leurs récentes pertes par les marches forcées.

Voyant se dérouter ses prévisions, Annibal tendit une autre embuscade nocturne. Pourquoi aurait-il négligé un moyen qui l'avait si bien servi à la Trébie? Cette fois il l'agrandit encore. Il cache dans les collines à gauche, non pas un détachement, mais le gros de son armée, tandis qu'un petit corps seulement reste sur la route. Au matin Flaminius arrive plein de confiance sur cette trompeuse amorce et l'attaque vivement, croyant n'avoir à faire qu'à une simple arrière-garde. Comme il commençait la poursuite, les forces embusquées se lèvent et fondent comme un ouragan furieux sur son flanc gauche. Avant que les Romains puissent former une ligne régulière de bataille ils sont mis en déroute. Il n'y a pas combat, mais boucherie et noyade sur une vaste échelle. Toutes les légions y succombèrent sauf l'avant-garde, qui, à la poursuite du détachement carthaginois, passa outre. Mais traquée par la cavalerie numide, et ayant vu des hauteurs le désastre de l'armée, elle mit bas les armes. Les combattants eurent tant de besogne, les uns à fuir, les autres à massacrer,

qu'ils ne s'aperçurent pas d'un grand tremblement de terre survenu dans la journée (été 217).

Pendant que ces événement critiques se passaient, Servilius, qu'on n'avait pas voulu attendre, restait inactif aux environs d'Ariminum, faute que nous verrons se répéter bien souvent dans le cours de nos études.

Cette nouvelle victoire d'Annibal, plus éclatante encore que celle de la Trébie, fournit tant d'armes recueillies sur le champ de bataille, qu'il en munit non-seulement tous ses auxiliaires, mais aussi ses propres troupes, les armes romaines étant meilleures que celles venant d'Afrique.

Il semble que sur de tels succès le général carthaginois n'aurait eu rien de mieux à faire qu'à marcher sur Rome. Mais fidèle à son système de prudence, il crut devoir poursuivre préalablement son recrutement d'alliés dans l'intérieur de l'Italie. Les Romains pouvaient d'ailleurs réunir encore des forces respectables sous leurs murs, tandis qu'il n'aurait aucun renfort de Carthage. Il n'avait rien à attendre pour le moment de l'Espagne, où une armée romaine sous Cnéjus Scipion opérait d'heureuses diversions. Il résolut donc de tourner autour de Rome pour soulever d'autres populations et l'enceindre d'ennemis. Il alla d'abord s'installer dans l'Ombrie et dans le Picenum, où il ravagea impitoyablement tout ce qu'il ne put soumettre. D'Adria, dans le Picenum, il expédia un vaisseau à Carthage pour y porter de ses étonnantes nouvelles, tout en demandant du renfort.

Dans cette situation de plus en plus sinistre le sénat romain ne désespéra point de sa cause et ne ralentit pas la lutte. Le mode de la guerre fut cependant changé. Le prudent dictateur Fabius opposa aux Carthaginois une défensive systématique et une temporisation persistante. Se tenant sur les hauteurs, loin des atteintes de la cavalerié numide, il parvint, en évitant tout affaire décisive, à escorter Annibal de position en position jusqu'en Apulie, par une série de marches

et contremarches qui éloignaient le danger immédiat de Rome. Ce genre de guerre ayant fini, malgré ses avantages relatifs, par paraître peu profitable et pusillanime au peuple romain, qui s'était rassuré et avait, au prix de grands efforts, créé de nouvelles armées, le général temporisateur fut mis à l'arrière-plan, puis remplacé par un consul plébeien, Terentius Varron, l'un des chefs du parti de la lutte énergique. Arrivé à la tête de l'armée, celui-ci résolut, malgré les conseils de son collégue Paul Emile, de livrer bataille, et il marcha au-devant des Carthaginois, campés alors près de Cannes en Apulie, sur les bords de l'Aufide.

L'assurance qui animait Varron se justifiait aisément par l'effectif considérable dont il disposait. Son armée était la plus forte que Rome eût jamais mise en ligne; elle comptait près de 90 mille hommes, dont 7 à 8 mille cavaliers, soit quatre armées consulaires, 16 légions, y compris les alliés. Quoique aussi accru, Annibal ne disposait que d'environ 50 mille hommes, dont 10 mille bons cavaliers.

Pendant quelques jours les adversaires, tous deux campés sur la gauche de l'Aufide, se bornèrent à des défis réciproques. Enfin Varron déboucha de ses lignes et se porta sur un terrain étudié, de l'autre côté de l'eau. Annibal, qui guettait ce moment, déboucha aussitôt sur le même terrain, et les armées se formèrent pour la bataille.

Les Romains placèrent leur droite, forte aile de cavalerie, vers la rivière; puis, à la gauche de celle-ci, les quatre armées consulaires: de Paul-Emile, chef de toute la droite; de Servilius et d'Attilius, consuls de l'année précédente, chefs des deux centres; de Varron, commandant spécialement l'aile gauche avec l'autre aile de cavalerie. En avant, sur tout le front ainsi que sur les flancs, étaient répandus de nombreux vélites.

Les Carthaginois étaient répartis en trois groupes principaux: une aile droite, cavalerie numide et moitié de l'infan-

terie africaine, sous Hannon ; un double centre d'infanterie espagnole et gauloise, sous Annibal et Magon ; une aile gauche, autre moitié de l'infanterie africaine et cavalerie espagnole, sous Asdrubal, vers la rivière. En avant, des légers, parmi lesquels d'adroits frondeurs baléares ; en réserve derrière le centre un petit corps de cavalerie.

L'intention des deux adversaires paraît avoir été, d'après ces ordres de bataille, de se jeter réciproquement à la rivière, puisque à l'aile opposée se trouvaient les Numides d'une part et Varron avec ses meilleures troupes de l'autre.

Ce fut Annibal qui entama l'action. Ses légers se lancèrent sur le front et ouvrirent diverses escarmouches sans résultat marquant. Il porta ensuite son centre en avant, tout en faisant agir ses cavaliers de gauche pour attirer vers les bas-fonds la cavalerie ennemie. Celle-ci ne put tenir contre les Gaulois et les Espagnols. Elle se sentait si inférieure qu'elle préféra même combattre à pied, ce qui lui réussit fort mal. Elle dut bientôt se replier en désordre. Au centre les légions compensaient cet échec et repoussaient toutes les attaques. Aussi Annibal ne leur disputa pas longtemps le terrain sur ce point. Il fit rétrograder ses troupes, de manière à transformer peu à peu sa ligne de bataille d'abord convexe en ligne concave.

Progressant toujours au centre, mais découverts à leur droite, les Romains furent à leur tour assaillis par une triple attaque, sur le front et sur les deux flancs, renforcée d'un effort général de toute la cavalerie, les Numides en tête, sur leur gauche. Enserrés et acculés à l'Aufide, ils subirent finalement une défaite plus grande encore que les précédentes. Une dizaine de mille hommes seulement, dont Varron, s'échappa ; le reste fut pris, tué ou noyé ([1]).

La victoire de Cannes (2 août 216), pas plus que celle de

(1) Dans son récit de cette bataille Polybe semble avoir attaché trop d'importance à la prétendue *tenaille* d'Annibal, presque nulle à gauche, et pas assez à l'effort général par sa droite, qui fut le coup décisif.

Trasimène, ne décida le général carthaginois à marcher sur Rome, et cela par les mêmes motifs de prudence stratégique. Il lui eût fallu franchir environ dix étapes, camper en pays très hostile, entreprendre probablement un siége sans machines suffisantes et contre une vaste cité qui n'était pas à bout de ressources. Il préféra suivre à son plan de conquête mesurée et progressive de tout le pays, avant de frapper la capitale même. Cannes, sous ce rapport, lui faisait faire un progrès accentué en lui donnant tout le Samnium et une portion de la Campanie. S'approchant de l'objectif suprême, il alla s'établir à Capoue, où il se mit en rapport avec Carthage et s'efforça de rallier à lui l'Italie méridionale.

Quoique dans un deuil profond, Rome ne s'abandonna point à une vaine douleur et se montra à la hauteur des circonstances. Le sénat se transporta en corps à la rencontre de Varron et de ses débris, les remerciant de n'avoir pas désespéré de la République. Toute la population, prise d'un noble et patriotique élan, se mit à l'œuvre pour fournir de fraîches armées et de nouveaux éléments de guerre. Les affranchis furent admis sous les drapeaux ; l'état acheta huit mille esclaves pour être volontairement recrutés et qui seraient déclarés libres plus tard. Cette classe spéciale de soldats volontaires *(volones)* s'accrut beaucoup par la suite.

Les plébeiens, dont la belliqueuse ardeur venait d'être si rudement châtiée dans la personne de leur favori Varron, perdirent momentanément le pouvoir, qui retourna au parti opposé. Le sage Fabius fut rappelé au commandement en chef, et, reprenant sa méthode de temporisation, il en obtint les mêmes avantages que précédemment. Derechef le danger fut éloigné par une guerre de stricte défensive.

En attendant l'occasion favorable d'une bataille, et tandis que ses troupes se refaisaient dans la riche Apulie, Annibal, de concert avec le sénat de Carthage, combina une vaste et multiple opération, qui déciderait enfin du sort de Rome :

Lui-même tiendrait la campagne autour de la capitale ennemie, avec l'aide d'auxiliaires italiens et de renforts arrivant de Carthage par mer.

Son frère Asdrubal, qui combattait en Espagne, viendrait le joindre par terre avec une armée qui s'augmenterait en route d'alliés gaulois.

La Macédoine et l'Illyrie entreraient en lice du côté de l'Adriatique, autant pour venger de récentes injustices que pour se préserver d'un menaçant avenir.

Enfin Syracuse, débarrassée d'Hiéron, se révolterait contre les Romains et les occuperait en Sicile.

Mais ce grand jeu à pièces éparpillées, difficile en tout temps, fut traversé par maints incidents contraires, sans compter que le gouvernement romain, dont les ressources étaient moins disséminées, put y opposer une plus forte unité d'action.

Les projets offensifs de Philippe de Macédoine furent déjoués par une diversion des Grecs habilement excitée de Rome. Les Syracusains, rejetés et bloqués dans leurs murs, y furent soumis, malgré le génie inventif d'Archimède (213) pour défendre la place contre les assiégeants.

Les troupes mêmes d'Annibal, amollies par les délices de plantureuses garnisons et affaiblies par le mécontentement de leurs alliés indigènes accablés de réquisitions, se laissèrent battre dans plusieurs rencontres secondaires et reprendre la place de Capoue, tandis qu'une pointe qu'elles tentèrent contre Rome fut sévèrement repoussée. A leur tour elles durent se borner à une défensive épuisante, en attendant d'être ralliées par l'armée d'Espagne.

Enfin celle-ci, devenue ainsi l'élément principal d'une énergique reprise de la campagne, n'atteignit l'Italie que pour y être victime d'un affreux désastre, qui accrut l'importance de tous les échecs partiels.

Après avoir habilement opéré en Espagne contre les deux

frères Scipion et avoir échappé au jeune Cornélius Scipion, Asdrubal arriva, en 208, en Italie par les contrées gauloises et en suivant la même route qu'avait suivie Annibal. Une armée romaine sous le consul Livius l'attendait dans l'Ombrie, tandis qu'une autre armée, sous le consul Claudius Néron, entretenait Annibal devant Canusium. Néron apprenant l'arrivée d'Asdrubal en Italie, se dérobe adroitement à son adversaire, fait une marche forcée d'environ 90 lieues en huit jours pour rejoindre son collégue Livius. Les deux réunis attaquent à l'improviste Asdrubal dans son camp, près du Métaure en Ombrie (un peu au nord d'Ancone) et lui livrent bataille avec plein succès. Asdrubal paie même de sa vie son manque de vigilance. Sans perdre un moment, Néron retourne à marches forcées dans sa position devant Annibal, qu'il est le premier à informer de ces graves incidents en jetant à ses avant-postes la tête de son infortuné frère.

Cette belle opération, modèle de stratégie pour tous les siècles, justement signalé par le Nestor des écrivains militaires modernes (1), fixa désormais la fortune du côté des Romains; car en même temps l'Espagne, dégarnie de troupes carthaginoises, put être plus facilement reconquise par Scipion, qui s'empara même de Carthagène après une vive résistance de ses défenseurs.

Annibal était à son tour condamné à une défensive peu rassurante pour l'avenir. Il la soutint pendant plusieurs années dans le Bruttium et dans les montagnes environnantes, rachetant son infériorité numérique par des prodiges d'activité et d'audace. Héroïsme inutile! Il lui eût fallu d'importants renforts pour rétablir ses affaires, et Carthage, sous l'influence d'intrigues politiques des Hannon, les lui marchandait, ou bien ces renforts ne réussissaient pas à l'atteindre.

Il est vrai que la riche cité africaine voyait le danger s'ap-

(1) *Précis de l'art de la guerre*, par le général Jomini. Tome I, p. 238.

procher de ses murs mêmes. Le vainqueur de l'Espagne avait franchi la Méditerranée et transporté la guerre en Afrique. Là et grâce à l'appui d'un fidèle allié, Massinissa, il remporta une première victoire, puis une seconde sur les troupes carthaginoises commandées par Syphax. Celui-ci ayant été fait prisonnier, Annibal fut rappelé par ses gouvernants pour défendre la mère-patrie. Il s'embarqua à Licinium en Calabre, l'an 203, laissant derrière lui des tables d'airain sur lesquelles étaient gravés en langue grecque les principaux faits de ses campagnes d'Italie (1).

L'arrivée d'Annibal en Afrique mit en présence deux grandes armées et deux grands généraux, qui, après quelques tentatives infructueuses d'arrangement, en vinrent aux mains dans les champs de Zama en 202.

Pour cette importante action, appelée à décider de la suprématie de l'une ou de l'autre des deux puissantes Républiques, Annibal avait rangé ses troupes sur trois lignes :

En première ligne ses légers et ses étrangers, Gaulois, Baléares, Ligures, Maures, etc.

En seconde les Carthaginois de nouvelle levée, mauvais soldats, commerçants arrachés à leurs affaires, mal exercés, moins disciplinés encore, et qu'il eut soin d'encadrer au centre de son ordre de bataille.

En troisième, ses vieilles bandes d'Italie, formant une excellente réserve.

A sa droite les Numides ; à sa gauche la cavalerie carthaginoise.

Sur le front les éléphants, au nombre d'une trentaine ; en tout 40 à 45 mille hommes.

Scipion s'était formé sur les trois lignes usuelles, bien garnies de légers, mais en imitant une manœuvre déjà tentée

(1) Polybe vit ces tables et les utilisa discrètement dans son histoire des guerres puniques, qui se ressent de son désir de plaire aux Romains.

par Régulus et consistant à ouvrir davantage l'ensemble de ses corps, pour laisser place libre aux éléphants. A cet effet au lieu de disposer ses manipules en échiquier, il plaça les trois d'un même ordre les uns derrière les autres, de manière à tracer de larges intervalles ou allées dans toute la profondeur de la formation ; puis il masqua cette disposition par une ligne continue de légers, aux premiers rangs des hastaires.

A droite il plaça la cavalerie romaine sous Lelius ; à gauche les Numides de Massinissa. En tout 40 mille hommes.

La bataille s'ouvrit comme d'habitude par les escarmouches des légers se répandant en avant et sur les ailes. Puis les éléphants s'ébranlent et refoulent les petits combattants. Mais sur les lignes régulières leur charge donne presque partout à vide. Les vélites s'éclipsant devant ces lourds animaux, les lancent dans les intervalles ou les chassent sur les flancs. Quelques-uns de ces derniers, rejetés sur la cavalerie numide, l'embarrassent et la rompent. Massinissa, aux aguets d'une occasion favorable d'action, saisit celle-ci au vol, attaque ses adversaires spéciaux avec résolution et enfonce toute l'aile droite d'Annibal.

Un revers analogue est porté à la gauche de cette armée par la cavalerie de Lelius, agissant aussi avec opportunité et vigueur.

La première ligne carthaginoise, découverte sur ses ailes et fortement pressée de front, ne tarde pas à plier. La seconde ligne, au lieu de la soutenir, se débande et lâche précipitamment son terrain ; mais reçue à coups de pique par la 3me ligne, ferme à son poste, le combat recommence vigoureusement et se poursuit partout avec un acharnement croissant. Pendant quelques moments la fortune semble indécise au milieu des péripéties diverses de la mêlée.

Débarrassé enfin des éléphants, Scipion a rétabli son ordre normal en échiquier par un déploiement par manipules. Sa

première ligne, même secondée des princes, ne suffisant plus à la tâche, il forme une seule ligne massive, une sorte de phalange de toute son infanterie, et la jette sur les réserves ennemies de front, en même temps que sa cavalerie va les assaillir à revers. La lutte se continue encore, mais pour ne rendre que plus cruelle la défaite des Carthaginois, qui laissent environ 20 mille des leurs sur le champ de bataille.

Un tel désastre à ses portes força Carthage à capituler. Elle conserva son territoire et son nom, mais en devant livrer aux vainqueurs à peu près tout le reste, c'est-à-dire tous ses vaisseaux sauf dix, tous ses éléphants, tous ses engins de guerre, plus une somme de dix mille talents ; elle dut en outre rétablir son ennemi Massinissa dans les biens auxquels il prétendait, et s'engager à n'entreprendre à l'avenir aucune guerre sans le consentement de Rome.

Devant la nécessité Annibal avait lui-même conseillé cette dure paix. Il n'oubliait cependant pas le serment de son enfance, espérant qu'une occasion se présenterait tôt au tard de relever sa patrie de l'abaissement. Pour le moment, placé à la tête du gouvernement, il ne s'occupa que de restaurer les finances et la prospérité publique. Une fois plus à l'aise sous ce rapport, il noua de nouvelles relations commerciales, puis politiques, sur toutes les côtes de la Méditerranée. Il était en voie d'organiser une vaste coalition de l'Orient et de l'Afrique, quand l'ennemi commun, vigilant à ce jeu, lui suscita des adversaires à Carthage même et le força de quitter personnellement son poste. Obligé de s'enfuir, en 195, il se réfugia d'abord à Tyr, puis à Ephèses chez Antiochus, roi de Syrie, sympathique à sa cause, mais peu énergique.

Les Romains, mêlés toujours plus activement aux affaires de ces contrées lointaines, venaient de triompher de la Macédoine à la bataille de *Cynocéphale* (197), où Philippe fut battu par Flaminius. Peu de temps après ils se mirent en guerre avec Antiochus, dont les troupes furent aussi vaincues dans

une grande rencontre à *Magnésie,* sur le Spylus (190). Annibal, peu écouté en ces circonstances par les Syriens, n'avait eu que le commandement séparé de la flotte; quelques avantages qu'il remporta sur les Rhodiens, alliés des Romains, ne purent compenser les défaites de l'armée et ne servirent à rien.

Les vainqueurs ayant exigé d'Antiochus que son hôte carthaginois leur fût livré, celui-ci leur échappa en se réfugiant en Crête, de là en Arménie, puis à la cour de Prusias, roi de Bithynie. L'esprit toujours tendu vers le même but il s'efforçait d'amener les divers états de l'Asie et de l'Archipel à s'unir enfin pour résister en force aux désirs insatiables de Rome, quand des ambassadeurs de sa vieille ennemie vinrent encore le traquer dans son refuge et sommer Prusias de le leur remettre. Voyant l'embarras que cette sommation causait autour de lui, où l'on n'était pas prêt à la guerre, dégoûté par l'imprévoyance et la lâcheté de tous ces monarques, ne voulant pas risquer de servir de trophée à un général romain pour son triomphe, Annibal se donna la mort par le poison, âgé de 64 ans (183).

Rome put enfin respirer à l'aise, mais ses coups ne s'en ralentirent pas. Comme le héros carthaginois l'avait prévu, les concessions ne sauvèrent point les princes orientaux; tous succombèrent les uns après les autres. Sans nous arrêter à ces diverses luttes, peu importantes auprès de celles que nous venons de mentionner, nous dirons quelques mots cependant de la bataille de *Pydna* (168), par la raison qu'elle mit aux prises sur une vaste échelle la phalange macédonienne ou grecque et la légion romaine, et que c'est surtout cette rencontre qui a donné lieu à la discussion comparative de Polybe sur ces deux formations principales de l'antiquité, discussion devenue classique et reproduite par un grand nombre d'écrivains militaires ([1]).

(1) Entr'autres par Machiavel, par Follard, par Guischardt, par Carrion-Nisas et par Rocquancourt.

Le roi de Macédoine, Persée, avait d'abord pris position sur l'Enipée; son adversaire Paul-Emile, fils de celui tué à Cannes, le força de se replier sur Pydna (1).

Les Macédoniens se placèrent dans l'angle formé par les petits fleuves Æson et Leucos, la gauche appuyée à Pydna et au golfe Thermaïque, la droite à des collines, le front couvert par le Leucos. Paul-Emile les suivant, s'arrêta devant eux, et, pendant que sa première ligne restait sous les armes, les autres élevèrent les retranchements habituels. Le tout, montant à environ 35 mille hommes, se tint ensuite sur ses gardes, prêt à agir au premier signal.

L'attente ne fut pas longue. Les Macédoniens, excités par une fausse alerte, se disposèrent à l'attaque. Ils formaient une double phalange, soit 32 mille hoplites, ce qui, avec les légers, la cavalerie et les accessoires, donnait un total d'environ 45 mille hommes. Après l'action des légers, la phalange entra en lice; elle s'avança lentement, en bon ordre et sans s'inquiéter des traits et des cailloux jetés sur elle. Paul-Emile avoua dans la suite que cette forêt de piques, d'un effet vraiment menaçant, frappa un instant son armée d'étonnement et de crainte. Lui-même avait cru qu'aucun effort n'y résisterait.

La ligne des hastaires et des vélites fut promptement refoulée par cette citadelle mouvante; les princes, portés à son aide, disputaient vivement le terrain, mais pliaient aussi sans relâche. Toutefois le combat, en excitant les phalangites, les désordonnait évidemment. Continuant leur marche agressive et sur un terrain moins uni, ils laissèrent s'ouvrir dans leur front de petites trouées que Paul-Emile remarqua. Il conçut aussitôt le dessein de profiter de ces points faibles de la formation adverse. Pliant encore un peu, soit pour se

(1) Aujourd'hui Kitros, petite ville de Macédoine en Piérie, au sud des embouchures du Ludias et de l'Haliacmon.

rassembler, soit pour forcer les Macédoniens à se disloquer toujours plus par la marche, il divisa la plus grande portion de sa troupe par centuries, petites colonnes d'attaque de six hommes de front, destinées à se lancer dans les crevasses accidentelles de la phalange.

Cette disposition, fort rationnelle, ordonnée et exécutée à propos, eut tout le succès mérité.

Une fois dans l'intérieur de la masse ennemie, les légionnaires, avec leurs courtes et fortes épées, avaient tout l'avantage sur les piquiers, et ils obtinrent une brillante victoire. Les Macédoniens perdirent environ 30 mille hommes, dont 10 mille prisonniers. Parmi ces derniers se trouva Polybe, le grand écrivain militaire de l'antiquité, originaire de Mégalopolis, élève de Philopœmen, qui devint l'ami de son vainqueur et un personnage marquant parmi ses nouveaux compatriotes.

Désormais le procès entre la phalange et la légion, qui durait depuis longtemps et qui venait d'être rouvert sur le terrain même de la formation macédonnienne, à Cynocéphale et à Magnésie, fut définitivement tranché en faveur du systéme légionnaire.

Un ordre massif et compacte pouvait sans doute être fort avantageux en certains cas, par exemple pour une bataille essentiellement défensive, ou pour une offensive limitée à un terrain uni et peu étendu, ou avec le concours actif et intelligent de plusieurs corps détachés. Mais en dehors de ces conditions, qui ne sont pas les plus usuelles, il devenait fort inférieur à une formation plus souple et plus maniable, comme l'était l'ordonnance romaine, mobile sans cesser d'être solide, ouverte tout en pouvant se serrer au besoin, et offrant, par sa succession combinée de lignes et de groupes distincts, la faculté de mieux graduer à volonté l'emploi des forces au combat.

La comparaison de ces diverses propriétés des deux prin-

cipales ordonnances tactiques de l'antiquité, ainsi que de l'armement correspondant, conclut évidemment en faveur de celle des Romains; elle réalisait un progrès incontestable sur sa devancière et se prêtait mieux à la manière déjà fort perfectionnée dont l'art de la guerre était entendu à l'époque dont nous parlons. Il est vrai aussi que toutes deux péchaient encore par un fâcheux excès en sens contraire, la phalange par trop de concentration, la légion par trop de morcellement.

Il appartenait aux militaires toujours studieux et réfléchis de Rome de reconnaître eux-mêmes les côtés faibles de leur ordonnance et d'y apporter plus tard les réformes convenables. C'est ce qu'ils firent à la suite d'autres expériences, par l'organe de deux de leurs grands généraux, Marius, puis César, qui fixèrent la juste mesure, à notre avis, entre les exigences de la mobilité et celles de la cohésion, comme nous le dirons tout-à-l'heure.

La victoire des Romains à Pydna fit avancer considérablement leur œuvre de conquête de l'Orient; elle ne la termina pas. Ils eurent encore de nombreuses et fortes luttes à soutenir pour y asseoir définitivement leur puissance dominatrice. Une ligue grecque, à la tête de laquelle était Corinthe, leur résista vigoureusement pendant plusieurs années; mais elle dut enfin céder devant le nombre; elle fut écrasée et la splendide ville de Corinthe détruite (146). La Grèce, réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe, devint une base pour préparer aux états voisins un sort analogue.

La même année, Carthage, qui avait dû subir une nouvelle guerre, la troisième guerre punique, provoquée surtout par le censeur Caton, fut prise, après quatre ans de luttes, et aussi détruite par ses durs vainqueurs.

La ruine de ces deux métropoles du commerce ancien fut bientôt suivie de la soumission complète des Espagnols, après

une héroïque résistance de leur chef Viriathe, et de l'extermination des indomptables Numantins (146-133). Si bien que vers cette date, c'est-à-dire environ 600 ans après sa fondation, Rome étendait son empire sur presque tout le bassin de la Méditerranée. De l'Atlantique à l'Euphrate, elle n'avait plus que des sujets ou de dociles alliés.

Le régime des *prêteurs*, gouverneurs civils et militaires des provinces, inauguré pour la Sicile pendant la première guerre punique, prit alors une grande extension; Rome eut bientôt plus de ces hautes magistratures extra-muros qu'elle n'en avait pour l'administration de ses propres citoyens.

Les conquêtes qui suivirent immédiatement établirent les Romains dans la Gaule-Transalpine par des secours fournis aux Marseillais contre leurs voisins (128), expéditions peu importantes du reste et qui purent se mener parallèlement à de graves troubles intérieurs, entre patriciens et plébéiens, à l'occasion du partage des terres communes. En cinq à six ans et après quelques victoires remportées sur les Arvernes et les Allobroges, une nouvelle province romaine fut érigée dans la Gaule méridionale et centrale. Ses limites, peu fixes et déterminées, embrassaient surtout Aix, Antibes, Narbonne au midi, les alentours de Genève à l'extrémité septentrionale.

Tandis qu'à Rome les Gracques faisaient triompher momentanément la cause populaire, non sans de nouvelles violences, la guerre dut être reportée en Afrique, pour y contenir les Numides du vaillant Jugurtha. La lutte s'y prolongea jusque vers l'an 105, époque où un habile et ferme général plébéien, Marius, la conduisit à bonne issue.

En même temps un sérieux ouragan menaçait Rome du côté opposé. Des peuplades d'origine septentrionale, émigrant des bords du Danube et de la mer Noire à la recherche de meilleurs pays, les Cimbres, les Teutons, renforcés en

chemin de Germains, de Gaulois, d'Helvètes, de Tigurins, apparurent sur les Alpes de Styrie et d'Helvétie dès l'an 213. Surpris par la tactique étrange de ces courageux et nombreux athlètes, au nombre d'environ 300 mille hommes, les Romains, comme jadis devant les Gaulois et devant Pyrrhus, subirent d'abord défaites sur défaites, une très grave entr'autres, non loin du lac Léman, où le consul Cassius et son armée, complétement battus par les Helvètes de Divicon, l'an 107, durent honteusement passer sous le joug ([1]).

Mais le vainqueur de Jugurtha est opposé aux bandes victorieuses, et les choses prennent bientôt une autre tournure. De nombreuses levées nationales, comme au temps des invasions gauloises, mettent entre ses mains de forts effectifs. Il les familiarise d'abord avec l'aspect et le mode de combat des adversaires dans plusieurs rencontres partielles, et enfin il les défait dans deux grandes batailles, à Aix en 202 et à Vercelli l'année suivante.

La guerre civile, suite des troubles des Gracques, remplaça celle des Barbares, d'abord la guerre dite *sociale,* qui émancipa définitivement les alliés italiens *(socii)* de la tutelle de Rome, en leur donnant à tous le droit de cité; puis la terrible rivalité entre Marius et Sylla, avec son hideux cortége de massacres et de proscriptions, mêlée à une grande et lucrative guerre en Orient contre le royaume du Pont.

Dans ces diverses luttes, Marius, à la tête du parti démocratique, se montra homme d'état autant qu'éminent capitaine, qualité commune, du reste, à presque tous les grands généraux romains. Il avait repris l'œuvre des Gracques et il la fit triompher. Sept fois consul, il fut deux fois banni; mais après son second rappel, il eut en quelque sorte la toute puissance et il s'en servit pour opérer de notables réformes

(1) Bataille illustrée par un célèbre peintre contemporain, M. Gleyre, dont le beau tableau orne le musée de Lausanne.

dans toutes les institutions de la République, en vue de les rendre plus réellement égalitaires et démocratiques.

Outre l'abolition des différentes classes de citoyens au civil et au militaire, ce qui opérait une révolution dans l'armée, il apporta d'utiles améliorations correspondantes dans le domaine de la tactique, de l'ordonnance et de l'organisation. Il fut un peu l'Iphicrate de Rome.

L'établissement de l'égalité politique et militaire entre tous les hommes valides et l'agrandissement de la cité avaient augmenté sensiblement les effectifs. Les prolétaires, les affranchis et maints alliés qui n'avaient été appelés sous les armes qu'exceptionnellement furent dès lors incorporés régulièrement dans les légions, qui se montèrent au chiffre d'une trentaine.

La légion ne compta plus qu'une seule espèce de soldat, au point de vue de l'armement et par conséquent du mode de combat. Tous eurent le pilum, un javelot, une forte et une courte épée, avec plastron et boucliers allégés. Les vélites furent surtout fournis par les auxiliaires et par les soldats très jeunes.

Les manipules furent serrés les uns sur les autres par cohortes, régularisant à peu près ce que Régulus et Scipion avaient déjà pratiqué occasionnellement.

Enfin et surtout la légion ne compta plus que 10 unités tactiques, soit 10 cohortes, au lieu de 30 manipules sur trois lignes.

Pour suppléer à la disparution, très fâcheuse au point de vue tactique, des deuxième et troisième lignes de manipules, le légion se rangea normalement sur deux lignes, soit cinq cohortes à chaque ligne, ce qui, avec les vélites, faisait une profondeur convenable, sinon suffisante.

La cavalerie, fort améliorée à l'école des Numides, fut un peu augmentée, en y recrutant non plus exclusivement des

chevaliers, mais des citoyens de toutes classes et des auxiliaires.

Ces réformes, progressivement développées, à la suite d'expériences nombreuses dans d'importantes guerres étrangères et intérieures, réalisèrent un progrès marquant en matière d'art militaire. Non-seulement l'état disposa d'un plus grand nombre de soldats, mais ceux-ci apportèrent à l'armée un élément vigoureux et non moins national, en même temps que le maniement des masses fut rendu plus facile et plus profitable par la suppression des *petits paquets* de manipules.

Si les adversaires de Marius ont pu lui imputer à crime ces réformes, en se plaçant au point de vue des traditions du patriciat romain ; s'ils ont pu trouver aisément des disciples parmi les légistes modernes opposés à l'égalité politique, on comprend moins que des militaires, et surtout des militaires aussi instruits et aussi sensés pour l'ordinaire que Carrion-Nisas [1] et Rocquancourt [2], fassent chorus dans ce curieux concert, et osent prétendre que Marius commença la décadence des légions, signalée par Végèce 400 ans plus tard.

La chose ne pourrait être vraie qu'en devant aussi constater l'agonie des armées modernes, qui reposent toutes, avec de légères variantes, sur les mêmes principes introduits par le réformateur romain; et nous ignorons qu'on ait jamais été fondé à juger des qualités guerrières d'une troupe sur le nombre de ses capitalistes. Marius commença la décadence finale de l'oligarchie romaine; point du tout de la légion, qu'il a au contraire notablement perfectionnée.

L'œuvre réformatrice sus-indiquée n'avait pas empêché les armées de la République de mener à bonne fin plusieurs autres guerres sérieuses: celle contre les gladiateurs et les

(1) Essai sur l'histoire générale de l'art militaire. Tome I, Livre III, Chap. 1er.
(2) Cours élémentaire d'art et d'histoire militaire. Tome I, Leçon III, § 4.

esclaves révoltés de la Campanie, qui présenta cette curiosité d'une armée de 10 mille hommes sous Crassus, campant dans le cratère du Vésuve cru définitivement éteint; celle contre les pirates de Sicile et d'Isaurie, qui donna lieu à un grand déploiement de forces navales et côtières sous Pompée; celle surtout contre Mithridate, roi de Pont, qui se termina, en 63, par la réduction de tout l'Orient en quatre provinces romaines et par de somptueuses dépouilles pour l'état et pour les particuliers.

Ces diverses guerres, qui portèrent la République à son apogée, élevèrent aussi très haut en richesse, en dignité et en pouvoir plusieurs hommes de talent et d'ambition, entr'autres Pompée et Crassus, devenus tous deux immensément riches et chefs de l'état autant que des armées.

Mais un rival, mieux doué encore sous le rapport du génie et de l'heureuse fortune, vint bientôt les éclipser. Nous parlons de César, que nous étudierons un peu plus en détail, vu l'éclat qu'il donna à l'art militaire romain, en triomphant non-seulement des Gaulois et d'autres barbares, mais des meilleurs légionnaires.

César.

Ce grand capitaine était un citoyen romain de haute naissance; il descendait de l'antique famille Julia, qui prétendait rapporter son origine à Ancus Martius, à Enée et même à Vénus. Né l'an 100 avant Jésus-Christ, son enfance s'écoula au milieu des guerres entre Marius et Sylla, et il en fut d'autant plus impressionné que Marius était son oncle maternel. A 17 ans il s'était déjà montré si remuant dans le sens du parti démocratique et si ambitieux que Sylla en prit ombrage et le proscrivit à l'occasion de son mariage avec Cornélie, fille de Cinna, ennemi déclaré du terrible dictateur. Ayant réussi à s'échapper, César se réfugia en Bithynie auprès du roi

Nicomède, et il profita de ce séjour en Asie pour faire ses premières armes comme aide-de-camp (contubernalis) du prêteur Minucius Thermus. Une couronne civique qu'il gagna vaillamment à la prise de Mytilène avec l'aide d'une flotte de Nicomède, et les supplications de sa famille à Rome lui valurent enfin son pardon de Sylla, qui ne l'accorda cependant qu'à regret et en prédisant que le sénat romain trouverait un jour en ce jeune homme plusieurs Marius.

César passa ensuite en Cilicie avec l'armée de P. Sulpicius, d'où, à la mort du dictateur, il s'empressa de rentrer à Rome.

Il y fit aussitôt son apparition sur la scène politique en accusant, selon l'usage des débutants du forum, quelque homme puissant. Le prêteur Dolabella, de la faction aristocratique, et qui, à l'exemple de maints de ses collégues, s'était distingué dans son récent gouvernement, en Macédoine, par diverses exactions, s'offrit le premier à ses coups. Mais malgré un éloquent réquisitoire, l'inculpé, jugé par ses amis politiques, fut acquitté. Quoique amplement dédommagé de cet échec par les applaudissements de la démocratie, César constata par ce procès, et par deux autres auxquels il s'employa successivement, le haut avantage du don de la parole pour toute carrière publique, et il se rendit à la célèbre école d'éloquence du rhéteur Appolonius Mollon, à Rhodes, que Cicéron avait quittée quelque temps auparavant.

Pendant la traversée César fut capturé par des pirates des environs de Milet. Ils le retinrent prisonnier pendant 40 jours et ne le relâchèrent que contre une forte rançon; il alla bientôt la leur redemander à la tête d'un petit corps de troupes, et par-dessus le marché il les fit pendre, comme il le leur avait souvent promis en riant. En même temps il prit part, avec les corps francs levés par lui, à la guerre qui s'ouvrit contre Mithridate en l'an 74. Après une courte campagne il crut devoir retourner à Rome, ayant en somme, pendant ce second séjour en Orient, cultivé la guerre plus que la rhé-

torique. Il s'y voua au moins, pense-t-on, à l'étude de l'histoire militaire et particulièrement d'Alexandre-le-Grand, dont il se proclama tellement l'ardent admirateur que, quelques années plus tard, devant un monument du héros macédonien, il gémissait tout haut de n'avoir rien su faire encore de glorieux à l'âge où Alexandre avait déjà conquis l'Asie.

Dans la capitale César avait fait parler de lui en son absence par ses aventures; on venait même de l'y nommer membre du collége des pontifes, en remplacement d'un de ses oncles. De ce premier degré des dignités publiques il passa bientôt à d'autres, en se livrant sans réserve à l'intrigue politique sur une vaste échelle. Tribun populaire dès l'an 73, il dévoila bientôt l'insatiable désir de pouvoir qui lui faisait dire qu'il aimait mieux être le premier dans un village que le second à Rome. Ses adroites manœuvres et ses incessantes cajoleries au peuple le dotèrent successivement des fonctions de questeur, d'édile, de pontife, fonctions dans lesquelles il se distingua d'ailleurs par une grande activité, de rares talents et un désintéressement poussé jusqu'à la plus large prodigalité. Comme édile il s'attira la reconnaissance générale par les nombreux embellissements publics qu'il sut créer : jardins, monuments, spectacles grandioses, qui augmentèrent considérablement sa popularité autant que ses dettes d'argent. Il flatta vivement aussi le parti plébéien, en faisant relever partout les statues de Marius.

Sans le suivre dans ses agitations du forum et dans ses menées plus secrètes des clubs, le conduisant successivement au gouvernement de l'Espagne (61), qui lui procura le titre d'*imperator* et le droit au triomphe, au consulat (60), qu'il préféra aux pompes de la cérémonie triomphale, à l'arrangement occulte avec Pompée et Crassus connu sous le nom de premier triumvirat (60), disons tout de suite qu'il parvint, en l'an 58, à se faire conférer une grande dignité civile et militaire, soit le gouvernement de l'Illyrie et de la Gaule

cisalpine pour une période extraordinaire de cinq ans, avec trois légions.

L'importance de cette mission s'augmentait du fait que les populations du nord de l'Italie, aspirant au droit de cité, étaient dévouées au parti démocratique, qui soutenait leurs prétentions, et que, placé dans le voisinage des Gaules et de la Germanie, où il aurait souvent à combattre, et de la Province romaine, où résidait une légion en permanence, le chef d'un tel gouvernement arriverait aisément à disposer d'une force armée considérable et au moyen de laquelle, peu éloigné d'ailleurs de Rome, il pourrait peser moralement et même militairement sur toutes les affaires de la République.

On a beaucoup disputé sur les motifs présumés de César en cette circonstance. Cette charge extraordinaire et la guerre des Gaules n'auraient été pour lui qu'un moyen de conspiration et de domination, selon les uns, un but réel et supérieurement désintéressé, selon les autres; dispute vraiment futile pour quiconque a saisi l'esprit des institutions et de la vie politique de Rome à cette époque si prospère de sa puissance.

Rien de plus naturel à notre avis ni de plus légitime que cette ambition de César. Le grand commandement et la gloire militaire qu'il recherchait constituaient le seul échelon régulier s'offrant à un ancien consul, à un ancien magistrat civil et militaire, pour continuer à se maintenir dans l'estime de ses concitoyens, républicains aussi exigeants qu'envieux, aux yeux desquels cesser de grandir était déchoir et qui ne concédaient cependant à leurs favoris que des dignités très passagères. Et de ce qu'en soignant sa gloire personnelle il arrivait aussi à soigner si bien les intérêts publics qu'on ne pouvait distinguer si ses actes étaient pour lui des moyens ou des buts d'ambition, il n'y avait rien là qui ne fût en parfaite harmonie avec ce qui s'était passé jusqu'alors à Rome, rien qui ne fût plutôt à l'éloge qu'au blâme de celui qui savait concilier à ce point de telles exigences.

Le fait est que la République ne put pas se plaindre d'être mal servie dans la tâche confiée à son lieutenant, et que de son côté celui-ci, en choisissant ce gouvernement, dédaigné par les ambitieux, avait su prendre la bonne part, quoique celles réservées à ses collègues Pompée et Crassus parussent plus brillantes et plus directement profitables (1).

A peine installé à son poste, César se fit promptement adjoindre, pour plus d'unité administrative, le gouvernement de la Gaule narbonnaise, de la *Province*, comme on l'appelait (2), qui s'étendait de Narbonne et des alentours de Marseille en triangle allongé vers le nord jusqu'au lac Léman, et qui comprenait, outre une légion romaine régulière, de nombreuses milices locales.

Avec cet effectif d'une armée consulaire ordinaire, il ouvrit en l'an 58 (694 de la fondation de Rome), la guerre dite des Gaules, qu'il a racontée lui-même dans ses *Commentaires*. Ce précieux écrit, plein d'importants renseignements sur l'ancienne Europe occidentale, mais où l'auteur se montre souvent plus soucieux de faire adroitement valoir ses propres mérites que de retracer impartialement les faits de l'histoire, demande déjà une certaine habitude des choses militaires pour être lu avec fruit. Toutefois, et après cette réserve, nous nous bornerons à y renvoyer nos lecteurs pour les détails de cette émouvante guerre, plus marquante au point de vue politique qu'à celui qui nous occupe spécialement. A part la prodigieuse et multiple activité qu'y montra César ; à part les épisodes des excursions en Germanie et en Grande-Bretagne et de la campagne finale d'Alesia,

(1) Ils avaient à établir leurs vétérans, plus de 20 mille, dans la Campanie en vertu de la loi agraire du consulat de César, en attendant d'occuper le consulat et de se donner de grands commandements dans les provinces.

(2) Nom resté à la belle région du bassin de la Méditerranée dont Aix fut longtemps la célèbre capitale, et que, malgré son morcellement en départements depuis la révolution française, on appelle encore *la Provence*.

cette grande lutte n'offre pas de traits caractéristiques d'art militaire qu'on ne retrouve mieux accentués plus tard (1).

La partie était en effet trop inégale : d'un côté la puissante civilisation romaine avec d'excellentes et fortes armées ; de l'autre des bandes désordonnées et incohérentes de demi-sauvages, braves et généreux, il est vrai, mais mal armés, désunis entre eux, dépourvus d'organisation régulière, sans autorisation supérieure dirigeante et sans art.

L'attrait d'un haut lignage ne saurait nous porter, à l'instar d'historiens contemporains, fort respectables et séduisants du reste (2), à brûler beaucoup d'encens en l'honneur de ces « vaillants Gaulois » si peu maîtres de leurs foyers, ni à leur rattacher directement les mérites de notre temps, si supérieurs aux leurs. La poétique solidarité qu'on veut établir entre la nationalité française moderne et la Gaule antique ne nous sourit pas plus qu'elle ne nous paraît fondée en fait. Les prétendues ressemblances qu'on a découvertes entre les populations françaises d'aujourd'hui et les Gaulois décrits par les Romains se trouveraient aussi bien partout où l'on se donnerait la peine de les chercher. De quelle nation actuelle, et surtout de celles de race latine, ne pourrait-on pas dire qu'elles ont eu tour à tour d'admirables élans et de

(1) Les *Commentaires de César*, dont la meilleure édition est celle d'Oudendorp, in-4°, Leyde, 1737, avec la *Princeps* de Rome, in-fol., 1469, comprennent la guerre des Gaules *(De Bello Gallico)* en huit livres, dont les sept premiers sont de César lui-même et le dernier de Hirtius, un de ses lieutenants ; et la Guerre civile *(De Bello civili)* en trois livres, tous de César. On y a joint aussi les livres *de Bello Alexandrino, de Bello Africano, de Bello Hispaniensi,* attribués à Hirtius.

D'après MM. Kœchly et Rustow, dans leur *Einleitung zu Cæsars Commentarien über den gallischen Krieg*. Gotha 1857 (page 51), appuyés de l'autorité de Mommsen, les commentaires sur la guerre des Gaules auraient été élaborés dans l'hiver de 52 à 51 et publiés au printemps de 51. Les deux savants auteurs allemands précités font aussi remarquer combien cet écrit, destiné à influencer les contemporains plus encore qu'à éclairer la postérité, est sujet à caution dans un grand nombre de ses assertions, opinion déjà exprimée avec rudesse par Asinius Pollion, contemporain de César, qui ne trouvait les Commentaires ni exacts ni fidèles. (Suétone, Livre I, C. 53.)

(2) MM. Michelet et Henri Martin entr'autres, dans leurs belles Histoires de France.

lâches défaillances, du dévouement et de la légèreté, de l'inconstance et de la bravoure !

Avec le positif et savant Sismondi (1), nous préférerions, si nous avions l'honneur d'être Français, nous dater de moins loin, du 5me siècle de l'ère chrétienne, et cela au nom même de la magnifique unité nationale de la France du XIXme siècle, fille privilégiée de l'idée romaine, à son apogée sous César, bien plus que de l'institution celtique, tombée alors sous le poids de ses propres vices autant que sous les coups de quelques légions.

N'ayant d'ailleurs rien de neuf à ajouter aux études classiques dont la guerre des Gaules est habituellement l'objet d'après les *Commentaires*, complétées peut-être par quelques pages de Cicéron, de Suétone et de Plutarque, auteurs non moins connus, nous ne rapporterons que très brièvement ses principaux traits, réservant un examen plus détaillé à la guerre civile qui lui succéda, beaucoup plus instructive pour nous à tous égards.

La guerre des Gaules dura neuf ans, de l'an 58 à l'an 50 avant J.-C. (694 à 702 de la fondation de Rome) ; elle compta huit campagnes ou guerres spéciales.

Dons la première, César, avec la légion de la Province renforcée de levées locales, conteste le transit par Genève et par la Savoie aux Helvètes, qui émigraient avec femmes et enfants ; il s'aide pour cela d'adroites tromperies, qui lui font gagner du temps, et d'un long parapet élevé rapidement de Genève au Mont du Vuache, le long de la rive gauche du Rhône (fin mars). La masse des Helvètes et de leurs alliés, au nombre de 368 mille âmes, dont le quart environ de combattants, doit s'engager dans les étroits défilés du Pas-de-l'Ecluse et se diriger ensuite vers l'Ouest, à la recherche de ses établissements futurs. César aura le temps de les

(1) Histoire des Français — I, ch. 1er.

rejoindre, car ils ne cheminent que fort lentement. Il court chercher ses trois légions de la Cisalpine, les renforce de deux autres levées à la hâte, et les mène toutes contre les émigrants, qu'il atteint au passage de la Saône entre Trévoux et Villefranche.

Il leur fallut 20 jours pour franchir ce cours d'eau; César, aux aguets sur les deux rives et sans autre déclaration de guerre, n'eut pas de peine à tailler en pièces les dernières bandes restées sur la rive gauche. Franchissant ensuite la rivière sur un pont militaire, besogne de deux jours seulement, il suit la colonne sur ses talons et la défait totalement vers Bibracte (Autrun), le 9 juin. Les courageux débris des vaincus, traqués par les populations et par les soldats romains, sont forcés de rentrer dans leurs vallées et d'y rebâtir leurs demeures incendiées, sauf les Boiens, peuplade germaine heimathlose, autorisée à s'établir chez les Eduens (Bourguignons). Pour veiller aux mouvements futurs des Helvètes, César place quelques garnisons chez eux, entr'autres à Nyon (Noviodunum, colonia Julia equestris) sur le lac Léman, poste avancé de Genève. (1)

Une autre invasion des terres gauloises s'opérait en même temps plus au nord, de la part des Germains, qui, depuis longtemps déjà, établis sur les deux rives du Rhin, s'avançaient souvent dans l'intérieur des Gaules. Pour le moment de fortes bandes germaines, commandées par Arioviste, menaçaient gravement la Séquanie (Franche-Comté) et les contrées voisines. Vers la mi-août César marche sur elles par Besançon, les bat dans une grande rencontre près de Cernay, le 18 septembre, et les rejette sur le Rhin qu'elles se hâtent de repasser. Il met ensuite ses troupes en quartiers

(1) On a beaucoup de variantes d'orthographe pour ce nom latin, commun à un grand nombre de villes gauloises, soit Nevidunum, Neviensum, Noiodunum, Novidunum, Noviodunum, etc. Nous adoptons cette dernière, qui est celle admise par M. le professeur Vulliemin dans son *Tableau du canton de Vaud*, et qui exprime bien le sens de *Ville neuve*.

d'hiver dans la Franche-Comté, sous le commandement de son lieutenant Labienus, et lui-même retourne dans la Cisalpine, à Lucques, pour y présider les assemblées provinciales et veiller de plus près aux affaires de Rome.

La deuxième guerre fut dirigée contre la Belgique, qui avait pris des allures menaçantes pendant l'hiver. Au printemps de l'an 57, César, renforcé de deux nouvelles légions levées en Italie et acheminées en Gaule par le Grand-Saint-Bernard, rejoignit son armée, dans les cantonnements sus-indiqués. Elle comprenait alors huit légions, les n°s 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, montant, avec les auxiliaires, à environ 70 mille soldats, sans compter un grand nombre (probablement une vingtaine de mille) de domestiques (*calones*), de vivandiers (*lixæ*), de servants de machines et d'ouvriers (*fabri*).

Ce n'était pas trop assurément pour lutter contre la ligue belge, renforcée de Germains et d'alliés gaulois, au point de compter, suivant les *Commentaires* (1), 296 mille hommes, chiffre fort exagéré sans doute si l'on parle des seuls combattants.

Parti de Besançon vers le milieu de mai, César surprit d'abord les Rêmes (Champenois) qu'il ramena facilement à lui, et, marchant à la rencontre des masses ennemies sous le commandement de Galba, il assit un camp bien fortifié entre l'Aisne et la Miette, près Berry-au-Bac. Là eut lieu une bataille, dans laquelle les Belges, surpris au passage de l'Aisne, furent vaincus ; une attaque qu'ils firent contre Bibrax fut également châtiée. Ces échecs mirent la division parmi les Belges, qui commencèrent à battre en retraite. César les poursuivit et soumit promptement les Suessions, auxquels il dicta la paix dans leur capitale de Noviodunum. (2)

(1) G. II, IV.

(2) Soissons. Remarquer encore que les villes de Sancerre et de Nevers s'appelaient aussi Noviodunum.

Il marcha ensuite contre les Nerviens, autre peuple belge puissant et les battit sur la Sambre (fin juillet) dans une rencontre très disputée et où 60 mille cadavres restèrent, dit-on, sur le terrain. Les Aduatuques, en marche trop lente pour rejoindre les Nerviens, furent à leur tour refoulés dans leur oppidum ou forteresse de Namur, enlevée après un siége de quelques jours, ce qui procura 50 mille esclaves vendus aux enchères.

Dans le même été, des détachements romains, sous P. Grassus, soumirent toutes les côtes de l'Océan, depuis la Loire à la Seine, et dans l'automne on pouvait considérer la plus grande partie de la Gaule comme conquise. César dissémina 7 légions en quartiers d'hiver étendus dela Sambre à la Loire, et surtout dans la vallée de la Loire. Il envoya la 12me légion, sous Servius Galba, occuper les avenues valaisannes du Grand-St-Bernard, où ses troupes avaient été molestées en venant par les Nantuates, les Véragres et les Sédunes. Galba réussit à se rendre maître du pays après quelques combats et s'établit surtout à Octodurum (Martigny), chez les Véragres. Quant à César, il se rendit, pour son administration, en Italie et en Illyrie où il savoura doublement les honneurs rendus à ses victoires par le sénat de Rome, qui venait de décréter 15 jours d'actions de grâces.

Dans une entrevue qu'il eut, le printemps suivant à Lucques, avec un grand nombre de hauts dignitaires de Rome, y compris Pompée et Crassus, il fut convenu que ces deux derniers capitaines se chargeraient du futur consulat, après lequel ils auraient de grands commandements civils et militaires à choix, César étant, pour sa part, prorogé dans le sien pendant cinq autres années.

La guerre en effet n'était pas près de finir dans les Gaules. Tantôt un voisin, tantôt un autre y entretenait l'agitation. Pour le moment c'étaient les peuples maritimes de la Manche et des côtes de l'Atlantique qui étaient à redouter. Ce fut

donc contr'eux que César dirigea sa campagne de l'an 56 (698 de Rome). Une flotte fut construite, qui porta pour la première fois les aigles romaines dans l'Océan; bientôt les peuples de la Bretagne, de l'Armorique, de l'Aquitaine furent soumis par César et par ses lieutenants Crassus et Sabinus sur terre et Decimus Brutus sur mer, tandis que Labienus, du côté de Trèves, avec la cavalerie, tenait en respect les Germains et leurs voisins. Les habitants du Brabant et du Boulonnais furent en partie domptés encore dans cette même campagne, de sorte que César tint toutes les côtes depuis l'embouchure de la Loire jusqu'à celle de l'Escaut, et put se préparer à une expédition dans la mystérieuse île de Bretagne. En attendant il retourna comme d'habitude hiverner dans la Cisalpine, tandis que ses troupes restaient surtout chez les peuples récemment vaincus entre la Seine et la Loire.

La quatrième campagne, en 55, fut dirigée contre les Germains, afin de repousser les Usipètes et les Tenctères en excursion chez les Eburons et les Condruses, qui les avaient appelés en deçà du Rhin. César se concentre d'abord vers Amiens, marche ensuite vers l'est et atteint les barbares près du confluent de la Meuse et du Rhin, où il en fait un grand carnage (4 juin), facilité par un quiproquo de trêve. Il avoue lui-même qu'il fit charger femmes et enfants par sa cavalerie. Pour compléter ce succès il franchit le Rhin vers Bonn, sur un pont militaire construit en 10 jours, et va promener ses aigles en Germanie sur le territoire des fiers et vaillants Sicambres, qu'il ravage. Après 18 jours de courses sur la rive droite du Rhin, il revient sur la rive gauche et coupe son pont derrière lui (10 juillet).

De là César se dirige aussitôt sur le pays des Morins (environs de Boulogne) d'où il tente une première expédition dans l'île de Bretagne avec 12 mille légionnaires, 450 chevaux, une centaine de vaisseaux de transport et des galères. Le départ eut lieu sur la fin d'août; le gros des troupes prit

terre près de Deal sans grande résistance. Une paix allait se conclure avec les habitants, quand ils se ravisèrent ensuite de la destruction d'une partie de la flotte romaine par la tempête. Quelques combats se livrèrent; mais les légionnaires eurent facilement raison, dans leur camp retranché, des curieuses attaques des cavaliers et des chars de guerre des Bretons; après quoi la paix se conclut, César exigeant un nombre considérable d'otages, qui lui seraient amenés sur le continent. Aux approches de l'équinoxe il repassa la Manche, établit ses troupes en quartiers d'hiver chez les Morins révoltés et chez les Belges, ordonna la réparation et l'augmentation de la flotte pour reprendre plus sérieusement cette campagne l'année suivante; puis il gagna l'Italie, qui frémissait de tant d'exploits, salués de nouveau par 20 jours officiels d'actions de grâces à Rome.

La dramatique campagne de l'an 54 débute par une grande concentration, 8 légions et 4 mille cavaliers, aux environs de Boulogne. Trois légions et la moitié de la cavalerie sont laissées à Labienus pour garder la Gaule, le reste s'embarque vers le milieu de juillet sur une flotte de 800 voiles, dont une trentaine de galères de combat. L'armée prend terre sur plusieurs points à la fois des environs de Deal, sans aucune opposition. Un camp est établi près de la côte gardant aussi la flotte, mise à sec pour la préserver des tempêtes qui en avaient déjà détruit une partie le surlendemain du débarquement.

Le gros des troupes, dirigé contre les Bretons postés en armes sur les hauteurs de Kingston, les bat dans plusieurs engagements, s'enfonce au centre de leur territoire, franchit la Tamise en amont de Londres (probablement vers Sunbury), s'empare de la meilleure forteresse bretonne (St-Albans) et impose la paix aux principaux chefs.

Vers la fin d'août César retourne à son camp, puis repasse sur le continent en deux convois, ramenant aussi un grand

nombre d'otages et de prisonniers, n'ayant perdu que peu de monde, mais une centaine de vaisseaux.

Les troupes furent ensuite réparties en quartiers d'hiver étendus dans tout le nord des Gaules, et César allait partir pour l'Italie quand des insurrections éclatent de divers côtés. Les Eburons d'Ambiorix entr'autres massacrent une légion et demie et deux prêteurs près de Tongres, au camp d'Aduatuca.

Les Aduatuques, les Nerviens et d'autres alliés se joignent aux insurgés et assiégent diverses garnisons romaines.

César, fort contrarié par ce douloureux contretemps, concentre de nouveau ses forces, le gros aux environs d'Amiens, délivre son lieutenant Cicéron, fortement assiégé à Charleroy, et met en déroute ses adversaires. Labienus a aussi à lutter contre les habitants de Trèves, mais il en triomphe. Ces événements forcent le commandant en chef romain à rester cet hiver-là au milieu de son armée.

Au premier printemps 53 (an 701 de Rome), renforcé de trois légions, ce qui, compensant ses pertes, portait ses forces à 10 légions, il ouvre la campagne dans le nord et le centre de la Gaule, qu'il pacifie promptement. Il marche ensuite sur les contrées entre Rhin et Meuse, dévaste le pays de Liége pour se venger d'Ambiorix, qui s'échappe, tandis que Labienus châtie les Trévires sur les bords de l'Ourthe. Après une seconde pointe en Germanie, il revient s'installer dans la Champagne, ordonne les quartiers d'hiver sur la Moselle, la Marne et l'Yonne, et se rend en Italie.

Mais la pacification était loin d'être assurée. Quelques mois plus tard éclate au contraire la grande insurrection qui donna lieu à la fameuse septième campagne des Gaules. Les Arvernes, les Carnutes et autres peuplades importantes du centre du pays avaient pu enfin s'entendre contre l'étranger et se réunir sous un jeune et vaillant chef, Vercingétorix, de la nation des Arvernes. Ils s'étaient établis en force à Avaricum

(Bourges), à Genabe (Gien), à Gergovie (près Clermont), leur principal oppidum. Là ils se recrutaient des alliés et des armées, pour entrer prochainement en campagne contre les légions et empêcher surtout qu'elles ne pussent être rejointes et rassemblées par César.

Celui-ci, avisé en février des graves dangers qui menaçaient sa conquête, passe promptement les Alpes, suivi de quelques levées nouvelles qui, à peine sur le versant occidental, sentent les dispositions hostiles des habitants. Il se rend d'abord à Narbonne pour protéger la Province, en même temps qu'il envoie son infanterie disponible dans le Vivarais, chez les Helviens, et sa cavalerie du côté de Vienne, pour diviser l'attention des insurgés. Il espérait que ces diversions lui faciliteraient l'accès vers ses légions, encore disséminées dans le nord-est de la Gaule, près de leurs alliés rémes, et dont Vercingétorix menaçait les approches en occupant le Berry (les Bituriges).

Après avoir relevé les courages dans la Narbonnaise et réuni quelques troupes et garnisons locales, César rallie son infanterie dans le Vivarais, pénètre de là par les montagnes encore couvertes de neige dans l'Auvergne, ce qui, comme il l'avait prévu, ramène Vercingétorix dans cette direction. Le capitaine romain s'esquive alors de ce champ accessoire d'action, part presque seul pour Vienne, où il reprend sa cavalerie, court au nord par le pays de Langres (les Lingons), et rejoint ses légions qu'il concentre vers Sens (Agedincum) au commencement de mars.

Après ces préliminaires, par lesquels il avait habilement racheté la négligence d'avoir abandonné le gros de ses troupes trop loin de leur base principale de la Province, il marche au secours des Boiens assiégés dans Gorgobina (1) par Vercingétorix ; celui-ci venu à sa rencontre est battu à Sancerre (Noviodunum) et ne peut empêcher la prise de Bourges par

(1) Vers Ste-Parize-le-Châtel.

les Romains après 27 jours de siége. De là César s'empare de Decetia, de Nevers, points importants pour ses mouvements, se concentre chez les Eduens chancelants, pour les fixer mieux à sa cause, envoie Labienus avec 4 légions au nord, sur Paris, tandis qu'avec les six autres il se dirige au sud sur l'Auvergne, foyer principal de la résistance ennemie.

Il est bientôt puni de ce morcellement imprudent. Vercingétorix lui tient bravement tête dans ce pays montagneux, en s'appuyant sur Gergovie. César doit en commencer le siége; un assaut qu'il tente lui est très-fatal, et ce grave échec, (1) excitant l'insurrection tout autour de lui, même chez les Bourguignons, l'oblige de penser à la retraite. Confiant dans ses forces, il effectue ce mouvement non sur la Narbonnaise, mais au nord, pour rallier son lieutenant Labienus, dont il n'a cependant pas de nouvelles.

Après une marche héroïque, dans laquelle il passe la Loire à gué à Bourbon-Lancy, les deux armées romaines, parvenues à se tirer de leurs mauvais pas, se rallient aux environs de Joigny sur la Seine. Les légions réunies marchent ensuite à l'est, vers Besançon, d'où elles reprendraient leurs communications avec la Province, ou s'appuieraient sur les Rémes.

Vercingétorix veut empêcher cette marche; mais il est battu à son tour à la Vingeanne, entre Dijon et Langres, dans une grande affaire de cavalerie, et obligé de se réfugier dans Alesia, grande place forte des Mandubiens (Alise-Ste-Reine, en Bourgogne) (2).

(1) Dans son récit de cette affaire César (Gall. VII, 51) atténue singulièrement son échec, tout en convenant d'avoir perdu 700 hommes et 46 centurions. D'autre part on sait que les pertes auraient été beaucoup plus considérables; Suétone, dans sa *Vie de César* (c. 26), dit qu'une légion entière y fut détruite, probablement la 8e Après le grave échec qu'il éprouva plus tard à Dyrrachium (voir plus loin), César remonta le courage de ses soldats en leur rappelant la situation analogue après l'assaut manqué de Gergovie Civ. III, 9 .

(2) L'emplacement de l'ancienne Alesia donna lieu à de longues controverses, résumées de la manière la plus complète, ainsi que toute la septième campagne des Gaules, dans un intéressant volume du duc d'Aumale publié en 1859, et concluant en faveur de l'Alesia bourguignonne contre la franc-comtoise. Aujourd'hui,

César l'assiége dans cet asile, et cette fois avec méthode et patience, se fortifiant lui-même contre une armée de secours rassemblée par les alliés de Vercingétorix. D'immenses travaux de terrassement furent élevés en cette circonstance, au milieu de nombreuses escarmouches (1).

Après 40 à 50 jours de ce siége, l'armée de secours arrive enfin, forte de près de 240 mille hommes; elle n'en est pas moins complétement battue. A bout d'espoir, Vercingétorix vient se rendre solennellement au vainqueur pour attirer sa clémence sur ses compatriotes, grandeur d'âme à laquelle César ne répond qu'en jetant cruellement aux fers son malheureux adversaire, en attendant qu'il le fasse mettre à mort après en avoir orné son triomphe.

La lutte était en quelque sorte terminée par ce tragique événement. L'année suivante en effet une huitième et dernière campagne dans le Berry, le Chartrain, l'Aquitaine, amena facilement la soumission du reste du pays et sa réduction à l'état de province romaine.

Telle fut cette guerre des Gaules, qui procura à son héros, outre une gloire militaire plus grande encore que celle qu'il avait pu rêver, une belle armée de dix à onze légions aguerries, sans compter les renforts locaux et d'immenses ressources financières provenant des impositions et des ventes de prisonniers de guerre.

Muni d'un tel appui, il lui était facile de reprendre ses anciennes luttes du forum avec avantage et en proportionnant

et surtout après les fouilles ordonnées par l'empereur Napoléon III à Alise-Ste-Reine, l'opinion de M. le duc d'Aumale ne peut plus faire l'ombre d'un doute. — De précieux renseignements à cet égard sont aussi donnés dans le bel ouvrage de Napoléon III sur *Jules César*, dont deux volumes avec deux atlas ont déjà paru, allant jusqu'à la fin de la guerre des Gaules.

(1) Une des particularités de ces travaux, c'est que les Romains y employèrent, pour la première fois, croit-on, des défenses accessoires encore utilisées de nos jours, à savoir des trous-de-loup *(scrobes)* et des chausse-trappes *(stimuli)*, dont les récentes fouilles ont fourni plusieurs spécimens bien conservés.

ses prétentions à sa nouvelle fortune. Du reste, il n'avait jamais cessé complétement ces luttes. Ses amis politiques les avaient continuées pour lui, et son intervention directe s'était produite surtout sous la forme de généreuses largesses au peuple de Rome, qui avaient augmenté encore sa popularité.

Mais César n'était pas seul puissant, riche et glorieux. Deux hommes, ses deux collégues aux triumvirats, Pompée et Crassus, le premier surtout, pouvaient bien prétendre au même rang que lui, et ils n'avaient cessé d'observer avec une vigilante jalousie ses succès et ses manœuvres.

Pour se tenir au même niveau et contrebalancer son influence, jusqu'alors profitable presque exclusivement au parti démocratique, ils avaient voulu disposer aussi de hauts commandements et de grandes armées. Nommés consuls en l'an 55 pour la deuxième fois, ce fut alors qu'ils firent proroger à César encore pour 5 ans, soit jusqu'à la fin de 49, le gouvernement des Gaules, d'après leur convention de Lucques, et ils se distribuèrent entre eux deux pour le même temps, soit jusqu'à l'an 50, les légions et les provinces restantes par la voie du sort [1]. A Pompée échurent l'Espagne et l'Afrique, où il envoya des amis particuliers commander pour lui, tandis qu'il resta lui-même à Rome, ce qui était illégal.

Le lot de Crassus fut composé de la Syrie et des provinces voisines, ce qui lui fut d'autant plus agréable qu'il désirait guerroyer contre les Parthes, et comptait retirer de cette guerre beaucoup de gloire et beaucoup d'argent. Ce fut le contraire : il y périt sous les flèches cruelles des cavaliers ennemis, avec son fils et son armée de cent mille hommes, dont 10 mille à peine échappèrent.

Ainsi Pompée resta seul à la tête de la capitale ; pour comble de faveur il y reçut en outre la charge exception-

(1) Appien. Guerres civiles, II, 3, 18.

nelle de surintendant des approvisionnements; il réussit à atténuer les maux de la famine qui régnait alors, ce qui rehaussa encore sa renommée et son ascendant. De grands troubles, suscités par deux violents agitateurs contraires, Clodius et Milon, et le meurtre de celui-là par celui-ci, en l'an 52, remplirent les sénateurs d'un tel effroi, que, pour sauvegarder la République contre l'anarchie, ils conférèrent à Pompée d'autres pouvoirs extraordinaires. Il fut appelé de nouveau et pour la troisième fois au consulat et sans collégue, ce qui, en fait, l'investissait de la dictature et constituait la monarchie à temps limité.

De tels actes, complétés par diverses mesures de Pompée, entr'autres par une enquête sur les faits de l'administration dès 20 ans en arrière, ne pouvaient manquer de blesser profondément César, en allant à l'encontre de ses espérances. Il était de plus en plus évident que le sénat se défiait de lui, le comprenait au nombre des anarchistes compromettant la sécurité de l'Etat, et ne grandissait tant Pompée que pour mieux se prémunir contre la grandeur toujours croissante du vainqueur des Gaules. En cela le sénat n'était que strictement prévoyant. Non-seulement César prenait déjà une autorité et des allures de potentat fort au-dessus des rouages réguliers du gouvernement, mais il avait eu constamment la main dans les luttes de la capitale, où ses amis et ses agents s'étaient toujours distingués parmi les plus éminents perturbateurs. Soit pour soutenir ses partisans, soit pour n'être pas publiquement rabaissé au-dessous de Pompée, il sollicita aussi des priviléges. En l'an 52 (702), il demanda de pouvoir briguer le consulat tout en étant absent, ce qui lui fut accordé. L'année suivante (51) il demanda à être prorogé dans son commandement jusqu'à ce qu'il eût été réélu consul, et il fit savoir qu'il se contenterait d'une portion de ce commandement. Cette requête fut rejetée, grâce au consul Marcellus, qui venait de succéder à Pompée; sur quoi César,

portant la main à la poignée de son épée, se serait écrié : « Voilà qui me prorogera. »

Près de deux ans se passèrent encore en pourparlers de plus en plus menaçants sur ce thème, pendant lesquels César réussit à se conserver son armée, sauf deux légions qu'il dut céder pour venger Crassus, mais qui furent gardées aux portes de Rome. Il ne cessait en même temps de déclarer ou de faire déclarer par ses créatures, entr'autres par le tribun Curion, qu'il n'abdiquerait son commandement que si Pompée déposait aussi le sien. Enfin le sénat dut ordonner des mesures d'exécution pour le licenciement de l'armée des Gaules et pour la soumission de son chef, et Pompée en fut officiellement chargé.

A cette nouvelle, et sur une dernière sommation rejetée, César prend les devants et se porte de Ravenne au-delà du Rubicon, pour marcher dans la direction de Rome par Ariminum et Ancône. La guerre civile était ouverte (49).

En partant de Ravenne, César n'avait qu'une légion, la 13me ; mais il s'était fait suivre de deux autres qui le rejoignirent bientôt, et sur toute la route il se recruta de nombreux adhérents, soit par des levées, soit par la désertion des troupes envoyées à sa rencontre. Une aussi prompte offensive désorienta tellement ses adversaires qu'ils durent débuter dans leur résistance par s'enfuir peu glorieusement de Rome, pour s'organiser en Orient ([1]).

Ils se donnèrent rendez-vous à Brindes et passèrent de là en Epire, tandis que César s'avançait sur eux par une marche plus triomphale que militaire et tout en affectant de vouloir encore négocier. Son armée comptait déjà six légions, avec lesquelles il tenta de s'emparer de Brindes; mais Pompée s'y barricada et y soutint un petit siége d'arrière-garde qui lui permit de s'embarquer avec tout son monde.

(1) Fugam ab urbe turpissimam, dit le grand orateur Cicéron ; *ad Attic,* VII, 21.

Cette première campagne donna l'Italie entière à César en soixante jours. N'ayant pas de vaisseaux, il ne put empêcher Pompée et les républicains d'aller s'installer en Orient et il résolut de les frapper dans le gouvernement d'Espagne, où étaient leurs principales forces. « Il irait, disait-il, combattre d'abord une armée sans général, pour combattre ensuite un général sans armée. »

Déjà en se décidant à passer le Rubicon, il avait pris ses dispositions en conséquence.

Il avait ordonné aux cinq légions qui lui restaient en Gaule de franchir les Pyrénées sous le commandement de G. Fabius. Celui-ci, pour s'acquitter de sa tâche, s'était promptement emparé des débouchés des Pyrénées au col de Pertuis, dit Trophées de Pompée, avec trois légions qu'il avait sous la main. Rejoint par ses autres troupes, il s'avança vers le sud par la vallée de la Sègre, affluent de l'Ebre. Il y fut bientôt rallié par César lui-même, ayant laissé trois légions sous Trebonius et des flottes sous Brutus pour faire le siége de Marseille, et finir de cette façon la conquête des Gaules. Une telle entreprise avait pour César l'avantage de continuer l'intime mélange des affaires de la nation avec les siennes propres, dont il jouissait depuis une douzaine d'années.

Les forces des Pompéiens en Espagne comptaient sept légions qui, bien loin d'être sans général, n'avaient malheureusement que trop de généraux. Elles se répartissaient sous trois lieutenants principaux, Afranius, Petreius et Varron. Les deux premiers avaient réuni cinq légions et des cohortes nationales d'auxiliaires vers les Pyrénées ; mais n'ayant pu tenir à temps les cols de ces hautes montagnes, leur armée s'était installée à Ilerda (aujourd'hui Lerida, à une trentaine de kilomètres en amont du confluent de la Sègre et de l'Ebre), place-forte sur la droite de la Sègre. Ils l'avaient agrandie et munie de nombreux magasins, et ils se campèrent tout autour pour faire face à l'ennemi. C'était débuter peu sagement ;

car si Lérida pouvait fournir une bonne base pour tenir la ligne des Pyrénées, ce ne devait plus être, une fois les Pyrénées tombées, qu'une position d'avant-poste de la ligne de l'Ebre ou une tête de pont pour opérer sur les deux rives de la Sègre ; cela surtout devant un adversaire comme César.

Celui-ci avait aussi 5 légions, dont la fameuse *Alauda* (1), et des troupes auxiliaires de l'Aquitaine. Mais ce qui faisait sa force, c'étaient 7 mille hommes d'excellente cavalerie. Aussitôt après avoir rejoint son lieutenant au camp de Corbins, sur la droite de la Sègre à 1 1/2 lieue de Lerida, il reconnaît son terrain et prend l'initiative des opérations. Laissant six cohortes à la garde du camp et de deux ponts en-dessous, il s'avance par la droite de la Sègre contre les troupes d'Afranius, qui avaient leur camp sur les hauteurs du sud de Lerida. Après avoir marché en trois colonnes il se met en bataille sur trois lignes au pied des collines. Afranius se forme aussi ; mais personne n'attaque. Les deux armées se regardent toute la journée, Afranius ne voulant pas s'exposer en plaine, ni César sur les hauteurs.

Sous la protection de sa première ligne, César fait son camp et s'installe solidement sur place. Mais bientôt il y est bloqué par des inondations qui détruisent ses ponts et livrent ses communications aux légers ennemis. Néanmoins il réussit à sortir de cette situation fort critique en passant la rivière sur des bateaux et radeaux ; une fois sur la rive gauche, sa cavalerie le débarrasse des attaques des Pompéiens, et il peut respirer à l'aise.

A ce moment une bonne nouvelle lui arrive fort à propos : une grande victoire navale a été gagnée par Brutus, ce qui procure à l'armée de César, avec la disposition de la mer, des alliés et des vivres, toutes choses qui lui étaient alors

(1) L'*Alouette*, ainsi nommée parce qu'elle chantait toujours, était recrutée tout entière dans la Gaule transalpine , surtout dans la portion méridionale, croit-on.

fort précieuses et qui changent les rapports des deux belligérants.

A son tour, César peut bloquer Afranius par sa cavalerie et par des légers sur la rive gauche. Pour faire mieux encore il lui faut des passages sur la rivière, qui lui permettent d'opérer par les deux rives. A cet effet il saigne la Sègre plus en amont et parvient à se créer un gué et des ponts. Bientôt il se met en mesure de bloquer presque complétement Afranius dans son camp, ce qui forcerait enfin celui-ci à livrer bataille.

Mais le général pompéïen avait pu suivre ces préparatifs hostiles, et, voyant le danger s'approcher, il se résolut à l'évacuation de la place pour se replier derrière l'Ebre, finissant ainsi, comme trop souvent dans l'histoire militaire, par où il aurait dû commencer.

Un général au coup d'œil aussi exercé que César ne pouvait tarder à pénétrer l'intention de son adversaire ; il s'en aperçut assez à temps en effet pour la contre-carrer. Pendant que sa cavalerie et des légers, déjà sur la rive gauche, talonnent l'arrière-garde de la colonne en retraite, lui, avec le gros de l'infanterie, franchit la Sègre à gué, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, marche hardiment plus à gauche et, devançant Afranius, va lui barrer le passage en prenant position en avant d'Octogesa, prêt à se jeter sur lui quand il déboucherait des hauteurs dans la plaine.

Afranius n'ose pas assaillir ce menaçant obstacle ; il se retranche pour attendre l'attaque ; aucun combat ne s'engage. Il cherche alors à tourner la position ennemie pour continuer sa route, mais sans y parvenir ; il ne voit enfin d'autre alternative que de se retirer sur Lérida. Il se replie par le même chemin des hauteurs. César l'escorte aussitôt sur ses talons par les légers, en flanc par les légions, et en le faisant prévenir ou harceler par sa bonne cavalerie, à chaque débouché dans la plaine.

Dans de telles conditions, Afranius tint bravement tête à l'orage et fit une marche qui n'était pas sans mérite. Luttant de rapidité et de ruse avec la poursuite, il parvint plus d'une fois à la devancer où à la tromper.

Au passage d'une plaine dangereuse par sa largeur, il fit semblant de camper. César, fatigué, campe aussi et envoie sa cavalerie au fourrage. Dès que celle-ci est éloignée, Afranius reprend sa marche et franchit heureusement la plaine. Piqué au vif, César laisse là ses tentes et son camp, rappelle sa cavalerie pour courir après l'ennemi; mais il ne peut atteindre que quelques traînards; le reste a déjà gagné de favorables hauteurs.

En revanche il envoie sa cavalerie en avant pour attendre Afranius au dernier débouché, devant Lérida, et celle-ci parvient à arriver en temps utile à son poste. Afranius est obligé de camper en face de la ville et d'y guetter le moment propice de traverser la plaine qui l'en sépare. Son adversaire vient se camper aussi devant lui, et de part et d'autre on se retranche le mieux possible. César fait plus : ses pelles et ses pioches jouent aussi contre l'ennemi et l'entourent d'une rapide circonvallation. Avec la cavalerie qui bat la plaine des alentours et le coupe de la rivière, Afranius, réduit à une fâcheuse position, se décide enfin à capituler. César lui fit, il est vrai, de fort honorables conditions, ainsi que de belles promesses aux soldats, car il tenait plus à gagner à lui de tels adversaires qu'à les battre. Toutefois une telle capitulation n'était pas à l'abri du reproche, au point de vue militaire ; Afranius aurait pu au moins tenter un engagement et la chance de se faire jour les armes à la main.

Le troisième lieutenant des forces de l'Espagne, Varron, qui, pendant tout ce temps, s'était tenu prudemment avec ses deux légions en dehors du rayon des opérations actives, fut encore plus accommodant. Son inaction pendant cette lutte, son empressement à se soumettre, le rôle que lui réserva

plus tard César, font penser qu'il était, dès l'origine, plutôt du parti secret de ce dernier que de celui de son chef direct, Pompée.

Ces brillants et prompts succès de César, corroborés bientôt par la soumission de Marseille après un long siége, pouvaient bien le consoler du désastre que son lieutenant Curion venait de subir en Afrique, et d'autres échecs en Illyrie.

Il se rendit alors à Rome, en décembre 49, où l'attendait la dignité suprême de dictateur. Il ne revêtit cette charge que juste le temps nécessaire pour prendre en mains les rênes du gouvernement, c'est-à-dire pendant onze jours; après quoi il s'empressa de courir sur Pompée.

Pour cela il avait déjà fait réunir des flottes et des troupes à Brindes, qui serait sa base d'opérations contre l'Orient, où de plus sérieuses luttes étaient en perspective.

Il s'était en effet trompé gravement quand il avait cru qu'il irait y combattre un général sans armée. Les ressources colossales du sénat, le talent et la puissance d'organisation de Pompée avaient produit leurs fruits pendant la campagne d'Espagne. Une armée de neuf légions, parmi lesquelles l'élite de la nation et du patriciat romain, avait été formée et réunie en Epire et en Macédoine. Une forte cavalerie, des flottes nombreuses, de grands approvisionnements, quelques places bien fortifiées, seconderaient cette force, qui allait encore être augmentée de deux légions amenées de la Syrie par le prêteur Métellus Scipion.

César, de son côté avait pu réunir à Brindes douze légions, ce qui allait ainsi mettre en présence des armées considérables et presque égales.

Avant d'entreprendre le récit de cette célèbre campagne entre deux généraux consommés et pourvus à peu près des mêmes moyens, disons encore quelques mots du militaire

romain et de la légion à cette époque, d'après les excellentes études spéciales de MM. de Gœler (1), Kœchly et Rustow (2), et quelques remarques du célèbre *Précis des guerres de César* par Napoléon (3).

Conservant le système général avantageusement introduit par Marius, César le perfectionna en quelques points importants et dans plusieurs détails. Il le rendit plus souple et plus libre, en ne s'astreignant plus à placer toujours sur deux lignes ses cohortes, mais en les disposant tantôt sur deux, le plus souvent sur trois, et même quelquefois sur quatre lignes, suivant les circonstances. Son ordre de bataille le plus fréquent fut sur trois lignes, ayant ordinairement quatre cohortes en première ligne, et trois à chacune des deux autres.

Les cohortes de la seconde ligne étaient disposées en face des intervalles de la première; celles de la troisième ligne, indifféremment droit derrière celles de la seconde ou derrière leurs intervalles, soit sur le prolongement des cohortes de la première ligne, en débordant la seconde par la droite ou par la gauche. La cavalerie se plaçait sur le prolongement d'une de ces lignes, à droite et à gauche, ou parfois plus en arrière en quatrième ligne; les légers sur les ailes et sur le front.

Les cohortes de la troisième ligne formaient la réserve, correspondant ainsi aux anciens triaires; souvent elles étaient choisies *ad hoc*, et César y plaçait ses troupes favorites, sa 10me légion par exemple à Gergovie. Les légions de César

(1) *Cæsars gallischer Krieg in den Jahren 58 bis 53*. Stuttgart 1858. — *Die Kæmpfe bei Dyrrachium und Pharsalus im Jahre 48*. Carlsruhe 1854. — *Treffen bei Ruspina*. Appendice au précédent; Carlsruhe 1855.

(2) Outre l'*Einleitung* cité plus haut, voir *Heerwesen und Kriegführung C. Julius Cæsars*, von W. Rustow. 2me édition. *Nordhausen Fœrstmann*, 1862. 1 vol. in-8° avec planches.

(3) Dictée de Sainte-Hélène à M. Marchand. Paris, Gosselin, 1836, 1 vol. in-8°. Quelques erreurs de détail, bien excusables par les circonstances de son élaboration, n'atténuent pas le haut mérite de ce livre.

varièrent beaucoup d'effectif suivant les circonstances, soit de 2000 à 6000 fantassins. On peut admettre que leur force normale s'élevait en moyenne de 4000 à 5000 hommes. Dès la conquête des Gaules, les étrangers, Gaulois, Germains, Espagnols, etc., etc., qui, depuis longtemps, fonctionnaient comme cavaliers et légers, furent employés de plus en plus comme légionnaires, soit mélangés à des nationaux, soit en formant des corps à part comme l'*Alouette gauloise*.

Les dix unités de la légion, bien plus commodes à manier que les trente anciens manipules, manœuvraient soit détachées, soit en masse et, dans ce dernier cas, soit par *ligne:* 1, 2, 3, 4, — 5, 6, 7, — 8, 9, 10, — soit par *ordre* 1, 5, 8, — 2, 6, 9, – 3, 4, 7, 10, à peu près comme manœuvre de nos jours une division par ligne ou par échelon. Les cohortes se portaient en avant au moyen de simples marches de front alignées sur les enseignes(1); par la droite ou par la gauche, au moyen de conversions des cohortes ou de *par le flanc* des individus. Les têtes de colonne à droite ou à gauche, les obliques, les face en arrière, se faisaient à peu près comme les nôtres.

Pour engager le combat la moitié des hommes du premier rang faisait deux pas en avant, ce qui permettait aux deux premiers rangs de jeter plus aisément le pilum.

Un carré de légion se formait aisément par des conversions à droite des cohortes 5e et 6e, à gauche des 4e et 7, pour former les faces de droite et de gauche; en général on pouvait, avec la légion, faire toutes les manœuvres que nous ferions avec un corps de 10 bataillons.

La cohorte devint peu à peu la vraie unité tactique, à trois subdivisions principales, trois manipules. Elle formait, dans l'ordre normal, un rectangle d'environ 15 files de front et 30 rangs de profondeur. Les trois manipules se plaçaient les

(1) Chaque légion avait une aigle (*aquila*), chaque cohorte une enseigne (*signum*).

nns *derrière* les autres [1] et à la grande distance individuelle soit 4 pieds entre chaque homme. Pour le combat, les manipules venaient se placer les *uns à côté des autres* par un déploiement, ce qui donnait un front de 45 files et une profondeur de 10 rangs, tous les hommes à grande distance; par un doublement des rangs dans chaque manipule, on pouvait diminuer la profondeur à 5 rangs, en mettant 90 hommes sur le front. Avec des effectifs moindres il y avait ou à la fois moins de files et moins de rangs, ou seulement moins des uns pour maintenir davantage des autres et vice-versa, suivant les circonstances.

Le campement avait toujours lieu dans le même ordre, en carré ou rectangle plus ou moins étendu, et toujours retranché, ce qui procurait à la fois une grande rapidité de formation, beaucoup de régularité d'arrangement et de sécurité. En fort peu de temps des troupes aguerries étaient installées au camp ou sortaient du camp sous les armes. Au centre était une petite place, le prétoire, où se plantaient les tentes du commandant en chef et de l'état-major; là, venaient se croiser à angle droit les quatre rues du camp, aboutissant à une porte sur chaque face.

Les gros bagages et impédimenta étaient assez considérables. Une armée de 4 légions ne comptait pas moins de trois mille bêtes de somme.

L'attirail des hommes était plus embarrassant encore à proportion, car, outre leurs armes, ils portaient de nombreux effets accessoires et des outils de pionnier. Pour les faciliter Marius avait imaginé une sorte de pique ferrée en guise de fourche, qui servait, en marche, à porter le bagage sur le dos, en station à le suspendre; se fichant aussi en terre et servant de pieu de campement, cet engin à

(1) C'est au moins l'opinion de M. Rustow (Heerwesen, p. 37), qui nous paraît avoir raison en cette circonstance contre M. de Gœler.

double fin était appelé par les soldats « mulet de Marius. » (1)

Une des innovations de César, qui se développa prodigieusement plus tard, fut la formation, indirecte au moins, de corps d'élite. Les consuls avaient toujours eu une garde fournie par les extraordinaires et les *celeres*. César préféra s'attacher une des légions; dans la campagne des Gaules ce fut la 10me, particulièrement la 1re cohorte; elle gardait habituellement le prétoire, de là le nom de prétoriens à ces troupes privilégiées; il mit même à cheval cette légion pour s'en faire escorter dans une entrevue avec Arioviste, ce qui faisait dire plaisamment à l'un des soldats que César donnait encore plus qu'il ne promettait; il leur avait promis de les faire prétoriens et il les faisait chevaliers. Il créa aussi les *antesignani* ou troupes d'avant-garde (2), pour lesquelles chaque cohorte fournissait 30 hommes alertes et qu'on allégeait de leur bagage; elles remplissaient à peu près le rôle de nos chasseurs de bataillon, et étaient ordinairement réunies par légion, c'est-à-dire par corps de 300 hommes, servant de soutien aux légers auxiliaires.

En outre il se donna une petite garde personnelle avec des cavaliers germains et quelques vétérans légionnaires (*evocati*).

En général les troupes de César étaient fort bien traitées par lui; les divertissements, les bons cantonnements, les spectacles et le reste ne leur manquaient pas dans les trèves; leur tenue était soignée, comme celle de leur chef, et celui-

(1) La colonne trajane représente des soldats romains munis de ce curieux porte-bagage, dont parlent d'ailleurs Frontin (de re militari IV, ch. 1, § 7), et Lipsius (de milit. rom. V, dialogue 11).

(2) Le mot *signa*, enseignes, s'employait souvent dans le sens de *cohortes*; le mot *antesignani* voulait donc dire *soldats en avant des cohortes*, ou peut-être, dans l'origine, soldats des *premiers rangs des cohortes*; car l'enseigne, placé au milieu de la cohorte, servit aussi à distinguer les rangs en *antesignani*, *subsignani* et *postsignani*. Il est probable que l'innovation de César consista à choisir *ad hoc* ses antesignani, et à les mettre sur un seul rang ou sur une seule file, de manière à pouvoir les détacher de la légion au premier besoin.

ci disait que pour être parfumés ses soldats ne se battaient pas moins bien ([1]). C'étaient en effet les mêmes hommes qui allaient paraître à Pompée des bêtes féroces ([2]).

A la fin de chaque guerre et au licenciement César gratifiait ses gens de distributions extraordinaires pris sur les profits de la victoire. Mais en campagne il était d'autant plus exigeant pour le service; il demandait souvent d'eux des marches forcées et prolongées, avec de lourdes provisions sur le dos, et toujours une parfaite soumission sans qu'ils cherchassent à s'enquérir de ses projets. Ses vieux soldats, qui avaient eu maintes fois l'occasion d'expérimenter sa prévoyance et sa sollicitude, mettaient une confiance illimitée en lui et ne demandaient plus, comme avant la campagne contre les Germains, où l'on voulait les conduire. Quand il donnait un ordre ils trouvaient leur plaisir autant que leur honneur à l'exécuter fidèlement et coûte que coûte. De tels hommes, désireux surtout de gloire militaire, laquelle d'ailleurs n'allait jamais sans butin, et de la faveur de leur illustre chef, formaient les trois quarts de l'armée réunie à Brindes.

L'armée de Pompée n'était pas moins bien organisée. C'étaient aussi des légionnaires, mais avec quelques conditions d'infériorité. Les uns, les vétérans, étaient plus habitués, par le séjour de l'Orient, à l'aisance et au luxe que les rudes troupes des Gaules; les autres, levées nouvelles ou volontaires de circonstance, ou jeunesse élégante de Rome, agissaient surtout sous l'empire d'un sentiment politique et montraient plus de goût pour les brillants orateurs de leur forum que pour leur chef militaire, trop longtemps indifférent à la cause de l'aristocratie qu'il défendait maintenant.

En revanche Pompée avait pour lui les autorités régulières de la République — y compris même d'anciens amis et lieutenants de César, Labienus au premier rang — la force de la

(1) Suétone, Vie de César, ch. 59.
(2) Id. id. ch. 60.

stricte légalité, un beau matériel, un intelligent personnel, quoique en partie peu rompu au métier des armes, enfin une flotte très supérieure à celle que son adversaire avait pu rassembler à la hâte et à grand'peine.

Par cette dernière raison César se trouva fort embarrassé, à Brindes, de tant de monde et de si peu de vaisseaux. Il ne put s'embarquer d'abord qu'avec sept légions, et, déjouant la surveillance de l'amiral pompéien Bibulus, il atteignit heureusement la côte de l'Epire, le 4 janvier 48, au milieu des rochers de Chimère. Il prit un camp vers Palæste, où il s'empressa de se fortifier, pendant que ses bâtiments retournaient chercher le reste des troupes sous le commandement de Marc-Antoine. Mais Bibulus avait pris la mer avec tous ses vaisseaux ; il empêcha ce nouveau passage. Pendant plusieurs mois César se trouva séparé de son lieutenant, et il est assez surprenant que Pompée n'ait pas pu profiter davantage de cette situation. [1]

En attendant d'être rallié par cette portion notable de ses forces, César s'établit solidement à Oricum et à Appolonie, qui lui ouvrirent leurs portes, ainsi que presque toutes les villes de l'Epire.

Pompée, qui voulait alors tenir toute la région septentrionale, avait son centre à Dyrrachium et environs, protégé plus en avant par quelques postes fortifiés, entr'autres par un camp retranché à Asparagium, sur la rive gauche du Genusus. S'étant éloigné de son point central vers la Macédoine, son adversaire jugea opportun de chercher à surprendre Dyrrachium et il marcha sur cette localité. Avisé de la chose, Pompée revient sur ses pas et arrête les forces de César vers l'Apsus. Les deux armées campent l'une en face de l'autre, séparées seulement par ce petit cours d'eau ; mais aucune

(1) Il en aurait été empêché, disent quelques auteurs en partie confirmés par les Commentaires, liv. III, § 13, par de sinistres présages accompagnés d'une panique de son armée.

d'elles ne veut prendre l'offensive, et elles s'établissent, appuyées à leurs retranchements, en quartiers d'hiver, s'efforçant de part et d'autre de se recruter des auxiliaires dans le voisinage. César réussit à se former une nouvelle légion dans le pays.

Quelques pourparlers en vue de la paix eurent aussi lieu, pendant ce répit, entre les deux quartiers généraux, dont l'initiative venait surtout du côté de César. Dans le camp de Pompée on resta sourd à toute proposition d'arrangement, qui ne pouvait d'ailleurs être qu'un fâcheux compromis pour la République; l'une des voix qui s'y opposa le plus énergiquement fut celle de Labienus, l'ancien et brillant lieutenant de la guerre des Gaules.

Quoiqu'il en soit, ce fut César qui eut le bénéfice de l'inaction de cet hivernage. Vers la fin de l'hiver Antoine réussit à franchir l'Adriatique avec quatre légions. Singulièrement favorisé par les vents contre les croisières de ses adversaires, il put débarquer intact à Nymphée, trois milles au nord de Lissus (Alessio).

A cette grave nouvelle l'agitation fut grande dans les camps hostiles de l'Apsus. Des deux côtés on se mit aussitôt en route vers Antoine, César pour rejoindre son lieutenant, Pompée pour empêcher cette jonction. Cette lutte de marche, vigoureuse de part et d'autre, eut de dramatiques péripéties, mais aboutit à réunir César et Antoine, après que ce dernier eût habilement évité un guet-apens qui l'eût perdu. Pompée n'eut autre chose à faire qu'à retourner dans ses anciennes lignes, et il prit position en avant de Dyrrachium, sur la route d'Appolonie à Asparagium.

Avec un tel renfort César était maintenant à l'aise et pouvait commencer des opérations plus conformes à son génie que de rester collé à des retranchements. Il détache une légion, la 27[e], en Thessalie; une demi-légion en Etolie, deux légions sous Domitius en Macédoine, pour contenir Scipion,

fourrager pour le reste de l'armée et recruter des alliés, dislocations qui auraient d'ailleurs quelque chance de servir d'utiles diversions contre Pompée et de le porter à des détachements.

Avec le reste de ses douze légions César va provoquer l'armée ennemie et se mettre en bataille en face de son camp d'Asparagium. Mais celle-ci garde la défensive.

Voyant cette inertie, César se dérobe, le lendemain, au camp républicain et court sur Dyrrachium, espérant enlever cette riche place ou la séparer du gros de ses troupes, avant que celles-ci soient en mesure de la défendre.

Mais Pompée, s'apercevant de ce mouvement, se replie aussitôt sur Dyrrachium. Il ne réussit pas à y prévenir son adversaire, meilleur marcheur et ayant de l'avance; toutefois il le suit de si près que César ne peut penser à enlever de tels retranchements, et doit se borner à en barrer l'accès en se campant en avant de la place.

Pompée prend promptement son parti de ce contretemps; il s'approche de la mer pour profiter de sa flotte, et il établit son camp sur le plateau rocheux de Petra, à proximité d'une anse et d'un mouillage, à l'embouchure d'une petite rivière appelée aujourd'hui Aspro.

Au moyen de ses pionniers et de ses vaisseaux il s'improvise là une autre base, où il fait transporter par mer ses approvisionnements de Dyrrachium, éloigné d'environ une lieue. Outre son camp Pompée fortifie aussi les alentours pour couvrir son port; pendant ce temps il refuse toute bataille.

César, qui avait aussi fortifié son camp et ses abords, décide d'étendre ses retranchements autour de ceux de Pompée; alors commence une sorte de siége, de guerre tenace de tranchées où, de part et d'autre, on lutte de science, d'habileté et d'activité; Pompée basé sur la mer, César sur les terres.

Les lignes de Pompée finirent par s'étendre sur un périmètre d'environ 5 lieues, avec 24 forts ou redoutes. Celles de César, entourant les précédentes, comptaient 26 forts et tenaient près de six lieues, s'appuyant à gauche au camp de Dyrrachium et à droite à la mer au-delà de l'embouchure de l'Aspro.

La tâche que se donnait César était vraiment colossale, très prétentieuse même; et il le reconnaît un peu dans ses Commentaires[1]. Assiéger une armée plus nombreuse, appuyée à la mer et à des flottes, eût pu se tenter à peine contre des Gaulois ou contre des sauvages. C'était s'affaiblir à plaisir par un vaste éparpillement et se préparer plus de revers que de succès. Aussi Pompée, qu'on croyait effrayer, ne s'émut guère de ces menaces; loin de se presser d'y parer, il se laissa tranquillement enfermer, laissant César de son côté s'épuiser par une besogne aussi rude et par la difficulté de ses approvisionnements.

Au milieu d'escarmouches incessantes et de privations qui forcèrent les assiégeants de vivre de légumes et de racine grossière de chara, les lignes s'étendaient de plus en plus, sans rien amener de décisif. Pompée déborda entr'autres les retranchements de César vers l'Aspro, pour gagner des issues sur la campagne et pouvoir fourrager sa cavalerie. César, s'obstinant dans son système, voulut aussi tenir ce point, quoique à l'opposé de son camp, et il y établit un nouvel ouvrage avec un corps de siége composé de la 9e légion sous Lentulus.

Pompée ayant eu vent de ces travaux crut devoir enfin sortir de son rôle passif. Il organisa une attaque contre Lentulus par terre et par mer, qui, opérée de nuit et avec vigueur, réussit parfaitement. Les avant-postes furent culbutés. Les secours amenés par Lentulus, puis par Antoine, furent pris

(1) Civ. III, 43, 47.

à revers par les troupes de débarquement et repoussés en grand désordre.

Quelque temps après, César ayant fait élever de nouveaux retranchements sur ce point, voulut à son tour y prendre l'offensive et avoir une revanche. Au premier moment il obtint un succès marqué, notamment sur la légion de Pulcion. Mais des cohortes et même de la cavalerie s'étant égarées dans le labyrinthe des tranchées, et Pompée étant accouru avec sa 5e légion, les premières troupes de César furent chassées des ouvrages conquis ; la cavalerie fut aussi rejetée sur les fantassins qui suivaient, d'où résultèrent une fuite désordonnée et un autre sanglant échec de César, qui eut lui-même grand'peine à retenir les fuyards.

Il perdit en cette circonstance 32 drapeaux et un millier d'hommes, chiffre fort réduit sans doute, dans lequel comptaient un grand nombre de centurions et de Romains de distinction.

Comme après Gergovie, il dut penser à la retraite, et il abandonna ses ridicules lignes pour se replier sur ses premières bases d'Oricum et d'Apollonie.

Pompée fut, paraît-il, un peu surpris de sa victoire, qui lui avait valu le titre d'*imperator* de la part de ses troupes ; il tarda quelques heures à poursuivre César, et celui-ci fut sauvé par ce répit. La poursuite eut cependant lieu, ou plutôt Pompée suivit l'armée en retraite vers la Thessalie ; il ne put lui entamer que son arrière-garde, après une affaire de cavalerie au passage du Genusus. Au-delà de ce cours d'eau César alla reprendre son ancien camp d'Asparagium, et Pompée réoccupa aussi son ancien camp de cette localité. Dans cette situation César ne se sentait point assez à l'aise. Dès qu'il vit les Pompéiens installés, il se déroba et reprit sa marche.

Pompée le suivit encore pendant trois jours, mais il dut renoncer à l'atteindre dans des conditions favorables. Il se

replia donc sur ses positions précédentes, tandis que César rentrait à Apollonie, où il put enfin se réorganiser et refaire ses troupes, sans négliger de remonter leur moral par des harangues qu'il nous a conservées, et où il compare leur situation présente avec celle de Gergovie (1).

La victoire de Pompée, aussitôt annoncée de tous côtés par de sonores bulletins, lui ramena une bonne partie des populations, ce qui aggrava encore la situation du vaincu.

Mais César s'empressa de prendre le meilleur parti qui lui restât, celui de rallier promptement les détachements qu'il avait faits quelques mois auparavant. Après cela seulement il pourrait aviser à de futures opérations offensives contre son adversaire.

Pompée était resté, comme souvent, fort indécis après la crise passée; son entourage n'était pas fait pour lui donner de la résolution. Il avait avec lui tous les grands dignitaires de Rome, lui formant un embarrassant conseil. Son quartier général, changé en vrai parlement de stratégie, entendait les opinions et les propositions les plus diverses.

Les uns voulaient qu'on poursuivît César sans relâche, qu'on ne s'arrêtât qu'après l'avoir battu et détruit, puis on aurait vite raison de ses lieutenants.

D'autres demandaient qu'on accablât ou capturât d'abord ses lieutenants en Macédoine et qu'on se tournât ensuite contre leur chef isolé.

D'autres désiraient qu'on laissât une portion des forces devant César et que Pompée s'embarquât avec le gros pour l'Italie, où son seul prestige de vainqueur lui eût ouvert les portes de Rome, et rendu le pouvoir réel avec tous ses avantages pour continuer la guerre.

Ces divers projets qui tous avaient leurs bons et leurs mauvais côtés, n'auraient pas dû en exclure un autre qu'il fal-

(1) Voir plus haut page 133 de ce volume.

lait mettre en premier rang et qui pouvait être utile dans tous les cas; c'était d'empêcher la jonction de César et de ses lieutenants en se plaçant dans une position centrale. C'est ce que Pompée ne sut pas faire ou ne fit que trop tard. Son avis personnel était d'ailleurs de continuer à affamer César par une guerre de lenteur, dans laquelle les Républicains, tenant d'une part l'isthme de la grande péninsule par leurs légions, et d'autre part la mer par de puissantes flottes, auraient eu certainement tout l'avantage. Mais ce sage projet fut vivement combattu par les impatients, et même tourné en ridicule ou incriminé par divers chefs, qui accusaient déjà Pompée de jouer le nouvel Agamemnon, le roi des rois, et de vouloir traîner la guerre en longueur pour prolonger ses pouvoirs extraordinaires.

On comprend que de telles divergences de vues et de tels dissentiments au sein du grand quartier général républicain aient dû paralyser l'action de Pompée et favoriser d'autant celle de son adversaire, où l'unité du commandement était complète. Aussi César et Domitius, combinant leurs mouvements, se mirent aisément en mesure de se donner la main, en partant, le premier d'Apollonie, le second d'Héraclée.

Pompée dut alors cesser toute hésitation; il s'ébranla pour empêcher cette jonction, qui d'ailleurs pouvait gravement menacer son lieutenant Scipion. Malgré son zèle à traquer Domitius, la réunion de ses deux adversaires se fit vers Ægénium.

Après cela César marcha vers la Thessalie, où il espérait trouver des vivres et des alliés. Sans chercher à attaquer Scipion, encore isolé à Larisse, mais qui y était bien retranché, il s'empara de plusieurs villes, Gomphi, Metropolis entr'autres, et après sept jours de marches forcées, il alla prendre un camp dans les riches plaines de l'Enipée, près de Pharsale.

Peu de temps après, Pompée effectua aussi sa jonction avec

Scipion, ce qui fut célébré comme un autre succès et un grand événement. Sous cette favorable impression, mais toujours forcé par ses états-majors, qui voulaient combattre, tandis qu'il aurait cru plus utile de temporiser encore, il s'avança enfin contre l'ennemi avec l'intention de livrer bataille. Une fois devant le camp de César, il disposa en effet ses trois lignes pour le combat; César se mit aussi en bataille, également sur trois lignes, mais sans descendre de ses hauteurs.

Pendant quelques jours ce manége se répéta sans résultat, chaque adversaire essayant d'attirer l'autre hors de ses positions choisies et rětranchées.

César se préparait même à décamper de nouveau, lorsque Pompée avança ses troupes plus loin que d'habitude comme pour engager l'action. N'osant rester sous le coup de cette provocation, qui aurait pu décourager ses hommes, César dut se décider à la relever, et il s'y prépara aussitôt.

Profitant également du terrain, les deux armées cherchèrent à appuyer une de leurs ailes à l'Enipée, tandis qu'avec l'aile opposée elles feraient effort pour rejeter leur adversaire vers la rivière.

Les Républicains, qui avaient 12 légions, mirent 110 cohortes en ligne, tandis que 10 cohortes restèrent à la garde du camp. L'effectif montait à environ 50 mille hommes, dont 7 mille de riche cavalerie, outre de nombreuses bandes d'auxiliaires. Pompée plaça sa droite vers la rivière, en avant de Pharsale. Cette droite était composée de la légion de Cilicie et des cohortes espagnoles sous Afranius; son centre se forma des deux légions de la Syrie sous Scipion; sa gauche des deux légions de l'armée des Gaules, les 1e et 3e, sous ses ordres directs; à cette aile il plaça aussi presque toute sa cavalerie, soit 6 mille cavaliers, appuyés de beaucoup d'archers, tandis qu'à l'autre aile, couverte par la rivière, il ne laissa que mille hommes de cavalerie. Entre les trois masses et sur les ailes étaient disséminées plusieurs cohortes pour soutenir

les légers débandés. Les masses d'infanterie étaient toutes sur trois lignes (1).

César, quoique comptant aussi douze légions, était plus faible d'effectif, il n'avait que 35 à 40 mille hommes, dont mille cavaliers, plus quelques rares auxiliaires. Appuyant fortement sa gauche à la rivière, il mit à sa droite, pour faire face aux projets offensifs de Pompée, toute sa cavalerie, secondée de mille archers exercés à monter en croupe. Près de celle-ci, à l'aile droite de son corps de bataille, il plaça sa légion favorite, la 10e, sous le commandement de Sylla. Au centre 90 cohortes sous Domitius ; à gauche les 8e et 9e légions sous Antoine ; le reste en troisième ligne. Lui-même se réserva un poste à la droite, près de sa 10e légion, où seraient les coups décisifs.

Ces préparatifs ordonnés, les deux généraux haranguèrent leurs troupes, par l'organe des officiers sans doute ou de l'ordre du jour ; ces harangues ayant été conservées, nous les reproduisons ici, non pour leur éloquence, mais comme description complémentaire des diverses conditions des armées en présence (2).

« O vous, mes compagnons d'armes, vous remplissez dans « ce moment plutôt les fonctions de chefs que les fonctions « de soldats ; car tandis que mon intention était encore de « réduire César par le défaut de vivres, c'est vous qui me « demandez la bataille. Puisque c'est vous qui la faites don- « ner, battez-vous comme une armée qui a pour elle la grande « supériorité du nombre. Traitez l'ennemi comme des vain- « queurs doivent traiter des vaincus, comme des jeunes gens « doivent traiter des vieillards, comme des hommes frais « doivent traiter des hommes épuisés par les fatigues. Com-

(1) Le bel *Atlas des batailles* de Kaussler, remarquable par ses mérites topographiques plus que par sa fidélité historique, ne donne aux combattants que deux lignes, ce qui est évidemment une erreur.

(2) D'après *Appien*, Guerres civiles, Livre II, chap. 11, traduction de Combes-Dounous, pages 383-386, tome I.

« battez comme une armée qui réunit à tant de force tant de « ressources, et qui a la conscience de la bonté de sa cause. « Nous combattons en effet pour la liberté, pour la patrie, « sous les auspices des lois, de la véritable gloire, en pré- « sence de tant d'illustres sénateurs, et de tant d'illustres « chevaliers, contre un seul homme qui veut s'emparer en « brigand de l'autorité publique. Marchez donc, ainsi que « vous l'avez voulu, avec la plus ferme espérance. Reportez « vos regards sur la fuite dont vous fûtes témoins devant « Dyrrachium, et rappelez-vous combien d'enseignes vous « enlevâtes à l'ennemi dans une seule journée ». Ce fut ainsi que parla Pompée, et il donna ensuite à ses troupes le mot d'ordre: « Hercule invaincu. »

De son côté, César adressa à son armée le discours suivant: « Mes amis, les plus grandes difficultés nous les avons déjà « vaincues. Ce n'est plus contre la faim ni contre les besoins « de toutes choses que nous avons à combattre, ce n'est que « contre des hommes. Cette journée va tout décider. Rap- « pelez-vous ce que vous me promîtes à Dyrrachium, et le « serment que vous fîtes entre vous, sous mes yeux, de ne « point abandonner le champ de bataille qu'après la victoire. « Le voilà, l'ennemi contre lequel nous sommes venus des « colonnes d'Hercule; le voilà, l'ennemi qui a fui devant vous « en Italie; les voilà, ceux qui ont voulu vous licencier sans « récompense, sans vous accorder ni honneurs du triomphe, « ni gratification militaire, après avoir combattu pendant dix « ans, après avoir obtenu tant de succès, remporté tant de « victoires, et avoir subjugué au profit de la patrie les peuples « nombreux de l'Ibérie, des Gaules et de la Grande-Bretagne. « Lorsque je leur ai fait proposer, le premier, les voies de la « justice, ils ne m'ont point écouté. Les bienfaits ont été éga- « lement impuissants. Vous savez combien j'en ai laissé aller « sans leur faire aucun mal, espérant qu'ils sauraient du moins « nous rendre quelque justice. Songez donc aujourd'hui à

« toutes ces choses à la fois; et rappelez-vous en même « temps, si vous en avez en effet la conscience, de mon affec- « tion pour vous, de ma confiance en vous, et de mes pro- « fusions, de mes libéralités envers vous. ,

« Il n'est pas d'ailleurs difficile à des soldats qui ont vieilli « sous le harnais de vaincre des troupes sans expérience, « et qui en sont encore à leur première campagne; des trou- « pes qui, d'un autre côté, semblables à des enfants, se livrent « à l'indiscipline et manquent de soumission à leur chef; car « je suis informé que Pompée donne la bataille avec défiance « et malgré lui. Sa fortune commence déjà à décliner. Il « s'était fait un plan de lenteur et de temporisation imper- « turbable, mais il ne commande plus à son armée; c'est « elle qui lui commande. Ce que je vous ai dit jusqu'à présent « ne concerne que nos ennemis d'Italie; car les alliés, ne « vous en occupez pas, n'en tenez aucun compte, ne prenez « pas même la peine de les combattre. Ce ne sont que des « esclaves de Syrie, de Phrygie, de Lydie, toujours prêts à « prendre la fuite et à se rendre; un homme tel que Pom- « pée, j'en suis sûr, et vous le verrez tout à l'heure de vos « propres yeux, ne daignera leur confier aucun poste dans « son ordre de bataille. Ne vous attaquez donc qu'aux soldats « d'Italie, quand même les alliés viendraient rôder et aboyer « autour de vous comme des chiens. Mais, après avoir mis « les Romains en déroute, épargnez-les comme vos parents, « et faites alors tomber l'effort de vos coups sur les alliés, « pour inspirer aux autres la terreur de vos armes. Surtout, « afin que je sois bien convaincu que vous vous souvenez « de vos promesses et de vos serments, et que vous êtes bien « décidés à mourir ou à vaincre, au moment de partir pour « la bataille, détruisez vous-mêmes les retranchements, com- « blez vos fossés, afin qu'il ne nous reste aucune ressource « si nous ne sommes pas vainqueurs. Que l'ennemi voie que

« nous sommes sans camp, et qu'il apprenne que de toute « nécessité nous devons nous aller reposer dans le sien. »

Malgré cette belle finale, destinée surtout à enflammer ses soldats, César ne négligea pas de laisser à son camp une réserve de deux mille vétérans, après avoir, il est vrai, fait combler quelques fossés par les troupes avant de les porter en ligne.

Il donna aux troupes les mots : « Vénus triomphante » pour devise de ralliement, et il marcha ensuite à l'ennemi, tout en modifiant son ordre de bataille par la formation d'une quatrième ligne, soit une réserve de six cohortes choisies de la troisième ligne, qu'il plaça en arrière de sa droite pour la soutenir et pour veiller aux mouvements tournants de l'aile gauche républicaine.

Pompée marchant aussi en avant la rencontre ne tarde pas à s'effectuer. Les premiers rangs lancent le pilum en même temps que pleuvent les traits plus légers et les cailloux ; puis sur tout le front on s'aborde à l'épée. Les soldats républicains soutiennent bien le choc des vétérans des Gaules et une vive mêlée s'engage. La cavalerie de Pompée charge celle de César ; celle-ci plie en bon ordre pour faire place à ses archers et aux cohortes de réserve. Une vigoureuse action de ces troupes d'élite et de la 10e légion réussit à mettre en fuite la grosse masse de cavaliers sur laquelle le vainqueur de Dyrrachium avait fondé le plus d'espérances (1). Bien plus ces mêmes cohortes, secondées à leur tour de leur cavalerie, tombent sur la gauche et les revers des légions républicaines, au même moment où César fait donner toute sa troisième ligne à l'appui des deux premières. Cette action décide de la victoire en faveur du dictateur, et bientôt la retraite des

(1) On ne sait trop par quel prodige ce rapide et important succès fut obtenu, car on ne saurait donner grande valeur à l'assertion portant qu'il fut dû au fait que les troupes de César avaient l'ordre de frapper les jeunes et élégants cavaliers de Pompée au visage, et que ceux-ci, craignant d'être défigurés, s'empressèrent de tourner bride.

Pompéiens se change en une affreuse déroute; plus de 20 mille d'entr'eux sont tués et 15 mille faits prisonniers, tandis que César ne perd que 200 soldats et 30 centurions. (Juin 48.)

Pompée s'enfuit à Larisse; poursuivi par César, il passe à Amphipolis, où il s'embarque pour l'Archipel, puis pour l'Egypte, tandis que la plupart de ses lieutenants se retirent à Corcyre.

Le vainqueur obtient de Cassius la plus grande partie de la flotte pompéienne, au moyen de laquelle il suit son rival sur la plage africaine; en y arrivant il apprend que Pompée vient d'être traîtreusement assassiné par les satellites du roi Ptolémée, à qui il demandait asile.

Ainsi finit cet illustre guerrier, après avoir fait dix-sept campagnes, exercé pendant 35 ans les principales charges de la République, gagné le titre d'*Imperator* et le nom de *Grand*.

Avoir triomphé de lui grandissait d'autant plus César; et en fait cette campagne de dix mois (1), couronnée par la victoire de Pharsale, le rendit le maître du monde.

Les opérations de ces deux célèbres généraux peuvent fournir matière à maintes réflexions militaires. Nous n'en saurions produire de plus instructives que celles qu'elles ont inspirées au plus grand capitaine des temps modernes, et ce ne sera pas une vaine redite que de les répéter ici :

Observations de Napoléon Ier sur la campagne de Thessalie.

« 1. Les douze légions que César réunit à Brindes, dit l'immortel exilé de Sainte-Hélène (2), venaient d'Espagne, des Gaules ou des rives du Pô; il semble donc qu'il eût mieux

(1) De la mi-octobre à juillet.

(2) *Précis des guerres de Jules-César par l'empereur Napoléon*, écrit à l'île de Sainte-Hélène sous la dictée de l'empereur par M. Marchand. Paris 1836. 1 vol. in-8°

fait de les diriger par l'Illyrie et la Dalmatie sur la Macédoine : de Plaisance, point d'intersection des deux routes, la distance est égale pour arriver en Epire; son armée y serait arrivée réunie; il n'aurait point eu à passer la mer, obstacle si important, et qui faillit lui être si funeste de traverser devant une escadre supérieure.

« 2. Cet obstacle, il est vrai, était beaucoup moins fort alors qu'il ne serait aujourd'hui. La navigation était dans l'enfance; les vaisseaux n'étaient pas propres à croiser et à tenir le vent; il paraît même qu'ils n'étaient pas approvisionnés d'eau pour longtemps, puisque quelques jours de vents contraires exposèrent la flotte de Bibulus à en manquer entièrement.

« 3. Pompée, avec une armée aussi nombreuse, n'eût pas dû se laisser tenir en échec par l'armée de César avant sa jonction avec Antoine, c'est-à-dire pendant cinq mois.

« 4. Les manœuvres de César à Dyrrachium sont extrêmement téméraires : aussi en fut-il puni. Comment pouvait-il espérer de se maintenir avec avantage le long d'une ligne de contrevallation de six lieues, entourant une armée qui avait l'avantage d'être maîtresse de la mer et d'occuper une position centrale? Après des travaux immenses, il échoua, fut battu, perdit l'élite de ses troupes et fut contraint de quitter ce champ de bataille. Il avait deux lignes de contrevallation, une de six lieues contre le camp de Pompée, et une autre contre Dyrrachium. Pompée se contenta d'opposer une ligne de circonvallation à la contrevallation de César; effectivement, pouvait-il faire autre chose, ne voulant pas livrer bataille? Mais il eût dû tirer un plus grand avantage du combat de Dyrrachium; ce jour-là il eût pu faire triompher la République.

« Quand on considère avec attention les travaux que firent les deux armées à Dyrrachium, et ceux de César à Alise; que l'on met deux armées modernes dans la même situation, on saisit d'abord toute la différence qui existe entre les deux

manières de faire la guerre. En effet, à Alise, César, avec 80,000 hommes, fait une double ligne de circonvallation ; il cerne une armée d'égale force et couvre son armée par une ligne de cóntrevallation de cinq à six lieues de tour, ce qui le met à même de résister à plus de 200,000 hommes. Lors de l'attaque, il est évident que, sans le secours de ces fortifications de campagne, il n'eût pas pu résister; mais il profite des quarante jours qu'il a devant lui avant l'arrivée de l'armée de secours, pour se couvrir de fossés, de remparts, de trous de loup, etc., et il se trouve inexpugnable. Aujourd'hui quelque considérables que fussent les travaux qu'une armée pourrait faire en quarante jours, en la supposant organisée comme les armées romaines, ces avantages disparaîtraient devant une grande supériorité d'artillerie de la part de l'assaillant; l'artillerie de l'armée dans ses lignes serait disséminée, tandis que celle de l'armée de secours serait réunie sur le point de la principale attaque, hormis ce qui serait nécessaire pour les fausses attaques; alors l'artillerie de l'armée dans ses lignes serait sur le champ éteinte par la grande supériorité de l'attaquant, et, soit qu'elle profitât du commandement, soit qu'elle prît en enfilade ou en écharpe, l'armée assaillante, protégée par une nombreuse artillerie, n'aurait que la peine de combler de fascines les fossés, trous de loup, etc., et de faire des rampes aux lignes. Cet avantage, les anciens ne l'avaient [illegible]arce que leurs armes de jet étaient trop médiocres, et [illegible]rs principales armes étaient des armes blanches; alors [illegible]stacle du retranchement restait tout entier.

« A Dyrrachium les tours protégeaient la ligne, l'artillerie les mettrait aujourd'hui en ruine en peu d'heures. Nos moyens d'élever des fortifications sont restés les mêmes, mais leur importance est diminuée dans un rapport bien grand ; aussi la bèche et la pioche n'étaient-elles pas moins nécessaires aux soldats romains ou grecs que le bouclier et l'épée, et

les modernes n'en font plus d'usage. Est-ce à tort, ou ont-ils raison?

« 5. A Pharsale, César ne perd que 200 hommes et Pompée 15,000. Les même résultats, nous les voyons dans toutes les batailles des anciens, ce qui est sans exemple dans les armées modernes, où la perte en tués et blessés est sans doute plus ou moins forte, mais dans une proportion d'un à trois; la grande différence entre les pertes du vainqueur et celles du vaincu n'existe surtout que par les prisonniers : ceci est encore le résultat de la nature des armes. Les armes de jet des anciens faisaient en général peu de mal; les armées s'abordaient tout d'abord à l'arme blanche; il était donc naturel que le vaincu perdît beaucoup de monde et le vainqueur très peu. Les armées modernes, quand elles s'abordent, ne le font qu'à la fin de l'action, et lorsque déjà il y a bien du sang de répandu; il n'y a point de battant ni de battu pendant les trois quarts de la journée; la perte occasionnée par les armes à feu est à peu près égale des deux côtés. La cavalerie, dans ses charges, offre quelque chose d'analogue à ce qui arrivait aux armées anciennes : le vaincu perd dans une bien plus grande proportion que le vainqueur, parce que l'escadron qui lâche pied est poursuivi et sabré, et éprouve alors beaucoup de mal sans en faire.

« Les armées anciennes se battant à l'arme blanche avaient besoin d'être composées d'hommes plus exercés; c'étaient autant de combats singuliers. Une armée composée d'hommes d'une meilleure espèce et de plus anciens soldats avait nécessairement tout l'avantage; c'est ainsi qu'un centurion de la 10e légion disait à Scipion en Afrique : *Donne-moi dix de mes camarades qui sont prisonniers comme moi, fais-nous battre contre une de tes cohortes, et tu verras qui nous sommes.* Ce que ce centurion avançait était vrai : un soldat moderne qui tiendrait le même langage ne serait qu'un fanfaron. Les

armées anciennes approchaient de la chevalerie. Un chevalier armé de pied en cap affrontait un bataillon.

« Les deux armées à Pharsale étaient composées de Romains et d'auxiliaires, mais avec cette différence que les Romains de César étaient accoutumés aux guerres du Nord et ceux de Pompée aux guerres de l'Asie. »

Complétons ces réflexions par d'autres non moins lumineuses de Napoléon, sur le même sujet, mais avec quelques développements de plus et de remarquables considérations générales, à l'occasion de la 5me guerre des Gaules rapportée plus haut (page 131) :

« Cicéron, dit Napoléon I [1], a défendu pendant plus d'un mois avec 5000 hommes, contre une armée dix fois plus forte un camp retranché qu'il occupait depuis quinze jours : serait-il possible aujourd'hui d'obtenir un pareil résultat ?

« Les bras de nos soldats ont autant de force et de vigueur que ceux des anciens Romains; nos outils de pionniers sont les mêmes; nous avons un agent de plus, la poudre. Nous pouvons donc élever des remparts, creuser des fossés, couper des bois, bâtir des tours, en aussi peu de temps et aussi bien qu'eux; mais les armes offensives des modernes ont une toute autre puissance, et agissent d'une manière toute différente que les armes offensives des anciens.

« Les Romains doivent la constance de leurs succès à la méthode dont ils ne se sont jamais départis, de se camper tous les soirs dans un camp fortifié, de ne jamais donner bataille sans avoir derrière eux un camp retranché pour leur servir de retraite et renfermer leurs magasins, leurs bagages et leurs blessés. La nature des armes dans ces siècles était telle, que dans ces camps ils étaient non-seulement à l'abri des insultes d'une armée égale, mais même d'une armée supérieure; ils étaient les maîtres de combattre ou d'attendre

(1) *Précis*, page 79.

une occasion favorable. Marius est assailli par une nuée de Cimbres et de Teutons ; il s'enferme dans son camp, y demeure jusqu'au jour où l'occasion se présente favorable; il sort alors précédé par la victoire. César arrive près du camp de Cicéron; les Gaulois abandonnent celui-ci et marchent à la rencontre du premier : ils sont quatre fois plus nombreux. César prend position en peu d'heures, retranche son camp, y essuie patiemment les insultes et les provocations d'un ennemi qu'il ne veut pas combattre encore : mais l'occasion ne tarde pas à se présenter belle; il sort alors par toutes les portes : les Gaulois sont vaincus.

« Pourquoi donc une règle si sage, si féconde en grands résultats, a-t-elle été abandonnée par les généraux modernes? Parce que les armes offensives ont changé de nature : les armes de main étaient les armes principales des anciens; c'est avec sa courte épée que le légionnaire a vaincu le monde; c'est avec la pique macédonienne qu'Alexandre a conquis l'Asie. L'arme principale des armes modernes est l'arme de jet, le fusil, cette arme supérieure à tout ce que les hommes ont jamais inventé : aucune arme défensive ne peut en parer l'effet; les boucliers, les cottes de mailles, les cuirasses, reconnus impuissants, ont été abandonnés. Avec cette redoutable machine, un soldat peut, en un quart-d'heure, blesser ou tuer soixante hommes; il ne manque jamais de cartouches, parce qu'elles ne pèsent que six gros; la balle atteint à cinq cents toises; elle est dangereuse à cent vingt toises, très meurtrière à quatre-vingt-dix toises.

« De ce que l'arme principale des anciens était l'épée ou la pique, leur formation habituelle a été l'ordre profond. La légion et la phalange, dans quelque situation qu'elles fussent attaquées, soit de front, soit par le flanc droit ou par le flanc gauche, faisaient face partout sans aucun désavantage : elles ont pu camper sur des surfaces de peu d'étendue, afin d'avoir moins de peine à en fortifier les pourtours et pouvoir se

garder avec le plus petit détachement. Une armée consulaire renforcée par des troupes légères et des auxiliaires, forte de 24,000 hommes d'infanterie, de 1800 chevaux, en tout près de 30,000 hommes, campait dans un carré de 330 toises de côté, ayant 1344 toises de pourtour ou vingt-un hommes par toise; chaque homme portant trois pieux, ou soixante-trois pieux par toise courante. La surface du camp était de 11,000 toises carrées; trois toises et demie par homme, en ne comptant que les deux tiers des hommes, parce qu'au travail cela donnait quatorze travailleurs par toise courante : en travaillant chacun trente minutes au plus, ils fortifiaient leur camp et le mettaient hors d'insulte.

« De ce que l'arme principale des modernes est l'arme de jet, leur ordre habituel a dû être l'ordre mince, qui seul leur permet de mettre en jeu toutes leurs machines de jet. Ces armes atteignant à des distances très grandes, les modernes tirent leur principal avantage de la position qu'ils occupent : s'ils dominent, s'ils enfilent, s'ils prolongent l'armée ennemie, elles font d'autant plus d'effet. Une armée moderne doit donc éviter d'être débordée, enveloppée, cernée ; elle doit occuper un camp ayant un front aussi étendu que sa ligne de bataille elle-même : que si elle occupait une surface carrée et un front insuffisant à son déploiement, elle serait cernée par une armée de force égale, et exposée à tout le feu de ses armes de jet, qui convergeraient sur elle et atteindraient sur tous les points du camp, sans qu'elle pût répondre à un feu si redoutable qu'avec une petite partie du sien. Dans cette position, elle serait insultée, malgré ses retranchements, par une armée égale en force, même par une armée inférieure. Le camp moderne ne peut être défendu que par l'armée elle-même, et, en l'absence de celle-ci, il ne saurait être gardé par un simple détachement.

« L'armée de Miltiade à Marathon, ni celle d'Alexandre à Arbelles, ni celle de César à Pharsale, ne pourraient main-

tenir leur champ de bataille contre une armée moderne d'égale force ; celle-ci ayant un ordre de bataille étendu, déborderait les deux ailes de l'armée grecque ou romaine, ses fusiliers porteraient à la fois la mort sur son front et sur les deux flancs ; car les armés à la légère, sentant l'insuffisance de leurs flèches et de leurs frondes, abandonneraient la partie pour se réfugier derrière les pesamment armés, qui alors, l'épée ou la pique à la main, s'avanceraient au pas de charge, pour se prendre corps à corps avec les fusiliers ; mais, arrivés à cent-vingt toises, ils seraient accueillis sur trois côtés par un feu de ligne qui porterait le désordre et affaiblirait tellement ces braves et intrépides légionnaires, qu'ils ne soutiendraient pas la charge de quelques bataillons en colonne serrée qui marcheraient alors à eux la baïonnette au bout du fusil. Si, sur le champ de bataille, il se trouve un bois, une montagne, comment la légion ou la phalange pourra-t-elle résister à cette nuée de fusiliers qui s'y seront placés ? Dans les plaines rases même, il y a des villages, des maisons, des fermes, des cimetières, des murs, des fossés, des haies, et, s'il n'y en a pas, il ne faudra pas un grand effort de génie pour créer des obstacles et arrêter la légion ou la phalange sous le feu meurtrier qui ne tarde point à la détruire. On n'a point fait mention des soixante ou quatre-vingts bouches à feu qui composent l'artillerie de l'armée moderne, qui prolongeront les légions ou phalanges de la droite à la gauche, de la gauche à la droite, du front à la queue, vomiront la mort à cinq cents toises de distance. Les soldats d'Alexandre, de César, les héros de la liberté d'Athènes et de Rome fuiront en désordre, abandonnant leur champ de bataille à ces demi-dieux armés de la foudre de Jupiter. Si les Romains furent presque constamment battus par les Parthes, c'est que les Parthes étaient tous armés d'une arme de jet, supérieure à celle des armés à la légère de l'armée romaine, de sorte que les boucliers des légions ne

la pouvaient parer. Les légionnaires, armés de leur courte épée, succombaient sous une grêle de traits, à laquelle ils ne pouvaient rien opposer, puisqu'ils n'étaient armés que de javelots (ou *pilum)*. Aussi, depuis ces expériences funestes, les Romains donnèrent cinq javelots (ou *hastes)*, traits de trois pieds de long, à chaque légionnaire, qui les plaçait dans le creux de son bouclier.

« Une armée consulaire renfermée dans son camp, attaquée par une armée moderne d'égale force, en serait chassée sans assaut et sans en venir à l'arme blanche ; il ne serait pas nécessaire de combler ses fossés, d'escalader ses remparts : environnée de tous côtés par l'armée assaillante, prolongée, enveloppée, enfilée par les feux, le camp serait l'égoût de tous les coups, de toutes les balles, de tous les boulets : l'incendie, la dévastation et la mort ouvriraient les portes et feraient tomber les retranchements. Une armée moderne, placée dans un camp romain, pourrait d'abord, sans doute, faire jouer toute son artillerie ; mais, quoique égale à l'artillerie de l'assiégeant, elle serait prise en rouage et promptement réduite au silence : une partie seule de l'infanterie pourrait se servir de ses fusils, mais elle tirerait sur une ligne moins étendue, et serait bien loin de produire un effet équivalant au mal qu'elle recevrait. Le feu du centre à la circonférence est nul ; celui de la circonférence au centre est irrésistible.

« Une armée moderne, de force égale à une armée consulaire, aurait 26 bataillons de 840 hommes, formant 22,840 hommes d'infanterie, 42 escadrons de cavalerie, formant 5040 hommes ; 90 pièces d'artillerie servies par 2500 hommes. L'ordre de bataille moderne étant plus étendu, exige une plus grande quantité de cavalerie pour appuyer les ailes, éclairer le front. Cette armée en bataille, rangée sur trois lignes, dont la première serait égale aux deux autres réunies, occuperait un front de 1500 toises, sur 500 toises de profon-

deur ; le camp aurait un pourtour de 4500 toises, c'est-à-dire triple de l'armée consulaire ; elle n'aurait que sept hommes par toise d'enceinte, mais elle aurait vingt-cinq toises carrées par homme : l'armée tout entière serait nécessaire pour le garder. Une étendue aussi considérable se trouvera difficilement sans qu'elle soit dominée à portée de canon par une hauteur ; la réunion de la plus grande partie de l'artillerie de l'armée assiégeante sur ce point d'attaque détruirait promptement les ouvrages de campagne qui forment le camp. Toutes ces considérations ont décidé les généraux modernes à renoncer au système des camps retranchés, pour y suppléer par celui des *positions naturelles* bien choisies.

« Un camp romain était placé indépendamment des localités : toutes étaient bonnes pour des armées dont toute la force consistait dans les armes blanches ; il ne fallait ni coup d'œil ni génie militaire pour bien camper ; au lieu que le choix des positions, la manière de les occuper et de placer les différentes armes, en profitant des circonstances du terrain, est un art qui fait une partie du génie du capitaine moderne.

« La tactique des armées modernes est fondée sur deux principes : 1° qu'elles doivent occuper un front qui leur permette de mettre en action avec avantage toutes les armes de jet ; 2° qu'elles doivent préférer, avant tout, l'avantage d'occuper des positions qui dominent, prolongent, enfilent les lignes ennemies, à l'avantage d'être couvert par un fossé, un parapet, ou toute autre pièce de la fortification de campagne.

« La nature des armes décide de la composition des armées, des places de campagne, des marches, des positions, du campement, des ordres de bataille, du tracé et des profils des places fortes ; ce qui met une opposition constante entre le système de guerre des anciens et celui des modernes. Les armes anciennes voulaient l'ordre profond : les modernes l'ordre mince ; les unes, des places fortes saillantes ayant

des tours et des murailles élevées; les autres, des places rasantes, couvertes par des glacis de terre, qui masquent la maçonnerie; les premières, des camps resserrés, où les hommes, les animaux et les magasins étaient réunis comme dans une ville; les autres, des positions étendues.

« Si on disait aujourd'hui à un général: Vous aurez comme Cicéron, sous vos ordres, 5000 hommes, 16 pièces de canon, 5000 outils de pionniers, 5000 sacs à terre; vous serez à portée d'une forêt, dans un terrain ordinaire; dans quinze jours vous serez attaqué par une armée de 60,000 hommes, ayant 120 pièces de canon, vous ne serez secouru que quatre-vingts ou quatre-vingt-seize heures après avoir été attaqué; quels sont les ouvrages, quels sont les tracés, quels sont les profils que l'art lui prescrit? l'art de l'ingénieur a-t-il des secrets qui puissent satisfaire à ce problème? »

La mort de Pompée ne préserva pas l'Egypte d'une invasion armée de César. Le vainqueur étant d'abord descendu à terre avec peu de monde, une émeute du peuple d'Alexandrie menaça si gravement ses jours qu'il ne les sauva qu'en se jetant à la mer et en regagnant à la nage sa flotte à l'île de Phare. Mais il débarqua bientôt avec du renfort, et il s'empara d'Alexandrie.

Après avoir châtié les assassins de Pompée, il rétablit sur le trône la belle Cléopâtre, dont les charmes l'absorbèrent tellement que son armée commença à en murmurer.

De l'Egypte il se rendit en Cappadoce contre le roi de Pont, Pharnace, qu'une portion de la flotte pompéienne avait rejoint, de Corcyre. Après l'avoir battu à Zéla et réduit à un petit royaume sur le Bosphore, il soumit tout le pays dans une courte et facile campagne qu'il caractérisa par les trois mots connus: *veni, vidi, vici!* (47).

Puis il revint à Rome, où sa présence était nécessaire pour apaiser des troubles et mutineries militaires causés par les

violences de son lieutenant Antoine, et auxquels même sa 10e légion prit part.

Son séjour dans la capitale ne put être long; sur la fin de l'année déjà il dut courir en Afrique. Les plus importants chefs républicains s'y étaient groupés et avaient réussi à y former une nouvelle armée, avec l'aide du roi numide Juba. L'ancien consul Métellus Scipion, qui avait succédé à Pompée dans le commandement, était là entouré de Caton, de Labienus, d'Afranius, de Varus, de Petreius, de Cnéjus Pompée, fils aîné du grand général, et d'autres lieutenants distingués, avec des effectifs qui montaient à une dizaine de légions et qui se renforçaient chaque jour de nouveaux arrivants. Ils tenaient entr'autres vers l'occident Carthage, Utique, Tunis, les rives du Bagrad dans la Zeugitanie; à l'orient, dans le Bisacium, Thápsus, Ruspina, Pisdra, Adrumète, villes toutes sur les côtes, et, dans l'intérieur, celles de Vacca, de Sarsura, d'Uzita, etc. De cette façon ils étaient éparpillés sur un front de plus de 250 milles romains, Scipion à l'occident, à Utique, avec Caton et Cnéjus Pompée; Labienus plus à l'orient.

Connaissant à peu près cette situation défavorable de ses adversaires, César se pressa d'autant plus d'en profiter. Ayant fixé sa base et le principal rendez-vous de ses troupes en Sicile, au port de Lilybée (Marsala), il en partit au commencement de janvier avec six légions et deux mille chevaux, laissant aux gouverneurs de la Sicile et de la Sardaigne le soin de lui envoyer le reste de ses troupes. La flotte fut dispersée par des vents contraires; seulement avec trois mille fantassins et 150 chevaux il put d'abord prendre pied sur la côte africaine près d'Adrumète. Il ne rencontra pas de résistance, quoique un général pompéien, Considius, se trouvât dans la ville même avec plus d'une légion et de la cavalerie. Ce premier succès fut bientôt suivi d'autres non moins fortunés. César, en marche de son premier camp vers une meil-

leure position plus au sud, est assailli par la garnison d'Adrumète, secondée de deux à trois mille cavaliers numides ; mais il repousse toutes ces attaques, à l'aide d'une arrière-garde seulement, combinée de vétérans légionnaires et de cavaliers gaulois. Les Numides le harcèlent constamment sur ses talons et sur ses flancs, mais sans pouvoir l'entamer, car ils tournent bride dès qu'on leur fait face. De cette façon il va camper le second jour vers Ruspina non loin de la mer, puis à Leptis, sur la côte même, qui se déclare pour lui, et où quelques-uns de ses vaisseaux perdus le rejoignent. De là il envoie des exprès en Sardaigne pour avoir des renforts et des vivres, et quelques galères le long des côtes à la recherche de sa flotte dispersée.

Laissant une garnison de 6 cohortes à Leptis, il retourne ensuite à Ruspina, où il établit son camp et son gros parc, et se met aussitôt à fourrager tous les environs pour s'approvisionner. Ne s'arrêtant pas davantage à Ruspina, il y laisse une garnison d'une légion ; avec le reste, soit sept cohortes de vétérans, il marche vers le port, qui n'était qu'à deux milles de là, et s'y embarque, le soir, pour partir, dès le lendemain matin, à la recherche de ses autres troupes encore sur mer, et auxquelles il n'avait pu donner, en partant de Lilybée, aucun rendez-vous fixe sur la côte d'Afrique.

Au moment où il allait mettre à la voile, les vaisseaux mêmes pour lesquels il craignait tant arrivèrent sur ce point et déposèrent heureusement leurs troupes à terre. Sur cet heureux incident il retourna camper près de Ruspina, avec quelque souci cependant de savoir comment nourrir tout son monde, les vaisseaux arrivés étant totalement dépourvus de vivres et les transports manquant encore. En conséquence il se mit en route dès le lendemain pour fourrager, avec une troupe sans bagage comptant 30 cohortes, 400 chevaux et 150 archers.

A peine avait-il fait trois milles qu'il se heurta aux troupes

de Labienus arrivant tardivement pour l'empêcher de prendre pied à Ruspina.

Un combat s'engagea aussitôt, dans lequel César fut complétement entouré par les ennemis, beaucoup plus nombreux que lui, sinon en légions régulières, au moins en cavalerie entremêlée d'infanterie légère et d'archers. Il ne put former qu'une ligne, faisant face en avant et en arrière, avec la cavalerie sur les deux ailes; dans cette critique situation il combattit toute la journée, s'étendant peu à peu de droite et de gauche par des conversions des cohortes et par des dédoublements de rangs, de manière à occuper un grand et double front. (1) Il fit aussi tenir ses fantassins en bon ordre, leur défendant de s'avancer de plus de 4 pieds au-delà du front, pour lutter contre la cavalerie attaquant ou fuyant au galop. César repoussa ainsi de nombreuses charges ennemies, et parvint à regagner son camp sans avoir fait de grandes

(1) Plusieurs auteurs modernes ont cherché à expliquer cette manœuvre, si laconiquement et obscurément décrite, dans le texte d'Hirtius, que d'excellents et consciencieux traducteurs français en ont pu donner des versions toutes différentes les unes des autres. Voici le texte d'Hirtius: Cæsar interim consilio hostium cognito, jubet aciem in longitudinem quam maximam porrigi, et alternis conversis cohortibus; ut una post alteram ante signa tenderet. Ita coronum hostium dextro sinistroque cornu mediam dividit, et unam partem ab altera exclusam equitibus intrinsecus adortus cum peditatu, telis conjectis, in fugam vertit; neque longius progressus veritus insidias, se ad suos recipit. *(Afr. 17.)*

Variant essentiellement sur la valeur des expressions *alternis conversis cohortibus* et *una post alteram ante signa,* les uns ont fait faire simplement un demi-tour, soit face en arrière à la moitié des cohortes, à toutes les paires ou à toutes les impaires; d'autres supposent les 30 cohortes groupées en une ligne double et massive de 15 cohortes de front, avec 15 autres derrière et face en dehors. Cette ligne massive à double front se serait rompue en quatre sections conversant en avant sur les ailes comme pivot, ce qui donnerait deux lignes perpendiculaires à la direction de l'ancienne et dont l'espace aurait été tenu par la cavalerie; manœuvre qui paraît bien géométrique pour la circonstance.

Nous avons donné dans notre récit la version la plus générale et la plus littérale, ne prétendant pas à trancher ce problème, susceptible d'un grand nombre de solutions suivant le sens donné aux termes techniques rappelés ci-dessus, et que l'auteur latin a peut-être employés improprement. Même à supposer qu'on fût d'accord sur la valeur précise de ces expréssions, il resterait plusieurs moyens de résoudre le problème par les mouvements habituels de la tactique romaine, de même qu'on le pourrait également, dans les conditions de la tactique moderne, avec 30 petits bataillons et un régiment de cavalerie contre des masses triples ou quadruples d'infanterie et de cavalerie légère du genre des Bédouins.

pertes, tandis que celles de ses adversaires, en tués, blessés et prisonniers, avaient été assez considérables. Ceux-ci se replièrent sur Adrumète.

Ce combat heureux, livré le quatrième jour du débarquement, donnait un peu plus de liberté à César, dont il profita sans délai pour perfectionner son établissement de Ruspina. Il construisit de nouveaux forts et traça deux tranchées, de Ruspina et de son camp jusqu'au port. Ainsi ses communications seraient assurées avec la mer, d'où il attendait maintenant ses vivres et ses renforts, pour tenir tête à l'ennemi qui allait l'entourer et se renforcer aussi de plus en plus du côté des terres.

Dans ces circonstances il déploya toute l'activité et le génie d'organisation dont il était capable en vue de se procurer une forte position. Il dégarnit ses vaisseaux pour armer son camp de machines et pour augmenter son armée d'ouvriers et d'infanterie légère. Il établit des forges où l'on fabriqua un grand nombre de traits, de flèches, de pieux, de projectiles et d'armes de toute espèce. On fondit aussi beaucoup de balles, meilleures pour les frondeurs que les cailloux, et il est probable que c'est dès ce moment que les légionnaires reçurent les trois traits du bouclier, dont il est question plus haut (voir page 168).

Il se fit amener de la Sicile du plomb, du fer, du bois pour clayonnage et machines. Il fit venir aussi du blé, dont il avait grand besoin, car le pays lui en fournissait fort peu. La plupart de ses navires précédemment égarés erraient toujours à l'aventure, beaucoup d'entr'eux étant capturés par l'ennemi.

Pour chercher à les recouvrer il organisa des croisières, mais qui ne réussirent qu'imparfaitement dans leur tâche.

Pendant ces utiles préparatifs le danger grossissait pour lui. Scipion, quoiqu'ayant laissé une trop forte garnison à Utique, s'était avancé avec plusieurs légions, renforcées

encore en route, vers Adrumète pour y rejoindre Labienus, tandis qu'il avait lancé une diversion, sous le commandement de Cnéjus Pompée, contre le roi Bogud en Mauritanie. Ce roi Bogud, hostile à Juba, était secondé d'une bande d'aventuriers romains sous Sitius, ancien conspirateur de Catilina, heureux maintenant de guerroyer pour César.

Celui-ci ne put empêcher la jonction de Scipion et de Labienus, et l'on ne voit pas même qu'il l'essayât, sans doute parce qu'il était collé à son camp et à son port, tant par la difficulté des vivres que par la présence rapprochée des forces de Labienus. Aussi l'armée républicaine réunie put-elle bientôt l'envelopper d'une nuée de troupes légères qui le bloquèrent dans ses lignes et le firent gravement souffrir de disette et de manque d'eau. Réduit à un espace de six mille pas au plus en tout sens, il n'eut bientôt d'autre fourrage que les algues marines ramassées sur le rivage.

Pour comble de sinistres perspectives Juba entrait aussi en campagne à ce moment, avec une armée considérable, pour rejoindre ses alliés vers Adrumète. Mais il fut heureusement empêché d'aller bien loin par une attaque opportune que Bogud et Sitius firent sur ses derrières, après avoir repoussé Cnéjus Pompée. En quelques jours de campagne ils s'emparèrent de l'opulente capitale de Cirta et de plusieurs autres villes des Gétules. Ces incidents forcèrent Juba de revenir en arrière pour protéger ses propres états, ce qu'il fit au plus tôt, ne laissant à ses auxiliaires pompéiens que quelques légers et trente éléphants.

Dans les entrefaites, les deux camps adverses de Ruspina continuaient à se menacer des yeux, de préparatifs continuels et de quelques mises en bataille, le tout accompagné de journalières escarmouches. Les travaux de terre étaient activement poussés de part et d'autre, en même temps que Pompée s'exerçait à dresser ses éléphants au combat, et que César formait ses légions à la nouvelle tactique qu'elles ren-

contraient dans cette guerre. Hors de ce rayon, il n'y eut guère qu'une tentative de Labienus contre Leptis, mais qui fut repoussée par les défenseurs de la place.

Vers la fin de févrıer, César reçut enfin, de Cercina et de Lilybée, d'importants convois de blé; il reçut aussi de ce dernier port les 13e et 14e légions, avec 700 cavaliers gaulois et mille archers ou frondeurs.

Quoique d'autres renforts lui fussent encore annoncés, il se sentit maintenant hors d'inquiétude et même assez fort pour tenter l'offensive contre un adversaire aussi peu résolu que Scipion.

Il effectua alors une opération dont le détail est assez curieux pour que nous le rapportions en suivant le texte même du récit d'Hirtius:

« Le six des calendes de février, dit-il, à la première veille (1), César mande tous ses éclaireurs et ses ordonnances; puis à la troisième, sans que personne le sût ou le soupçonnât, il ordonne à toutes ses légions de sortir du camp et de le suivre vers Ruspina, ville où il avait garnison, et la première qui se fût déclarée pour lui. De là, prenant à gauche, il conduit l'armée, par une pente douce, au bord de la mer, dans une plaine de quinze milles, singulièrement unie et couronnée par une longue chaîne de collines assez peu élevées, qui en font comme un amphitéâtre. Cette crête a quelques éminences et sur chacune étaient des tours et des guérites très anciennes; Scipion avait, près de la dernière, un poste et un corps-de-garde.

« César, ayant gagné ces hauteurs, ordonna d'élever sur chaque tertre des tours et des redoutes, ce qui fut l'affaire d'une demi-heure : parvenu près de la colline et de la tour voisines du camp de Scipion, qui, comme on l'a dit, y avait un poste et un détachement de Numides, il s'arrêta quelques

(1) Correspondant au 25 janvier du calendrier réformé de Jules-César ou au 8 novembre du nôtre. Il y avait 4 semaines que César était en Afrique.

instants, reconnut les lieux, puis, ayant posté sa cavalerie, partagea le travail entre les légions et donna l'ordre de tirer et de fortifier une ligne par le milieu de la crête, du point d'où il était parti, jusqu'au point où il était arrivé. Dès que Scipion et Labiénus s'en aperçoivent, ils font sortir toute leur cavalerie, la mettent en bataille, et se portent à mille pas environ en avant de leur camp et à quatre cents de leur infanterie, qu'ils placent en seconde ligne.

« César, sans s'inquiéter de ce mouvement, encourage ses troupes au travail. Enfin, les ennemis n'étant plus qu'à quinze cents pas de ces tranchées, il vit que leur but en s'approchant était d'arrêter et de faire quitter l'ouvrage. Se trouvant forcé de retirer les légions, il ordonne donc à la cavalerie espagnole de gagner à toute bride la colline voisine, d'en déloger les ennemis et de s'y poster; il la fait soutenir par quelque infanterie légère. Ces troupes chargent vivement les Numides, en prennent une partie, blessent beaucoup de fuyards et s'emparent de l'endroit. Dès que Labiénus aperçut ce qui se passait, pour aller plus vite au secours de ses gens, il prend presque toute l'aile droite de sa ligne de cavalerie et court soutenir les fuyards; César, quand il le voit éloigné du gros de sa troupe, détache la cavalerie de son aile gauche pour le couper.

« Dans la plaine, où se passait l'affaire, était une vaste maison de campagne, flanquée de quatre tours; elle empêchait Labiénus de voir que la cavalerie de César le tournait, aussi ne la découvrit-il que quand il se sentit pris à dos. Aussitôt la terreur est dans la cavalerie numide, qui s'enfuit droit au camp. Les Gaulois et les Germains tinrent ferme ; mais, attaqués de front par les troupes des hauteurs et pris à revers, ils périrent tous, après une vigoureuse résistance. A la vue de ce massacre, les légions que Scipion avait en bataille devant son camp, s'y réfugièrent par toutes les portes, aveuglées de crainte et de terreur. Quand on eut chassé des

collines et de la plaine et rejeté dans son camp Scipion et son armée, César, ayant fait sonner la retraite et rentrer toute sa cavalerie dans ses lignes, jeta les yeux sur les cadavres des Gaulois et des Germains, dont les uns avaient suivi Labiénus de la Gaule par considération pour lui, les autres avaient été gagnés par argent et par promesses; plusieurs, pris dans le combat de Curion et sauvés de la mort, avaient voulu reconnaître ce bienfait par leur fidélité. Leurs corps, d'une taille, d'une beauté singulières, gisaient étendus çà et là dans la plaine.

« Le lendemain, César tire de leurs différents postes toutes ses cohortes et met son armée entière en bataille dans la plaine. Scipion, qui avait eu des tués et des blessés, tint renfermées dans son camp ses troupes maltraitées. César s'en approche au petit pas, en suivant le pied des montagnes; déjà ses légions n'étaient pas à un mille d'Uzita, qu'occupait l'ennemi, quand Scipion, craignant de perdre cette place, dont il tirait de l'eau et diverses choses, fit sortir toute son armée, la rangea selon sa coutume sur quatre lignes, dont la première de cavalerie, entremêlée d'éléphants armés et portant des tours, et marcha pour secourir la ville. César crut qu'il s'avançait dans l'intention positive d'en venir aux mains; mais Scipion fit halte en arrière de la ville, qui couvrait ainsi son centre, ne mettant en prise que ses deux ailes où étaient ses éléphants.

« Après avoir attendu presque jusqu'au coucher du soleil, voyant que Scipion ne faisait pas un pas de plus en avant, et que, s'il était forcé de combattre, il se défendrait dans sa position, plutôt que de hasarder le choc en plaine; et songeant surtout que ses soldats, restés à jeun sous les armes depuis le matin, étaient harassés, César ne jugea pas à propos, pour ce jour-là, de s'approcher plus près de la ville. Il savait que les ennemis y avaient un gros corps de Numides et, comme elle couvrait leur centre, il trouvait difficile de donner l'assaut,

en même temps que ses deux ailes se battraient dans une position désavantageuse. Il ramena donc ses troupes au camp et, le lendemain, poussa ses tranchées du côté de l'ennemi. »

Les deux armées, après cet incident, recommencèrent à se regarder et à lutter de la pioche jusqu'au moment où Scipion put être renforcé, sur ses instances, par le roi Juba, avec trois légions, huit cents cavaliers numides réguliers (usant de la bride), un grand nombre d'irréguliers (sans bride), beaucoup d'infanterie légère et trente éléphants, renfort qui arriva dans la seconde semaine du mois de février du calendrier d'alors.

Dès le lendemain de cette jonction, que César ne chercha pas plus à prévenir que la précédente, on ne sait pourquoi, Scipion offrit la bataille, en faisant bruyamment sortir toutes ses troupes, à côté de celles du roi, et mettre en ligne ses soixante éléphants.

César n'accepta pas cette offre ; il ne fit toutefois qu'ajourner sa risposte, car il était, dès ce moment, disposé aussi à livrer une affaire décisive.

Auparavant il lui importait de pousser plus loin ses retranchements pour tenir, au-delà d'une petite plaine et d'un vallon, une partie des hauteurs auxquelles s'appuyait l'ennemi, et c'est ce qu'il réussit à faire, en refoulant plusieurs fois les troupes de Labiénus et en déjouant une de leurs embuscades.

Il retrancha ensuite la colline dont il venait de s'emparer et, sous cette protection, il poussa des tranchées, à travers la plaine, vers la ville d'Uzita, qui était aussi un des appuis de Scipion. Comme à Dyrrachium ces travaux l'étendirent fort loin et ne contribuèrent pas à le renforcer autant qu'il l'espérait. Mais il avait besoin de cet espace, dit Hirtius, pour favoriser les défections des habitants d'Uzita et pour se procurer des puits d'eau dans la plaine. Pendant qu'une partie

des légions était occupée à ces immenses terrassements, les armes et le bouclier des travailleurs étaient placés régulièrement devant chacun de ceux-ci ; et plus en avant les autres légions étaient rangées en bataille, pour faire face à l'ennemi dont les légers ne cessaient d'escarmoucher. Il y eut même, le premier soir, un engagement assez considérable, dans lequel la cavalerie de César, surprise, fut fort malmenée.

Néanmoins les affaires du dictateur paraissaient s'améliorer. Les deux lignes de retranchements avaient été poussées jusqu'à portée de trait de la ville d'Uzita et il avait pu y établir une batterie harcelant les gardiens des murailles. Puis des Gétules de Juba s'étaient insurgés contre celui-ci, qui fut obligé de détacher de son armée six cohortes pour garder ses frontières. En même temps César recevait de Sicile un renfort de deux légions, les 9e et 10e [1]. Tout cela lui permit de faire appuyer ses ouvrages contre Uzita de cinq légions qu'il avança de l'ancien camp, et de favoriser la désertion d'un millier de cavaliers gétules de la place ennemie.

(1 Cette légion privilégiée lui causait de vifs sujets de mécontentement depuis quelque temps par ses exigences, et il avait décidé de donner, à son occasion, une leçon de discipline à toutes ses troupes. Aussitôt qu'elle fut débarquée il fit venir devant lui tous les officiers de l'armée et prononça la sentence suivante dont nous croyons devoir citer textuellement la traduction :

« J'aurais bien désiré, leur dit-il, que certaines gens, ayant égard à ma modé-
« ration, à ma douceur, à ma patience, eussent mis un terme à leurs excès et à
« leur licence. Mais, puisqu'ils ne se prescrivent ni règle ni mesure, je vais, moi,
« d'après les lois militaires, en faire un exemple pour que les autres agissent
« différemment. C. Aviénus, tu as en Italie soulevé contre la République ses
« propres soldats; tu as rançonné des villes municipales ; tu ne m'as pas été plus
« utile qu'à l'Etat ; tu as chargé un vaisseau de ta suite, de tes chevaux, au lieu
« d'y prendre des soldats que la République n'a point en ce moment par ta faute :
« pour ces motifs je te renvoie de l'armée, en te notant d'ignominie, et t'ordonne
« de quitter l'Afrique dès ce jour, autant que possible. Toi, A. Fontéïus, je te casse
« comme Tribun séditieux et mauvais citoyen : et vous, M. Saliénus, M. Tiro, C.
« Clusinas, parce que vous devez vos grades à la faveur et non au mérite, que
« vous n'avez été ni braves dans la guerre, ni bons et utiles dans la paix, et que
« vous vous êtes toujours plus appliqués à soulever contre votre Empereur les
« soldats séditieux, qu'à vous conduire avec décence et retenue; je vous juge
« indignes d'être officiers dans mon armée, je vous congédie et vous ordonne de
« quitter l'Afrique le plus tôt possible. »

Il les remit ensuite à des centurions et les fit embarquer.

Le lendemain de cet épisode Scipion et Juba mirent toutes leurs troupes en bataille sur une hauteur à proximité du camp de César ; celui-ci fit de même, rangeant ses forces dans la plaine à la tête de ses retranchements. Les deux armées étaient dans l'ordre suivant :

Scipion avait sa gauche appuyée à la place d'Uzita, où son aile était formée de troupes auxiliaires d'infanterie et de cavalerie et d'une portion des éléphants. Au centre se tenaient ses légions et celles de Juba sur deux lignes. A droite Labienus, avec toute la cavalerie régulière, le reste des éléphants et beaucoup de légers; plus à droite encore, à environ mille pas, de gros corps de cavalerie numide et de fantassins légers devaient, des collines, accabler de traits l'aile gauche de l'ennemi.

L'armée de César paraît avoir été disposée en conséquence. La droite fut appuyée aux retranchements devant la place et amincie, tandis que la gauche, en face des masses de Scipion, fut renforcée.

Cette gauche fut formée par les 9e et 7e légions prolongées de légers, le centre par les 13e, 14e, 28e et 26e, toutes sur deux lignes; la droite par les 30e et 29e, ces deux sur une ligne, croyons-nous ; en réserve quelques cohortes détachées des légions précédentes et d'autres de nouvelle levée sur la droite en seconde ligne, et sur la gauche, en 3me ligne, les 5e [1] et 10e légions; toute la cavalerie aussi sur la gauche avec des légers; çà et là, dans différents postes et surtout aux ailes, d'autres légers.

Ainsi rangées les deux armées demeurèrent en présence à environ trois cents pas l'une de l'autre pendant toute la journée sans en venir aux mains, ce qui était souvent arrivé du reste. Le soir seulement éclata sans ordre une vive escar-

(1) La 5me légion avait été particulièrement dressée à combattre les éléphants, et les succès qu'elle obtint dans ces combats spéciaux lui valurent l'honneur de porter la figure d'un éléphant sur ses enseignes.

mouche de légers sur la droite de Scipion, où la cavalerie de César fut repoussée avec perte.

Malgré cette absence d'action les ordres de bataille sus-indiqués n'en sont pas moins aussi instructifs pour nous que s'ils avaient été suivis d'une sanglante mêlée, et ils le seraient plus encore, si l'on avait sur la disposition de Scipion les mêmes détails que sur celle de César. En somme c'étaient des ordres de bataille à peu près semblables, renforcés l'un sur la droite, l'autre sur la gauche, tous deux avec une grande liberté de procédés d'exécution.

Après cette provocation sans autre résultat les travaux de terre reprirent de plus belle, César cheminant toujours à travers la plaine pour fermer le chemin aux courses des légers, Scipion tendant à s'assurer ses communications avec les hauteurs.

Pendant ce temps la mer était souvent aussi le théâtre d'engagements plus ou moins importants. Les républicains avaient concentré une flotte assez considérable à Utique, et Varus en sortit avec 55 vaisseaux pour croiser devant Adrumète et couper les renforts de la Sicile à César. Celui-ci protégeait ses convois par une croisière de 27 galères devant Thapsus, sous Cispius, et par une autre de 13 galères devant Adrumète, sous Aquila, qui devaient toujours communiquer entr'elles, le reste de sa flotte se tenant commodément à la station centrale de Leptis.

Varus réussit habilement à surprendre ce dernier port, à brûler tous les vaisseaux de charge à l'ancre et à s'emparer de deux galères à cinq rangs. Apprenant cela César quitte ses retranchements avec son seul état-major, court à Leptis, s'embarque sur un brigantin, rallie l'escadre d'Aquila et va donner la chasse à Varus. Mais celui-ci rentre à peu près intact à Adrumète, n'ayant perdu qu'une des galères capturées et une des siennes propres. A son tour César brûle un grand nombre de vaisseaux de transport dans la rade d'Adrumète,

et force les autres à se cacher dans le port; après quoi il retourne à son camp.

Bien que César eût encore reçu pendant ce temps le renfort de deux nouvelles légions, la 7e et la 8e, de la Sicile, et qu'il eût brillamment réparé l'échec moral de Leptis, il n'en restait pas moins sous le coup d'une perte matérielle très sensible. Beaucoup de vivres, précieux à son effectif de plus en plus considérable, avaient été détruits. Après avoir inutilement cherché à fourrager en grand dans les villages des alentours, trop bien gardés par Labienus, il dut aviser à un moyen plus énergique et se décider à abandonner ses lignes si péniblement construites.

Il en partit pendant la nuit et marcha au sud vers la ville d'Agar, après avoir brûlé son camp d'Uzita et laissé des garnisons à Ruspina, à Leptis et à Ancilla. Une portion de la flotte l'escorta le long de la côte, tandis que le reste continua ses croisières devant Thapsus et devant Adrumète. Arrivé à Agar, dont les habitants lui étaient favorables, il y campa et réussit à se procurer des vivres. Mais la campagne environnante lui fut bientôt fermée par Scipion, qui l'avait suivi par les hauteurs et vint camper en trois groupes séparés devant lui.

Il y eut alors une série de marches et contre-marches basées sur les camps d'Agar, mêlées de plusieurs mises en bataille et d'escarmouches partielles, desquelles aucune des deux armées ne voulut sortir pour engager des actions plus décisives. Elles procurèrent toutefois à César, plus prompt que ses adversaires, la possession des villes de Zéta, de Vacca, de Sarsura, de Thabène, avec quelque butin; mais il échoua contre Tisdra et contre Tégée, et les pertes se balançaient de part et d'autre.

Dans ces diverses opérations, qui prirent le mois de mars et le commencement d'avril, César, toujours harcelé par les cavaliers numides, ne put s'en garer qu'en renonçant à

leur opposer sa cavalerie; il protégea ses colonnes par une arrière-garde formée d'une légion se relevant tour à tour et par des coups offensifs des antésignani. Pour compléter l'instruction de ses troupes dans ce genre particulier de guerre il avait aussi fait venir d'Italie quelques éléphants; et bientôt tous ses soldats et chevaux furent familiarisés avec ces animaux de guerre, nombreux dans les rangs ennemis.

Désespérant de faire de cette façon sortir Scipion de son système de prudence, il quitta brusquement le camp d'Agar, pendant la nuit du 4 au 5 avril, pour aller mettre le siége devant Thapsus, où commandait Virgilius avec une grosse garnison.

Dès son arrivée il fit travailler à la circonvallation de la place, tout en saisissant plusieurs postes avantageux de contrevallation. Il espérait ainsi ou enlever cette importante ville maritime, ou amener enfin ses adversaires à livrer bataille pour la secourir. Dès le lendemain en effet ceux-ci vinrent s'établir dans deux camps à huit milles du sien.

Mais César était déjà prêt à les recevoir. Il avait fait élever les retranchements habituels, avec des forts sur les hauteurs autour de la ville; du côté du nord, une petite plaine d'environ 1500 pas entre la mer et un marais, offrait un facile accès à Scipion; il la fit fermer par un fort muni d'une triple garnison; d'autre part sa flotte bloquait la place du côté de la mer.

Après avoir passé deux jours à s'établir aux environs du marais, Scipion avança son armée jusqu'à 1500 pas du grand ouvrage sur ce point, comme pour l'enlever et ouvrir par là ses communications avec la ville. Il se mit en bataille sur l'ordre habituel, les éléphants aux deux ailes, pendant qu'une partie des troupes travaillait avec ardeur à fortifier un nouveau camp et des retranchements plus en arrière.

Voyant cela César s'apprêta aussi à livrer bataille; ses forces, toutes réunies alors et montant à onze légions, lui

permettaient bien d'affronter cette chance. Laissant deux légions sous Asprenas à la garde du camp et des retranchements de circonvallation, il marcha promptement avec le reste contre Scipion, se faisant seconder en outre, du côté de la mer, par une portion de l'escadre, chargée, à un signal convenu, de tenter un débarquement aussi bruyant que possible sur les derrières des républicains.

Rangeant lui-même son gros en bataille il plaça les 2e et 10e légions à la droite, les 8e et 9e à la gauche, les cinq autres au centre, toutes sur trois lignes. A la tête de ses deux ailes il mit cinq cohortes préposées spécialement à lutter contre les éléphants, et répartit ses légers parmi la cavalerie aussi sur les ailes.

Après cela et n'étant pas pressé d'entamer lui-même l'action, il parcourut à pied tous les rangs en exhortant les soldats. Pendant cette revue le combat s'engagea sur son aile droite sans sa volonté et par le fait même des soldats, qui avaient remarqué du trouble chez l'ennemi et qui forcèrent leur trompette à donner le signal d'en avant. César dut suivre le mouvement de ses cohortes qui marchèrent à l'attaque sur tout le front (1).

On ne sait pas grand'chose sur les détails de la bataille, sinon que les éléphants de l'aile gauche de Scipion ayant été retournés sur leurs propres gens, ainsi que la cavalerie maure qui les secondait, commencèrent la débandade dans les lignes républicaines; elles se retirèrent pêle-mêle sur leur camp non achevé, où les assaillants pénétrèrent en même temps qu'elles.

La victoire de César fut complète; il l'acheva en se retournant aussitôt contre la ville, dont une sortie avait déjà été

(1) Plutarque raconte, dans sa *Vie de César*, que ce fut une attaque d'épilepsie qui empêcha le général en chef romain de diriger ultérieurement cette bataille. Ayant senti les premiers tremblements de son mal, il se serait fait porter dans une tour voisine et ne put assister à l'action.

repoussée pendant la bataille. Mettant ses trophées, y compris 64 éléphants, en tête de ses colonnes, il somma Virgilius de se rendre. Celui-ci n'ayant fait aucune réponse, il confia la suite du siége au proconsul Metellus avec trois légions, détacha Domitius sur Tisda avec deux autres légions; puis avec le reste il se mit aux trousses des vaincus dans la direction d'Utique, se faisant précéder par toute sa cavalerie sous les ordres de Messala.

Cette opération, aussi promptement résolue qu'exécutée, se changea bientôt en une marche triomphale, terminée à Utique dont le commandant, l'héroïque Caton, se tua pour ne pas tomber aux mains du vainqueur. Juba, Pétreius, Scipion se donnèrent aussi la mort; Afranius, Faustus la reçurent. Parmi les principaux chefs, Labienus et Cnéjus Pompée seuls réussirent à s'échapper et à gagner l'Espagne.

Après avoir reçu la soumission de tout le pays et prononcé diverses amendes, César repartit d'Utique pour l'Italie aux ides de juin de l'année 46, ayant en moins de six mois mené à bonne fin une de ses plus difficiles et plus importantes campagnes.

Cinq semaines plus tard il arriva à Rome, où le sénat avait déjà ordonné 40 jours d'actions de grâce en son honneur, et où son omnipotence paraissait assurée. Tous ses principaux adversaires avaient été personnellement vaincus; la plupart étaient morts. Il pensa que c'était le moment de reprendre haleine et de célébrer ses victoires. A cet effet il donna des fêtes splendides et jouit de quatre triomphes en retard, qu'on n'avait pas encore eu le temps d'organiser. Il triompha successivement, dans le cours d'un mois, de la Gaule, de l'Egypte, du Pont et de l'Afrique, laissant dans le silence, par une délicatesse qui ne manquait pas d'habileté, les victoires bien plus importantes de Lerida et de Pharsale, pour ne pas troubler par de pénibles souvenirs l'œuvre de pacification qu'il désirait voir s'accomplir sous son égide. En revanche chaque

soldat reçut une récompense de 5 mille drachmes [1], chaque centurion le double, chaque tribun le quadruple.

Le temps du repos n'était cependant pas encore arrivé pour César. Pendant qu'il cherchait à organiser son gouvernement dictatorial sous l'apparence la plus démocratique, une nouvelle armée pompéienne s'était reformée en Espagne, dans le sud de la péninsule. Deux fils de Pompée, Sextus et Cnéjus, la commandaient, unis à Labienus, ce qui, avec l'effectif d'une douzaine de légions dont ils disposaient, constituait une force redoutable. Ils tenaient entr'autres toute la Bétique, où des renforts du reste du pays et de l'Afrique les ralliaient sans cesse.

En février 45, César marcha contre ces derniers adversaires, et après une trentaine de jours il arriva devant eux, vers Cordoue. Les républicains tenaient la ville ainsi qu'un grand camp retranché tout à côté. César entreprend aussitôt le siége de ces deux positions, tout en s'efforçant de tenir la campagne. De nombreux combats ont lieu sans résultat décisif; au moins les historiens de cette guerre, dont les récits renferment beaucoup d'obscurité, n'en font pas mention.

Au bout de quelque temps Cnéjus Pompée sort de son camp pour se rapprocher de la mer. César le suit, et les deux armées arrivent à se trouver en face l'une de l'autre dans la plaine de *Munda* [2].

Par l'ordre de bataille qu'elles prennent les républicains ont leur camp appuyé à la ville sur des hauteurs, ayant en avant d'eux un ruisseau marécageux coulant de leur gauche à leur droite et couvrant convenablement leur front [3].

(1) Environ 4500 francs.

(2) Ville de même nom aujourd'hui sur la rivière Gadal-Medina, entre Malaga et le détroit de Gibraltar.

(3) L'atlas du général Kaussler place le ruisseau à la gauche des deux armées, ce qui ne correspond pas à la description du terrain donnée par Hirtius (Hisp. XXIX); en revanche la narration de la bataille même, renfermant beaucoup de lacunes, y compris celle du passage du ruisseau, a pu induire en erreur l'auteur précité.

Ils sont forts de treize légions, dont on ne sait pas l'effectif, en tout cas de treize aigles légionnaires, groupant autour d'elles de nombreux débandés, avec 6 mille légers plus ou moins réguliers et de la cavalerie. On sait qu'il y avait en tout cas quatre bonnes légions anciennes.

Les troupes de César ont leur camp de l'autre côté du ruisseau et de la petite plaine qu'il traverse, sur des collines à environ 1 ½ lieue de l'ennemi. Leur force est de 80 cohortes, soit 8 légions, dont la fameuse 10e. Celle-ci est à droite, comme d'habitude, nous dit Hirtius, avec d'autres cohortes; les 3e et 5e légions sont à la gauche, le reste au centre, ainsi que des auxiliaires. D'autres auxiliaires légers et 8 mille cavaliers encadrent les ailes. C'étaient donc de grandes armées, 50 à 60 mille hommes de part et d'autre.

César allait décamper, probablement pour amener ses adversaires à quitter leur trop favorable position, quand il s'aperçut, comme à Pharsale, qu'ils avaient l'intention de livrer bataille. Il n'eut garde de l'esquiver, et ayant mis son monde en bon ordre il s'avança jusqu'aux abords du ruisseau. Il pensait sans doute que les Pompéiens en feraient autant; qu'ainsi l'on se battrait dans la plaine, et que l'avantage serait probablement à celui qui attaquerait l'autre le plus résolument au passage du ruisseau ou aussitôt après le passage. Dans cette prévision il ralentit le pas en arrivant au pied de ses collines. Mais les républicains ne descendirent pas jusqu'à la plaine et s'arrêtèrent à un millier de pas de leur camp. De son côté le dictateur, arrivé au bord du ruisseau, reconnut le danger de le franchir, s'arrêta et resta en défensive. Cette halte ayant enorgueilli les troupes de la partie adverse, celles-ci se portèrent en avant à leur tour, mais lentement. Enfin César ne pouvant plus contenir l'impatience de ses soldats, qui depuis trop longtemps déjà mesuraient des yeux l'ennemi, dut se lancer à l'attaque (1).

(1) C'est au moins ce qu'on doit supposer du texte défectueux de Hirtius, disant que les Pompéiens combattirent de *leurs* hauteurs.

L'action s'engage avec fureur sur tout le front. Des deux côtés on pousse de grands cris au milieu d'une grêle de traits et de cailloux. Les Pompéiens défendent vigoureusement leurs hauteurs et repoussent à plusieurs reprises les assaillants. Une forte attaque que César dirige lui-même à sa droite n'est pas plus heureuse, quoiqu'il se jette au milieu de la mêlée. Avec grand'peine il parvient à rallier les fuyards, en leur disant, selon Plutarque : « N'avez-vous pas honte de livrer votre général blanchi sous les lauriers à des enfants ? » Il reprend l'offensive, surtout avec la 10e légion et la cavalerie, tout en lançant un détachement à revers sur le camp ennemi. Après une autre énergique mêlée il reste enfin maître du terrain.

La bataille fut longtemps si douteuse et si meurtrière que César dit que maintes fois il avait dû combattre vaillamment pour obtenir la victoire, mais cette fois-ci pour sauver sa vie.

Il n'eut cependant qu'un millier de tués et 500 blessés. Les Pompéiens, dont tous les fuyards furent massacrés, ne perdirent pas moins de 30 mille hommes, dont Labienus.

Les débris des lignes en déroute se réfugièrent en grande partie dans la ville de Munda, où César les assiégea. Suivant la mode des indigènes, on éleva la circonvallation avec les cadavres, les armes et les boucliers des vaincus ; après un siége où les défenseurs se comportèrent courageusement, la ville se rendit. Les villes de Cordoue, d'Hispalis (Séville) furent aussi soumises, ainsi que le reste du pays, après de cruelles scènes de répression, où périrent tous les principaux chefs.

Dans une assemblée de notables qu'il réunit à Séville, César proclama la pacification définitive de la Péninsule, en faisant aux habitants de vifs reproches sur leur rôle pendant la guerre, reproches qui se terminaient par cet éloge bien connu, adressé à ses troupes : « Et de qui pensiez-vous donc être vainqueurs ? Ignoriez-vous que, moi détruit, il restait au

peuple romain dix légions capables non-seulement de vous résister, mais d'escalader le ciel! »

En automne 45, le vainqueur retourna dans la capitale, où, cette fois, il voulut triompher aussi de la guerre civile, pour terroriser ses adversaires ouverts et cachés, très nombreux encore. Il reprit ensuite ses travaux de réorganisation politique; mais il ne put les mener bien loin. Au bout de cinq mois, il succomba sous les poignards de hauts conjurés, presque tous sénateurs ou anciens officiers de Pompée, qui crurent, par cet assassinat, venger la République en ruine et la préserver de l'asservissement.

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un moment pour résumer l'état des choses militaires à la mort de César et les progrès dus aux leçons de ses 16 campagnes.

En ce qui concerne la *stratégie*, dans le sens moderne de cette expression, César se montre un des maîtres de l'histoire, quoique souvent il se soit écarté, le sachant et le voulant, par des considérations accessoires et surtout par de momentanées nécessités d'ostentation, des principes rationnels qu'on a pu formuler sur la conduite des grandes opérations à la suite des expériences mêmes des capitaines de premier ordre, anciens et modernes. Ses trop grandes lignes de Dyrrachium et son morcellement de troupes après la sixième campagne des Gaules fournissent les deux principaux exemples de cette atteinte portée à ses propres règles.

Mais sa foudroyante offensive contre les Helvètes, puis, aussitôt après, contre les Germains; ses rapides courses, ouvrant la septième campagne des Gaules, pour rejoindre ses légions vers Sens, avec diversion sur l'Auvergne; sa marche après l'assaut échoué de Gergovie, pour rallier son lieutenant sur la Seine et de là ses deux bases de la Province ou des Rémes; ses mesures pour chasser Pompée de l'Italie tout en retenant en Espagne les légions républicaines et y

préparant sa future campagne; ses mouvements sur la Sègre pour cerner Afranius; sa subite arrivée devant Dyrrachium avant Pompée ; son habileté à échapper à celui-ci après l'échec de Dyrrachium; sa descente en Afrique par la Sicile et ses mouvements contre Scipion toujours basés sur la mer; sa promptitude en général à changer de théâtres de guerre éloignés et à y prendre l'initiative des opérations ; sa rapidité ordinaire de marches, son souci de tous ses convois dénotent en César la puissance des conceptions et des soins stratégiques.

Il peut, sous ce rapport, paraître moins brillant qu'Alexandre ou Annibal, lancés loin de leur pays, avec des armées relativement faibles, contre de vastes et puissants empires; peut-être ses campagnes ne peuvent-elles commander l'admiration au même degré que quelques-unes de Napoléon, que Marengo, Ulm, Iéna, les débuts de Waterloo, par exemple ; en revanche il fut toujours plus méthodique, meilleur calculateur, mieux équilibré que ces deux derniers capitaines, quoique plusieurs de ses entreprises, notamment sa grande descente en Epire et celle de son lieutenant à travers l'Adriatique, sa prise de possession de la côte africaine sous Adrumète avec une poignée d'hommes, montrent aussi qu'il savait être audacieux dans le besoin.

En résumé, il ne dédaigna jamais les avantages de justes combinaisons stratégiques; mais, mieux qu'Annibal et que Napoléon, il les associa constamment aux exigences de la politique, de la tactique, de l'organisation, et les combina intimement avec les autres éléments d'action, dans un jeu plus régulier, plus soutenu, plus serré, moins hasardeux.

Comme *tacticien* César est plus éminent encore. Nous avons déjà indiqué, dans le cours de nos récits, les divers perfectionnements qu'il apporta à la tactique dans l'esprit de ceux introduits déjà par Marius. Ce que nous n'avons pas assez pu accentuer, c'est l'éclatante supériorité à laquelle il sut

amener, par l'exercice et par une vigilante direction de l'instruction, les hommes, les unités tactiques et les masses de ses armées.

Ses vétérans étaient presque tous des gladiateurs et des gymnastes consommés, également habiles à manier le pilum et l'épée, la pelle et la pioche, à jeter les traits ou à les parer du bouclier, à porter de lourdes charges ou à fournir des courses rapides, à escalader les murailles ou à passer les rivières à la nage.

Les légers d'élite étaient dressés à manœuvrer de concert avec la cavalerie, à monter en croupe et à sauter à terre agilement.

Les cohortes évoluaient avec rapidité et sûreté, au point que dans la première affaire de Ruspina, il put prescrire aux hommes, pendant la mêlée même, des manœuvres assez compliquées et de ne pas dépasser l'alignement de plus de quatre pieds.

Ses ordres de bataille, sur deux, trois ou quatre lignes de cohortes, étaient aussi parfaits que les meilleurs de nos guerres modernes, sans manie systématique, quoique on y reconnaisse souvent quelque tendance à l'imitation des ordres d'Alexandre renforcés par la droite.

L'emploi graduel des forces et la mise en action de presque toutes celles disponibles se retrouvent dans la plupart de ses engagements, ainsi que la faculté de savoir indifféremment brusquer une affaire ou la traîner en longueur, persister avec énergie dans un projet traversé par de forts obstacles ou en changer devant des difficultés jugées trop grandes, improviser et quitter tour à tour des positions colossales, qualités qui ne se retrouvent que chez des hommes possédant toutes les ressources de la tactique et sachant les allier à la fermeté du caractère autant qu'à la fécondité de l'esprit.

Comme *organisateur* et créateur de forces militaires il fut non moins remarquable. On sait comment il se procura promp-

tement de fortes armées pendant les débuts de sa guerre des Gaules, puis à l'ouverture de la guerre civile, et ensuite dans chacune de ses campagnes, en se renforçant soit de citoyens romains, soit d'auxiliaires étrangers; comment, répandant l'activité tout autour de lui, il sut s'improviser à plusieurs reprises de puissantes flottes, du matériel de ponts et de siége, ce qui, du reste, n'a rien de surprenant de la part d'un des premiers dignitaires du plus grand état et de la plus riche capitale de l'époque, déjà rompus aux constructions publiques, aux expéditions, aux colonisations, aux entreprises de toute espèce sur une vaste échelle.

Malgré l'intime lien qui ne peut manquer d'exister entre le général et l'homme politique et privé, nous ne nous occuperons pas de César sous ce dernier rapport. Mêlé à de passionnées luttes civiles, il fut d'ailleurs très-diversement jugé. Tandis que les uns célébrèrent sa grandeur d'âme et ses vertus, le nommèrent même *préfet des mœurs*, d'autres parlèrent non moins bruyamment de ses vices et de ses débauches. Le fait est que celles-ci acquirent de la notoriété, et qu'il paraît certain que César fut adonné aux plaisirs sensuels de l'amour au moins autant que son devancier Alexandre à ceux du vin et de la bonne chère. (1)

Quoiqu'il en soit de ces diverses circonstances, il est certain que le haut degré de perfection qu'atteignit l'armée de César, complété par une plus grande stabilité de l'institution militaire et du commandement suprême, celui-ci lié bientôt à la toute-puissance politique, concourut à faire des troupes

(1) Tandis qu'Alexandre ouvrait des paris entre ses lieutenants à qui boirait le mieux, paris qu'il gagnait souvent, César put être publiquement accusé d'être « le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris » par le tribun Curion, plus tard son lieutenant. Son séjour d'adolescent à la cour du roi Nicomède lui avait valu le surnom de reine de Bithynie et le couplet satyrique suivant chanté à son triomphe des Gaules par ses propres soldats :

Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem :
Ecce, Cæsar triumphat qui subegit Gallias,
Nicomedes non triumphat qui subegit Cæsarem.

d'alors le meilleur moyen d'exécution qui ait jamais répondu au cerveau d'un grand capitaine.

Après César ce dernier progrès se fixa d'une manière régulière par la transformation des légions de soldats-citoyens en troupes permanentes, progrès incontestable au point de vue militaire, mais d'où pouvaient facilement sortir, comme ce fut trop souvent le cas, de grands maux politiques, en premier lieu l'acclimatation du despotisme gouvernemental.

Au reste le progrès de la permanence de l'armée était déjà réalisé par la permanence de la guerre, ainsi que par les profits de la victoire suffisant à maintenir les mêmes hommes sous les drapeaux.

Lorsqu'après douze ans environ d'autres guerres civiles, le vainqueur de la bataille d'Actium (31), Octave, neveu et vengeur de César, reconstitua définitivement la monarchie à son profit, sous le nom d'*Auguste* et avec le titre d'*empereur*, et qu'il décréta le maintien sous les armes d'environ 400 mille hommes, répartis en 30 légions, sans compter celles des auxiliaires, il ne fit que sanctionner un état de fait devenu malheureusement nécessaire et destiné à le devenir plus encore.

Les premiers empereurs, les plus intéressés à se maintenir une bonne et dévouée armée, améliorèrent sensiblement la condition de celle-ci au point de vue de l'organisation, de l'avancement, de la solde, des récompenses. Ils y introduisirent les auxiliaires en nombre toujours plus grand, ce qui offrait le triple avantage d'augmenter les effectifs, de se passer des citoyens romains proprement dits et de rattacher à l'empire diverses nations plus ou moins alliées ou insoumises. En revanche, un corps d'élite de plus en plus considérable fut créé sous le nom de garde prétorienne, vaste accroissement de l'ancienne garde d'état-major des camps. Pour alimenter ce corps privilégié, chaque légion eut aussi une cohorte d'élite, placée ordinairement en tête, appelée cohorte mi-

liaire, et qui arriva bientôt à compter un effectif double des autres cohortes, perfectionnement des anciens *antesignani* correspondant à peu près à la formation des régiments de grenadiers modernes. Quand la légion était en bataille, la cohorte miliaire fournissait deux ailes encadrant la ligne.

Entr'autres les règnes de Vespasien, de Trajan, d'Adrien, furent remarquables par la gloire des armes romaines sur les extrêmes frontières de l'empire, autant que par la ferme discipline qui régna à l'intérieur. L'art des siéges et des machineries avait fait de notables progrès ; les légions mêmes étaient constamment accompagnées de quelques balistes et onagres, [1] représentant notre artillerie de campagne actuelle, augmentant réellement la force des armées d'opération sans trop les encombrer encore.

Aussi l'on peut dire que le règne de Trajan (98 à 117 après J.-C.) marque le point culminant de l'état militaire romain. Loin d'être alors en décadence, comme le prétendent Montesquieu [2] et, après lui, quelques écrivains militaires même,

(1) Végèce dit, livre III, que de son temps la légion comptait 10 grandes balistes ou onagres, soit une par cohorte, montées sur des affûts roulants, traînées par des mulets et servies chacune par une chambrée, soit onze soldats de la centurie à qui elle appartenait. Chaque centurie avait en outre une petite baliste ; on ne se servait pas seulement de ces engins pour la défense des camps, on les plaçait aussi sur les champs de bataille, derrière les pesamment armés.

(1) M. Guizot, à propos de Montesquieu et Gibbon, s'exprime comme suit dans sa préface de la traduction de Gibbon (viij) : « Montesquieu en revanche, dans ses *considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, jetant de toutes parts le coup-d'œil du génie, a mis en avant sur ce sujet une foule d'idées toujours profondes, presque toujours neuves, *mais quelquefois inexactes*, et moins appuyées sur la véritable nature et la dépendance naturelle des faits, que sur ces aperçus rapides et ingénieux auxquels un esprit supérieur s'abandonne trop aisément, parce qu'il trouve un vif plaisir à manifester sa puissance par cette espèce de création. Heureusement que, par un juste et beau privilége, les erreurs du génie sont fécondes en vérités ; il s'égare par moments dans la route qu'il ouvre, mais elle est ouverte, et d'autres y marchent après lui avec plus de sûreté et de circonspection. » M. Guizot aurait pu ajouter que beaucoup d'autres s'engagent, les yeux fermés, sur la route de Montesquieu et restent dans les fondrières. Ainsi firent les auteurs militaires dont nous parlons ci-dessus.

« Par un enchaînement naturel à la société de son temps, dit aussi M. Amédée Thierry dans son *Tableau de l'empire romain* (préface, IV), Montesquieu s'est fait patricien romain, et a envisagé le monde du haut du capitole. »

Carrion-Nisas et Rocquancourt entr'autres, n'ayant point suffisamment examiné les faits par leurs propres lumières, cet état de l'armée était florissant et il se conserva tel pendant près d'un siècle et demi. A lui seul fut dû le maintien si prolongé, au milieu du trouble universel, de l'intégrité de l'empire, qui ne commença à être gravement entamée que sous Gallien (260), et qui résista près de deux cents ans encore à la vigoureuse réaction de la circonférence sur le centre, qu'on a appelée du nom d'invasion des Barbares.

L'ancien noyau romain, qui avait constamment gagné en force tant qu'il s'était limité à la péninsule italique et à ses proches appendices, fut étouffé sous la masse des peuples nouveaux, arrivés peu à peu à joindre les ressources de la civilisation romaine à la forte portion de leurs propres traditions et usages qu'ils avaient conservée.

Au militaire on vit les auxiliaires encombrer les lignes, l'accessoire absorber le principal, en même temps que les légionnaires, perdant leur antique ressort patriotique, l'esprit national de conquête, s'habituèrent à céder le pas aux nouveaux venus et à d'embarrassantes machines faisant dominer la défensive sur l'offensive.

Alors commença réellement la décadence, la transformation pénible de l'état de choses qui, dans sa carrière de plus de mille ans, avait eu des périodes si éclatantes; décadence signalée surtout par un précieux écrivain militaire romain, Végèce ([1]), de la fin du IVe siècle, et qui ne saurait être mieux

Plus loin, page 5 du même ouvrage, M. Amédée Thierry accentue encore mieux son opinion à cet égard: « Montesquieu, dit-il, penseur si éminent et analyste politique si ingénieux, n'est après tout qu'un patricien de l'opposition au temps des premiers Césars; un Tacite doué de la vue prophétique, embrassant toute l'histoire romaine avec les sentiments, les préjugés, les regrets d'un contemporain de Domitien. » Au reste tout le brillant et judicieux volume de M. Amédée Thierry est à lire pour juger le système historique mis à la mode par Montesquieu et datant la décadence romaine de celle de la république oligarchique dont Caton fut le plus énergique représentant.

(1) *De re militari opera.*

mise en évidence que par la comparaison de ses indications avec celles données par Polybe qui vivait un siècle et demi avant Jésus-Christ.

Cette situation historique ouvre forcément une nouvelle période de nos *Etudes*, soit celle que nous comprenons sous le titre résumé de *Moyen-Age*, et qui fera l'objet du chapitre suivant.

V

Moyen-âge.

A l'époque où Végèce écrivait le livre dont nous venons de parler, soit sous le règne de l'empereur Valentinien I (364-375 après Jésus-Christ) le système légionnaire annonçait déjà sa prochaine ruine, non pas seulement par l'abus des accessoires, y compris les machines, mais surtout par le fait de la corruption générale, qui finit aussi par l'atteindre. Les soldats romains ne possédaient plus la vigueur corporelle et l'énergie morale qui avaient jadis tant contribué à leur puissance et à leur gloire. Les mœurs de tous s'étaient efféminées; avec cet abaissement universel était venu le relâchement de la discipline militaire, et sans discipline la meilleure troupe du monde devient aisément la pire.

Toutefois il faut dire, à la louange de l'armée romaine, qu'elle était moins déchue que l'état lui-même, et que ses vices lui venaient surtout de celui-ci. Les citoyens de l'empire n'aspiraient plus qu'à se soumettre à la force qui paraissait la plus accentuée, et comme ils la cherchaient avec raison sous les aigles militaires, les légions étaient sans cesse entraînées dans des troubles civils où disparaissaient l'autorité du commandement et toute combinaison suivie d'opérations militaires.

Par cette cause et par d'autres encore que nous esquisserons plus loin, il se trouvait, en somme, que l'état politique

et social romain avait perdu cette unité qui le caractérisait et qui, selon M. Guizot [1], le distingue essentiellement de la civilisation moderne, où la variété domine. L'empire n'avait pu renforcer sa cohésion autant qu'il avait augmenté sa surface; sa propre dimension colossale le déchirait; la patrie prétendue commune, à la fois trop hétérogène et trop vaste pour être vraie, n'existait que sur le papier ou dans une vaniteuse bureaucratie.

A part l'abandon de la Dacie, conquête de Trajan au nord du Danube, le territoire de l'empire resta bien le même depuis Auguste à Constantin; mais la guerre régnait presque en permanence en deçà et sur tout le pourtour des frontières; et comme celles-ci formaient de bonnes frontières militaires, le centre se trouvait plus ou moins à découvert. On estime qu'alors l'empire occupait une superficie de 180 mille lieues carrées, soit six cents lieues du nord au midi et plus de mille du levant au couchant [2]. Il était borné au nord par l'Ecosse avec le mur de Calédonie, par le Rhin et le Danube, avec une ligne de fortifications s'étendant entre ces deux fleuves dans la Forêt-Noire, par la Mer-Noire; au levant par les montagnes de l'Arménie et le Caucase, une partie du cours de l'Euphrate et les déserts de l'Arabie; au midi par les sables de la Lybie et du Sahara; au couchant par l'Atlantique.

Mais cette grandeur territoriale, à laquelle s'ajoutait la magnificence de centaines de riches cités, recouvrait une faiblesse incurable. Des maux intérieurs et extérieurs sans nombre, se soutenant et s'engendrant les uns les autres, rongeaient le vaste état.

Parmi les premiers figuraient surtout, comme nous l'avons déjà dit, la dégradation des mœurs et le manque d'esprit public des populations. « Ce sentiment si pur, si élevé, cette

(1) Cours d'histoire moderne, IIe leçon.
(2) Sismondi, Histoire de la chute de l'Empire romain. Paris 1835, I, 20.

vertu publique, dit Sismondi [1], qui s'exalte quelquefois au plus haut degré d'héroïsme, et qui rend le citoyen capable des plus glorieux sacrifices, le patriotisme qui avait fait longtemps la gloire et la puissance de Rome, n'avait plus d'aliments dans l'empire de l'univers. Un édit de Caracalla (211-217) avait rendu communs à tous les habitants de l'empire les titres et les devoirs, bien plus encore que les prérogatives de citoyen romain. Ainsi le Gaulois et le Breton se disaient compatriotes du Maure et du Syrien, le Grec de l'Egyptien et de l'Espagnol; mais plus un faisceau semblable grossit, plus le lien qui l'unit se relâche. Quelle gloire, quelle distinction pourrait être attachée à une prérogative devenue si commune? Quels souvenirs pouvaient être éveillés par le nom de patrie, ce nom qui n'était plus rendu cher par aucune image locale, par aucune association d'idées, par aucune participation à tout ce qui avait illustré le corps social?

« Ainsi les souvenirs, les sentiments nationaux, étaient abolis dans l'empire de Rome. Ils se trouvaient faiblement remplacés par deux distinctions à établir entre les habitants : celle du langage et celle des conditions.

« Le langage est le plus puissant de tous les symboles pour faire sentir aux nations leur unité ; il s'associe à toutes les impressions de l'âme ; il prête ses couleurs à tous les sentiments et à toutes les pensées ; il ne peut plus se séparer dans notre mémoire de tout ce qui nous a fait aimer la vie, de tout ce qui nous a fait connaître le bonheur : en nous révélant un compatriote au milieu des peuples étrangers, il fait palpiter notre cœur pour toutes les émotions de la patrie. Mais loin d'être un principe d'union entre les citoyens romains, le langage servit à les séparer. Une grande division entre le grec et le latin opposa bientôt les empires d'Orient et d'Occident. Ces deux langues, qui avaient déjà brillé de

(1) Ouvrage cité, I, 27.

tout leur éclat littéraire, avaient été adoptées par le gouvernement, par tous les gens riches, par tous ceux qui prétendaient à une éducation soignée, et par la plupart des citoyens des villes. Le latin était parlé dans la préfecture des Gaules, l'Afrique, l'Italie, et une moitié de la préfecture illyrique, le long du Danube; le grec était parlé dans toute la partie méridionale de la préfecture illyrique, et dans toute la préfecture de l'Orient.

« Mais la grande masse des habitants des campagnes, là où les campagnes n'étaient pas uniquement cultivées par des esclaves apportés de loin, avait conservé sa langue provinciale. Ainsi le celte était toujours parlé dans l'Armorique et l'île de Bretagne, l'illyrien dans la plus grande partie de l'Illyrique, le syrien, le cophte, l'arménien, dans les provinces d'où les langues avaient pris leur nom. Là où le peuple était plus asservi et plus opprimé, il faisait plus d'efforts pour apprendre la langue de ses maîtres; ceux-ci devaient au contraire faire les avances, dans les provinces où le peuple était plus nombreux. Cependant il y avait dans tout l'empire un déplacement continuel des hommes, à cause de l'immense commerce des esclaves, du service militaire et de la poursuite des emplois civils; aussi chaque province présentait dans les rangs inférieurs du peuple les plus bizarres mélanges de patois et de dialectes divers. Ainsi dans les Gaules, vers la fin du Ve siècle, nous savons qu'on parlait saxon à Bayeux, tartare dans le district de Tifauge en Poitou, gaélique à Vannes, alain à Orléans, franc à Tournai, et goth à Tours. Et chaque siècle présentait une combinaison nouvelle. »

Ajoutons que cet empereur Caracalla, partageant les prédilections de son père Septime Sévère pour l'Afrique, sa patrie, naturalisa en quelque sorte l'ancien ennemi carthaginois, en élevant partout des statues d'Annibal. L'image du vainqueur de Cannes, dit M. Amédée Thierry (page 173), alla peut-être primer au capitole les statues des Fabius et des Scipions. Ce

qu'il y a de plus intéressant pour nous dans cette action exotique des empereurs africains c'est que Caracalla, enthousiaste passionné d'Alexandre-le-Grand, organisa un corps de troupes sur le modèle de la phalange.

D'ailleurs l'état seul des personnes expliquait le cahos antinational qui régnait alors. La classe sénatoriale avait accaparé presque toutes les richesses et d'immenses domaines, tandis que les populations rurales n'étaient plus composées que de colons libres et d'esclaves à peu près dans des conditions semblables, et que les industriels des villes, devenus les clients de la classe supérieure, partageaient sa corruption ou servaient d'instruments habituels de sédition.

De telles conditions sociales, liées à des troubles politiques continuels et à d'incessantes révolutions, ne pouvaient manquer de réagir fâcheusement sur la composition des légions et sur leur emploi contre l'ennemi extérieur.

Cependant cet ennemi devenait de plus en plus menaçant. De toutes parts les frontières étaient entamées par des armées de barbares, continuant les invasions à nous déjà connues des Gaulois, des Helvètes, des Germains, retenues précédemment par Marius, par Jules-César, par Trajan.

Ces nouveaux venus, aux pas desquels s'attachaient de si hautes destinées, appartenaient à trois groupes différents, à savoir :

1° Ceux de souche africaine, comprenant entr'autres les Gétules, les Berbères, les Maures, les Arabes, les Sarrazins, peuples essentiellement nomades, pasteurs, chasseurs, cavaliers. Les deux derniers surtout, renommés par leur pratique du commerce des caravanes et du brigandage, possédaient une nombreuse et intrépide cavalerie ainsi que des chameaux.

2° Ceux de souche asiatique, venant du nord de l'Asie, et se rattachant soit à la race mongole, soit à la tartare, entr'autres les Persans, descendants des Parthes, les Avares, les

Alains, les Huns, les Tartares, les Madjars, les Turcs, peuples également nomades, cavaliers comme les précédents, mais plus sauvages qu'eux et cruels ennemis de la civilisation. Les plus redoutables furent d'abord les Huns, effrayants par leur laideur personnelle et par leurs nuées d'agile cavalerie. Leur existence se passait à cheval, leurs familles les suivant dans des chariots qui leur servaient de camp Ils avaient l'adresse des Parthes à lancer les flèches et maniaient aussi le lasso des Indiens de l'Amérique du sud, outre l'épée et la courte lance. Leurs armes défensives étaient un casque, un bouclier et des casaques de peaux d'animaux. Sous leur grand chef Attila, au milieu du 5me siècle, ils s'avancèrent jusqu'au centre de la Gaule au nombre d'environ 500 mille hommes. Plus civilisés et non moins intrépides, les Turcs possédaient en outre quelque infanterie et avaient des chevaux bardés et des sortes de cottes de mailles.

3° Enfin les barbares de souche européenne. qui comprenaient, outre la race gauloise ou celtique déjà fixée alors et à peu près romanisée, les deux groupes principaux, des Slaves dans la Russie actuelle, et des Germains, en Germanie et Scandinavie.

Les Slaves, essentiellement laboureurs, furent bientôt envahis par tous leurs voisins nomades, et leur nom même, qui, dans leur langue, signifie *glorieux*, n'exprima plus que celui de la servitude (1). Leurs principales tribus, les Sarmates, les Quades, les Hénèdes, habitant de vastes plaines, fournissaient surtout d'adroits cavaliers, plus redoutables cependant par leur extrême rapidité que par leur valeur. Le Sarmate en guerre conduisait ordinairement deux ou trois chevaux en main, passant de l'un à l'autre pour les alléger, et les attelant aussi au besoin. Ses flèches, où des os acérés remplaçaient le fer, étaient souvent empoisonnées. Une cui-

(1) Esclave, en anglais slave, en allemand Sclave. Voir Sismondi, I, 95.

rasse d'écailles de corne protégeait son corps; combattant d'avant-garde comme les Cosaques d'aujourd'hui, il escarmouchait, éclairait, pillait plus qu'il ne concourait à la bataille même.

Quant aux Germains, les plus importants à tous égards de ces peuples nouveaux, par le rôle qu'ils jouèrent dans le renversement de l'empire romain, leurs principales branches étaient les Goths, à l'est, le long des Carpathes et de la Mer-Noire; les Saxons, les Burgondes, les Lombards, les Vandales, au nord, le long de la mer Baltique; les Suèves, les Allemands, au sud, vers le Haut-Rhin et le Danube; les Francs sur le cours inférieur du Rhin.

Décrits déjà par Tacite, les Germains, plus rapprochés d'ailleurs du siége principal de l'histoire ancienne, nous sont mieux connus que les autres peuples contemporains. Possédant les qualités et les vices de la barbarie, dit un de nos compatriotes qui résume avec une remarquable netteté cette époque si confuse, « ils étaient simples, hospitaliers, courageux, passionnés pour la liberté, mais cruels, intempérants et dominés par de brutales et fougueuses passions. Cependant les Germains différaient des barbares de l'Asie. Ils n'étaient pas nomades; ils avaient des demeures plus ou moins fixes et même cultivaient la terre. Néanmoins ils changeaient quelquefois de demeures et aimaient beaucoup à faire des expéditions. Leur genre de vie était donc intermédiaire entre la vie nomade et la vie sédentaire. Or les demeures fixes et l'agriculture étant les premiers pas dans la civilisation, les Germains semblaient ainsi moins plongés dans la barbarie que les Asiatiques, et, à côté de leurs goûts destructeurs, l'on retrouvait chez eux quelques instincts relevés. Enfin les Germains n'étaient pas sans avoir une certaine organisation politique. Chaque peuplade avait son assemblée nationale et son chef ou *roi*. Le roi avait autour de lui des compagnons qui lui juraient fidélité et s'appelaient ses *fidèles*. Ces fidèles

vivaient à la table de leur chef, s'engageaient à lui rendre des services d'honneur et à le suivre à la guerre. Le chef, de son côté, protégeait ses fidèles et leur faisait des dons d'armes et de chevaux. (1) »

Au point de vue militaire nous devons rappeler aussi les particularités que présentent les peuplades germaines, et comme nous ne saurions mieux le faire que M. le commandant de la Barre-Duparcq dans le livre déjà mentionné plus haut (2), nous prendrons la liberté d'emprunter textuellement au savant officier français, directeur des études à l'école impériale de St-Cyr, ses indications sur les Germains en général, ainsi que sur les Goths, les Vandales et les Francs, y compris ses précieuses notes sur les sources bibliographiques.

« Aux yeux des vaillants et belliqueux Germains, dit-il, d'après Montesquieu (3), il existait deux crimes capitaux, la lâcheté et la trahison. On noyait celui qui abandonnait son bouclier pour sauver sa vie, on pendait le traître. A la mort d'un guerrier, on ensevelissait, avec son corps, ses armes et son cheval, pour qu'il les eût dans le paradis du Wahalala, où combattre et manger devaient être ses principaux passe-temps.

« Dans la famille germaine, « l'enfant ne comptait pas « encore, le vieillard ne comptait plus, la femme ne s'apparte- « nait pas (4). » Tous trois se trouvaient sous la tutelle de celui qui était fort, qui avait la fonction de se battre, qui devait, pour son honneur, les protéger, et qu'en revanche ils servaient (5).

« Ainsi, la religion, la pénalité, l'organisation de la famille

(1) Duperrex, recteur de l'Académie de Lausanne. *Histoire du moyen-âge*, 2me édition. Lausanne 1863, page 6.

(2) Voir page 91 de ce vol.

(3) *Esprit des lois*, XXX, Chap. 19.

(4) Mignet, *La Germanie, son introduction dans la société civilisée de l'Europe occidentale* (*Mémoires historiques*, 1854, p. 129).

(5) On consacrait également aux soins domestiques les infirmes et les esclaves.

montrent que les Germains étaient surtout guerriers. Cette indication se retrouve dans la plupart des particularités qui les concernent, témoin le fait qu'ils applaudissaient au sein d'une assemblée en agitant leurs framées.

« Ils allaient au combat en chantant ; plus le chant s'élevait puissant et sonore, plus ils espéraient la victoire; ils augmentaient son intensité en le répercutant au moyen de leur bouclier placé devant leur bouche (1), et souvent même ils frappaient le bouclier de l'épée (2).

« Outre la gloire, ils aimaient dans la guerre le mouvement et l'action ; en temps de paix, au contraire, ils s'engourdissaient et sacrifiaient à l'indolence, à la bonne chère, au jeu, abandonnant à leur domesticité toutes les occupations, même celles concernant les terres et les troupeaux.

« Pour traiter leurs affaires privées ou publiques, ils restent en armes, mais nul ne peut porter d'armes avant d'en avoir été jugé capable, et de les avoir reçues en cérémonie publique, soit d'un chef, soit de son père, soit d'un parent ; de là, plus tard, chez les nations d'origine germanique, l'usage de faire la dégradation civique en ôtant au dégradé son épée et son bouclier.

« Au moment d'entrer en lutte, le plus brave de la tribu ou de plusieurs tribus, suivant le cas, est élu pour général. Sous ce chef supérieur, chacun des chefs en sous ordre rassemble autour de lui un certain nombre de compagnons qui lui sont dévoués jusqu'à la mort et qui partagent ses repas ; plus il a de compagnons, plus il est honoré, élevé en dignité, et cet honneur, cette dignité, il les perpétue, les augmente en attirant, en enchaînant auprès de lui par des libéralités qu'entretient la guerre. Chef supérieur ou chef secondaire, il guide plutôt par l'exemple que par des ordres, car il ne

(1) Crévier, *Histoire des empereurs romains*. 1766, in-12, tome 1er, p. 234.
(2) Plutarque, *Vie de Marius*, voyez Tite-Live, XXVIII, 29.

peut infliger un châtiment, ce privilége appartenant aux seuls prêtres (1); aussi chez ce peuple, assez jaloux de sa liberté pour haïr l'autorité même bornée, la discipline militaire existe à peine.

« En campagne, les Germains conservent à peu près leur organisation civile; ils sont fractionnés par centaines, par dizaines et chacune de ces fractions a un chef.

« Le guerrier germain, à moitié nu, portait primitivement peu d'armes défensives. Cavalier ou fantassin, il avait un bouclier allongé, parfois rond, formé d'osier entrelacé ou de planches jointes et couvertes de couleurs éclatantes; le bouclier du cavalier était moindre que celui du fantassin. Pour le Germain, la cuirasse, le casque, constituaient une rareté, malgré les dépouilles des Romains tués ou faits prisonniers sur les bords ou au-delà du Rhin, malgré aussi les échanges commerciaux qui s'exécutaient déjà entre sa patrie et l'Italie.

« En armes offensives, le cavalier germain possédait uniquement la framée, espèce de demi-pique légère, garnie d'une pointe de fer courte et aiguë, qui s'utilisait de près ou se dardait de loin. Le fantassin était, outre sa framée, armé de javelots qu'il lançait à de grandes distances. L'épée, la lance se montraient peu communément; cette dernière paraîtrait avoir consisté simplement, à l'origine, en un long bâton terminé par une pointe durcie au feu (2).

« L'infanterie, voilà la force principale de ce peuple, et cela tient moins à ce qu'ils ont des chevaux médiocres et sont eux-mêmes des cavaliers inexercés, comme l'avance Tacite, qu'à la nature coupée de leur pays qui permet mieux les luttes à pied, et à cette circonstance que chaque Germain

(1) Tacite. *Mœurs des Germains*, 7. — Luden (*Histoire d'Allemagne*, liv. III, chap. 6) s'appuie sur le dire contraire de César (*Guerre des Gaules*, VI, 23) pour soumettre au doute cette assertion de Tacite.

(2) Sigrais, *Considérations sur l'esprit militaire des Germains*, 1781, p. 40 et 41, — Luden, *Histoire d'Allemagne*, livre III, chap. 6.

s'arme à ses frais et se trouve trop pauvre pour s'armer à cheval.

« Du reste, leurs fantassins devenaient au besoin hommes de cheval pour remplacer les cavaliers tués ou mis hors de combat sur le champ de bataille; inversement, leurs cavaliers, montés à cru, savaient laisser leurs montures en arrière et lutter à pied, cas où ils visaient surtout à tuer les chevaux de leurs adversaires ([1]). Il ne faut donc pas s'étonner de cette troupe mixte de l'armée d'Arioviste dont il est question dans César ([2]), troupe dans laquelle il figure autant de fantassins que de cavaliers; chaque espèce de combattants chargeait l'ennemi séparément, mais de manière à se protéger et à offrir aux plus exposés un point de ralliement; pour marcher en avant ou se retirer, les fantassins s'aidaient de la crinière des chevaux et les égalaient en vitesse, ce qui prouve de leur part une légèreté hors ligne, acquise sans doute au prix d'un long exercice. Exécuté de cette manière, le mélange des armes devient très-propre à l'escarmouche.

« La formation habituelle de l'infanterie des Germains semble être en phalange, c'est-à-dire serrée et compacte, si nous en croyons un mot du premier et du plus habile adversaire que Rome leur ait envoyé ([3]). Suivant le même auteur, cette infanterie connaissait et employait la manœuvre de la *tortue* formée avec les boucliers. Tacite ([4]) lui prête le *coin* pour ordre de bataille; c'est évidemment un ordre de bataille accidentel.

« Après une action, les Germains ont grand soin de retirer leurs morts.

« Les chefs de guerre de ce peuple agissent avec réflexion et ne se fient pas toujours aveuglément à la force: voyez plutôt

(1) César, *Guerre des Gaules*, IV, 12.
(2) *Guerre des Gaules*, I, 48.
(3) « Ex consuetudine suâ. » (César, *Guerre des Gaules*, I, 52.)
(4) *Mœurs des Germains*, 6.

Arioviste déjouant, brisant l'ardeur gauloise en restant plusieurs mois, malgré les piéges qu'on lui tend, enfermé au milieu de marais, dans une position inexpugnable.

« Ces positions fortifiées par la nature, entourées d'eaux, de bois, de montagnes, sont les seules places fortes des Germains; ils n'ont pour se défendre à l'intérieur, pour abriter leurs villages, ni enceinte maçonnée, ni retranchement; ils ne sauraient former autour de leurs habitations qu'un pourtour de chariots, comme on les voit quelquefois le faire en rase campagne sur les flancs et les derrières de leurs colonnes.

« Leurs enseignes représentent des animaux connus dans le pays.

« Tels sont les seuls renseignements positifs que l'on puisse donner sommairement sur l'art militaire d'un peuple qui a certes le plus contribué « à débiliter l'empire d'Occident, à l'énerver, à l'exténuer (1), » Ce résultat capital, obtenu par sa vigueur et sa persévérance, fait son éloge et sa gloire.

« *Goths.* Ce peuple, à la taille élevée, à la peau blanche, à la chevelure blonde, dont le coq était le symbole, avait une infanterie meilleure que sa cavalerie, et pourtant cette infanterie, inhabile à l'emploi des flèches et autres armes de jet, ne se servait bien que de l'épée; elle portait en armes défensives un bonnet de fer et un bouclier. Ses chefs savaient à la fois, dans une bataille, mettre de leur côté les circonstances favorables et combattre vaillamment, témoin la journée d'Adrianople (2) (9 août 378), qui épouvanta tellement les Romains d'Orient, les vaincus, qu'ils y répondirent par un massacre général des jeunes Goths élevés dans les villes de leur domination.

« Ces cruelles représailles témoignent de la terreur inspirée par la puissance militaire des Goths. Ils se divisèrent bientôt

(1) Sigrais, *Esprit militaire des Germains*, p 444.
(2) Andrinople, si l'on préfère cette forme.

d'une manière définitive en *Ostrogoths*, ou Goths d'orient, et en *Wisigoths*, ou Goths d'occident, et sous ces deux noms aidèrent les empereurs, puis leur arrachèrent des provinces où ils se fixèrent.

« Les Ostrogoths, même après avoir habilement conquis la Thessalie, ce qui mettait une solution de continuité entre les possessions européennes de l'empire, restaient misérables et affamés, parce que la culture de la terre leur était antipathique; la passion des armes était encore leur seul mobile, et leur roi Théodoric fut obligé de les jeter sur l'Italie comme sur une proie. Pour y arriver, ils exécutèrent, pendant l'hiver de 488 à 489, une belle marche de 140 myriamètres, accompagnés de leurs femmes logées sur leurs chariots où elles vaquaient aux soins domestiques. La présence de ces *impedimenta* leur était, comme chez presque tous les peuples barbares, doublement utile, car les femmes les excitaient, les aidaient durant le combat, et les chariots formaient un accessoire défensif. Maître et souverain de la péninsule italique, Théodoric fit de la concession d'une portion des terres, la solde permanente de ses troupes en temps de paix, et emprunta pour leur formation aux usages romains. Il divisa son infanterie à la mode légionnaire et l'arma du *pilum* (1); il augmenta beaucoup sa cavalerie; il institua des vétérans, vieux soldats choisis parmi les plus braves, et auxquels il accordait sur son trésor une gratification annuelle jusqu'à leur congé définitif. Il établit à Ravenne, sa capitale, un gymnase où l'élite de la jeunesse s'exerçait aux armes sous sa vigilante direction. Ce grand monarque préférait les petites armées, pourvues de tout et bien disciplinées; il dut la victoire à ce sage système. Une de ses lois, en permettant

(1) Les Ostrogoths ne paraissent pas avoir jamais été habiles à manier cette arme de jet, puisqu'on les voit appeler à leur secours, contre les Francs, les Gépides, renommés pour leur adresse à lancer des traits.

aux Goths de tester dans les camps, montre jusqu'où s'étend sa sollicitude pour les guerriers (1).

« Les Wisigoths, qui fondèrent un Etat puissant dans la Gaule méridionale, eurent toujours peu de cavalerie (2), ce qui étonne, puisqu'ils habitaient en partie un pays de plaine. Leur infanterie excellait dans l'emploi de l'épieu et de l'épée, se rapprochait dans sa formation de l'ordonnance romaine et jouissait d'une grande réputation. Les Wisigoths armaient et emmenaient à la guerre le dixième de leurs esclaves, qui combattaient non en corps séparé, mais mêlés avec eux : cette coutume augmentait sans danger leurs armées. Ils affectaient encore de porter des habits faits de peaux (3) ; sur le champ de bataille ils relevaient leurs morts en chantant un hymne en honneur des victimes de la gloire de la patrie. Ils avaient la prétention de descendre du dieu Mars comme les Romains. Leur indiscipline, leur intempérance les exposaient parfois à des surprises : leur religion produisit le même effet à la journée de Pollentia (403), où Stilicon attaqua et battit le jour de la fête de Pâques leur roi Alaric, qui ignorait probablement l'exemple donné par les Machabées (4).

« Ostrogoths et Wisigoths étaient fort inhabiles dans l'art des siéges, et n'avaient aucune idée des machines qu'on y employait. Ne les vit-on pas devant Rome (538) faire traîner à découvert leurs tours d'attaque par des bœufs, que plusieurs traits de la défense eurent bientôt mis hors de combat, au lieu de leur communiquer, suivant l'usage, le mouvement

(1) Du Roure, *Histoire de Théodoric le Grand, roi d'Italie*, 1846, tome 1er, pages 306, 307, 331 et 397.

(2) M. le comte de Clonard, dans son *Historia de las arma infanteria y caballeria*, ouvrage cité dans le chapitre précédent, dit à la page 276 de son Tome 1er : « En campagne, la force principale des Goths était leur cavalerie ; » mais il parle des Wisigoths installés en Espagne vers la fin du Ve siècle de notre ère, c'est-à-dire d'une nation déjà organisée féodalement et dont les usages militaires appartiennent au chapitre suivant, qui traitera du *Moyen âge avant la poudre*.

(3) Dubos, *Histoire de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, livre II, chap. 16, édition in-12, 1742, tome II, pages 112 et 113.

(4) Voyez ci-dessus, chapitre 1er, *Juifs*.

par un mécanisme intérieur confié aux bras de soldats cachés ?

« *Vandales.* — Procope donne aux Vandales une origine gothique. Plus d'un historien parle mal de leur courage (1), ce qui met une distance entre eux et les Ostrogoths ou Wisigoths, quoique l'on ne puisse refuser toute valeur à ceux qui, au nombre de 50,000 et dirigés par un prince doué de génie (Genseric), ont conquis l'Afrique septentrionale.

« Dès leur arrivée en Afrique, ils quittèrent lenr organisation militaire par tribus et bandes pour se diviser en quatre-vingts cohortes d'égal effectif de 1000 hommes chacune, ces cohortes se fractionnant en groupes de 100 hommes et de 10 hommes.

« Dès lors aussi ils combattirent tous à cheval, armés uniquement de la lance et de l'épée; les archers qu'ils employaient étaient des mercenaires de race maure. Cette méthode explique comment ils réussirent dans leurs incursions de pirates sur les côtes de la moitié occidentale de la Méditerranée. Embarquant des chevaux sur leurs nombreux vaisseaux, ils se répandaient rapidement dans le pays aussitôt débarqués, y semaient l'épouvante (2), revenaient à leur flotte, se rembarquaient et couraient ailleurs.

« Ils craignaient les fortifications, probablement parce qu'ils ignoraient l'art de les attaquer; aussi, maîtres des villes, s'empressaient-ils d'en abattre les murailles, erreur déplorable qui contribua au prompt renversement de leur puissance autant au moins que la mollesse de leurs descendants.

« *Francs* (3). — Les Francs n'avaient d'autre arme défen-

(1) Dubos, *Histoire de l'établissement de la monarchie française*, livre Ier, chap 18; édition citée, tome 1er, p. 278 et 279.

(2) Gibbon, *Décadence de l'empire romain*, chap. 36.

(3) Le lecteur consultera avec fruit, sur les Francs, la *Storia militare di Francia* de M. le professeur J.-B. Crollalanza, tome Ier, 2me édition, 1856, Fano, livre 1er, chap. 3, principalement p. 147 et suivantes. J'ai rendu compte de cet ouvrage important dans le *Spectateur militaire* (Octobre 1857 .

sive qu'un bouclier, long, étroit, fait de bois ou d'osier, couvert de cuir; cela dura jusqu'au temps de Charles Martel, malgré leur imitation partielle des usages romains, après leur installation en Gaule.

« Ils combattaient presque exclusivement à pied, et on les voit encore à la bataille de Casilin (553) n'opposer à l'armée de Narsès ni cavaliers, ni archers, ni frondeurs.

« Le fantassin franc, aux cheveux relevés en forme d'aigrette et aux moustaches pendantes, portait des vêtements en toile, serrés au corps par un ceinturon qui soutenait une épée; il avait encore une courte pique nommée *hang* et une hache dite *francisque*, son arme favorite [1]. Dans la lutte, il lançait contre le bouclier de son adversaire son hang, qui s'y maintenait par le crochet de son fer et le faisait baisser par son poids, puis cherchait à frapper à toute volée du tranchant de sa francisque son ennemi découvert. Cette manœuvre était assez bonne, mais elle exigeait un combat corps à corps ou à une faible distance, à la distance où le hang pouvait se lancer.

« L'infanterie franque combattait, comme celle des Germains, tantôt en phalange, tantôt en coin (colonne), et couvrait la tête et les flancs de sa formation d'une haie de boucliers contigus, pour atténuer l'effet des traits auxquels malheureusement elle n'avait à opposer de loin ni projectiles, ni armures; elle attaquait avec une grande vitesse et en jetant des cris terribles.

« Les Francs étaient habitués et merveilleusement exercés à faire la guerre; cela tenait sans doute à leur passion de prendre les armes de bonne heure, vers 13 ou 14 ans. Mais, peu civilisés, dénués d'industrie, ils ne se montraient pas plus savants dans la poliorcétique que dans les raffinements

(1) Suivant le P. Daniel, *Histoire de la milice française*, tome Ier, page 7, les Francs employaient l'arc, mais à la chasse seulement.

de la tactique ; « ils y suppléaient, a dit Sigrais (1), par ce courage national, à la fois fureur impétueuse et constance opiniâtre, dont l'honneur formait la base. » Vaincre ou mourir constituait leur maxime, et il était fort rare d'en voir de prisonniers (2). Chez eux, la loi salique le confirme, il y avait délit pour accuser de l'abandon du bouclier ou appeler *lièvre* (fuyard).

« L'empereur Léon (3) nous les montre peu obéissants, inattentifs à se garder dans leurs campements, dispersés par des postes et des réserves, faciles et prompts à se décourager ; il recommande contre eux les attaques fréquentes, les embuscades, les longues négociations.

« Au VIIe siècle, les Francs étaient encore commandés à la guerre par les mêmes officiers qui les jugeaient en temps de paix ; je cite ce fait pour prouver combien chez eux le commandement militaire resta longtemps le commandement unique et permanent.

« Ce peuple, à son arrivée dans la Gaule, avait pour enseignes de petites bandes d'étoffe taillées en pointe ou arrondies par l'un des côtés. »

Après ces intéressantes notions nous pouvons plus aisément reprendre le fil historique de notre sujet.

Mis en mouvement dès le 2me siècle par une de ces impulsions périodiques que présentent les annales du monde et dont nous n'avons pas à établir ici les causes, ces divers peuples barbares avaient opéré, déjà sous l'empereur Gallien, vers l'an 260, une première et heureuse invasion qui ne tarda pas à en amener d'autres plus complètes encore.

L'affaiblissement intérieur de l'empire facilitant ces attaques extérieures, et celles-ci augmentant celui-là, le pouvoir im-

(1) *Considérations sur l'esprit militaire des Francs et des Français*, 1786, page 61.

(2) La Bletterie, *Histoire de l'empereur Julien*, in-12, 1746, p. 116 à 118.

(3) Institutions XVIII.

périal lui-même, ballotté dans ce cercle vicieux, en fut gravement atteint.

D'abord les légions, se sentant les premières menacées, voulurent être gouvernées par les plus braves et par les plus habiles; elles portèrent violemment tous leurs chefs distingués au trône, qu'elles possédèrent ainsi pendant près de deux siècles. Leur but principal fut atteint; les frontières, vaillamment défendues, demeurèrent à peu près intactes; mais la discipline et la légalité disparurent, ce qui ne fit qu'étendre le mal et prolonger l'agonie. A cette période de despotisme militaire par raison d'état, à l'apogée sous l'empereur Probus (280), qui incorpora 16 mille Germains par an dans les légions, succéda la période des partages du gouvernement suprême dès le règne de Dioclétien (284-305). Cet empereur-philosophe divisa les provinces en quatre grandes préfectures; celles des Gaules, capitale Trèves; de l'Italie, y compris l'Afrique, capitale Rome ou Milan; de l'Illyrie, capitale Sirmium, près de Belgrade, ou Thessalonique; de l'Orient, capitale Antioche. Une telle subdivision, où de grandes cités comme Carthage, Marseille, Alexandrie, et d'importantes provinces étaient placées en sous-ordre, ne fit qu'augmenter le morcellement sans profit pour l'ensemble. On eut moins souvent un empereur et quatre préfets que quatre empereurs, parfois le double et sans subordonnés réels.

Constantin-le-Grand rétablit bien un moment l'unité de l'empire (330), mais pour y introduire des changements qui, germes féconds pour l'avenir, n'en étaient moins d'actifs dissolvants des antiques traditions romaines. Il transporta le siége de l'empire à Constantinople, dota l'administration d'usages orientaux et d'une nouvelle et vaste hiérarchie, adopta enfin, plus par calcul que par conviction, la religion naissante, le christianisme, qui commençait à répandre ses bienfaits sur le monde.

Après lui la plupart de ces progrès restèrent ; mais le démembrement reprit de plus belle. Dès la fin du quatrième siècle il y eut régulièrement en fait deux empereurs, un d'orient et un d'occident, ayant chacun un vice-empereur ou successeur adoptif, et des lieutenants portant tous des titres très divers, depuis ceux d'Auguste et de César jusqu'à ceux de ducs et de comtes.

Quoique tendant à éloigner toujours plus la société d'alors de ses anciennes bases, pour lesquelles cependant on combattait encore, ces délégations de l'autorité suprême étaient rendues nécessaires par l'obligation de résister sur toutes les frontières à la fois aux attaques des barbares. Cela ne put empêcher les Goths d'Alaric de se ruer sur l'Italie même, malgré les efforts de Stilicon, de s'emparer de Rome (410) et d'y revenir sous leur roi Théodoric (490) ; les Vandales de franchir la Gaule, l'Espagne, le détroit de Gibraltar et de s'installer en Afrique (430) ; les Huns d'arriver jusqu'à Châlons où ils furent heureusement battus par le patrice Ætius (451) ; les Bourguignons de s'implanter solidement sur les versants du Jura (455), les Allemands sur tout le cours du Rhin (440), les Francs vers Soissons et au centre des Gaules (490).

Souvent les armées et les populations de l'empire, au lieu de se défendre contre les envahisseurs, furent heureuses de s'entendre avec eux ; ainsi en plusieurs contrées cette invasion se fit d'une manière relativement douce et amicale par des partages de terres et de l'autorité. Ce fut entr'autres le cas des Goths, des Bourguignons, relativement plus civilisés, des Francs, des Allemands, en partie moins nombreux, tandis que les Vandales se distinguèrent au contraire par des violences et des dévastations devenues proverbiales.

Que devinrent, pour rentrer dans notre cadre spécial, l'art et les institutions militaires pendant cette période d'agitations universelles ? Il était impossible, on le comprend, qu'ils pussent échapper à l'action directe de ces bouleversements, car

non-seulement ils forment une branche importante de tout état politique, notamment en formation, mais ils eurent la plus grande part dans l'activité déployée alors par tous les peuples. Jamais en effet on ne se battit autant ; rarement il y eut des batailles et des hécatombes aussi colossales. Assurément si l'art de la guerre n'était, comme tant de gens le prétendent, qu'un art expérimental, si la pratique et la permanence même de la guerre suffisaient à la faire progresser, c'est à cette époque qu'on en devrait placer l'apogée. Il n'en est cependant point ainsi. Avec la persistance et l'universalité des luttes guerrières se produisaient l'instabilité des gouvernements et des peuples, le manque d'esprit de suite dans les combinaisons, de cohésion dans les opérations, de proportion dans les moyens et les buts, qualités qui, enlevées à la guerre, la laissent à l'état de cahos tumultueux et passionné qui n'a rien de commun avec l'art. La première condition de bonnes institutions militaires c'est en résumé de les asseoir sur de bonnes institutions politiques, d'avoir une nation et un gouvernement en même temps qu'une armée. Or cette base indispensable faisait défaut à la société qui succédait immédiatement à l'empire romain.

Quoiqu'on ne puisse espérer de trouver dans cette confusion un grand profit d'instruction militaire, il serait peut-être intéressant d'y démêler, par l'analyse des principales guerres, la manière dont le système légionnaire succomba peu à peu sous l'influence indirecte et sous les coups immédiats des nouveaux modes de combat arrivés à son contact.

Pour cela l'histoire, au milieu de nombreuses obscurités et lacunes, offrirait deux points de repères assez caractéristiques, l'un à la dissolution de la société ancienne, l'autre à la formation de la société nouvelle, par les importants règnes des empereurs Justinien et Charlemagne, tous deux remplis d'exploits guerriers sur des théâtres très divers.

Le premier surtout, connu, dans sa partie militaire, par

les campagnes de Bélisaire, le plus éminent homme de guerre du Bas-Empire, assez bien racontées par son secrétaire Procope, fournirait sans doute des lumières sur la fusion des méthodes tactiques romaine et barbares.

Les guerres nombreuses de Charlemagne, quoique moins connues tout en étant plus rapprochées de nous, offriraient aussi, d'après quelques chroniqueurs, d'après Eginhard et le moine de St-Gall entr'autres, divers renseignements sur l'origine des armées dites féodales.

Mais cette recherche ardue, et qui n'aurait sa récompense qu'au point de vue de l'histoire générale plutôt qu'à celui de notre cours, nous entraînerait dans un labyrinthe d'études morcelées dont la seule esquisse dépasserait de beaucoup les limites que nous pouvons assigner à ce chapitre.

Nous traverserons donc sans aucune halte cette période de transition, nous bornant à rappeler que ses résultats furent surtout la disparution graduelle de l'infanterie légionnaire ou de ligne, et son remplacement d'un côté par une extension considérable de la fortification, des machines et des légers armés de projectiles, de l'autre par des masses de cavaliers bardés.

Ces nouveaux usages, combinés avec le mode hiérarchique de l'établissement des barbares, contribuèrent puissamment à la fondation de deux institutions caractéristiques du moyen-âge, à savoir l'organisation féodale et la chevalerie, dont nous devons dire quelques mots.

Pour rester fidèle à notre mode d'exposition, nous esquisserons les principaux traits de l'organisation féodale en suivant préférablement un fait historique, celui des Burgondes, s'établissant dans notre pays dès l'an 453, au nombre d'environ 200 mille âmes et à la suite d'une convention leur donnant les deux tiers des terres et le tiers des serfs y attachés.

En retour de ces avantages les Burgondes s'astreignirent

à diverses obligations, notamment au service militaire sous les ordres de l'autorité impériale.

Leur premier roi, Gondioch, lutta vaillamment en effet comme auxiliaire d'abord, puis comme partie principale contre les Alains et les Suèves, au profit de l'empereur Valentinien III, et il reçut même le titre de généralissime romain dans les Gaules. Mais ce titre ne lui servit qu'à se rendre plus aisément indépendant de l'empire à la mort de Valentinien en 456.

C'est alors qu'eut lieu un premier partage général des terres fiscales, suivi d'autres un peu plus tard, et de la constitution régulière du royaume de Bourgogne par la loi dite Gombette.

Par cette loi l'autorité du chef suprême ou roi était limitée. Chef élu de ses guerriers ou *fidèles (leudes)*, groupés volontairement autour de lui dans l'origine, il les récompensait par des terres *(feeod, feudum)*, dont la jouissance à vie leur était accordée à titre d'indemnité et de solde, à la place des armes, du bétail, du butin, des joyeux festins qu'il leur donnait antérieurement (1).

Cette donation des terres, comprenant aussi les anciens habitants Gallo-Romains, colons et esclaves, qui y étaient attachés ne fit pas changer sensiblement la condition de ceux-ci sous les Burgondes. Quant aux habitants des classes supérieures, les uns imitèrent les chefs barbares et entrèrent franchement dans leur organisation et dans leur hiérarchie; les autres conservèrent leurs terres dans une plus grande indépendance à leurs périls et risques. Ces terres indépendantes, libres, appelées *alleux* ou *allodiales*, des mots germains *all-od :* propriété complète, se transformèrent, pour la plupart, avec le temps, en *fiefs*, soit par l'usurpation des

(1) Voir plus haut page 204. Voir aussi Matile, *Etudes sur la loi Gombette*. Turin 1847, et de Gingins, *Essai sur l'établissement des Burgondes*. Turin 1837.

leudes, soit par la volonté des propriétaires d'alleux qui trouvaient moins de sécurité à rester libres qu'à se rendre obligés d'un chef ou seigneur qui pût les protéger.

A son tour le propriétaire d'un fief concéda des terres à d'autres compagnons aux mêmes conditions que celles qui lui avaient été concédées, et tout en étant dépendant d'un chef il se trouvait en avoir d'autres sous sa dépendance. Ainsi s'établissait une hiérarchie de plusieurs degrés, au bas de laquelle étaient les colons et les esclaves, formant la masse de la population.

Mais pendant que cette hiérarchie se fondait ainsi, le fief subissait une transformation marquante. De viager qu'il était dans l'origine, il devint héréditaire. Ce fut longtemps un sujet de contestation et de luttes entre les seigneurs d'un côté et le roi de l'autre. Sous Charlemagne les premiers étaient les plus faibles; ils furent soumis; mais sous ses successeurs, les seigneurs prirent leur revanche, s'insurgèrent souvent contre l'autorité du roi et finirent par obtenir l'hérédité de leurs fiefs comme un droit leur appartenant, et ce nouvel état de choses fut formellement reconnu par un édit de Charles-le-Chauve, empereur en 817.

Une fois les fiefs devenus héréditaires, moyennant certaines prestations, on eut, à proprement parler, l'organisation féodale, dont la principale charte est fournie par les *Assises de Jérusalem*, pour le nouveau royaume fondé par les croisés de Godefroi de Bouillon au 13e siècle.

Au sommet de l'ordre social était le seigneur *suzerain*, qui était roi, ou empereur, ou duc, ou marquis, ou comte soit laïque, soit ecclésiastique.

Venait ensuite le *grand-vassal*, tenant du suzerain une terre à titre de *fief* ou de *bénéfice* et ne relevant que de la couronne. Il portait le titre de duc, de comte, marquis, magnat, etc.

Au-dessous du grand-vassal se trouvaient les *petits-vassaux*,

seigneurs de condition inférieure, chevaliers ou *miles*, relevant du grand-vassal.

Au-dessous étaient les hommes libres, petits propiétaires et sujets d'un seigneur, qui se divisaient en plusieurs classes, suivant le degré d'indépendance dont ils jouissaient et selon qu'ils habitaient la ville ou les champs.

Enfin au dernier degré vivait le serf, attaché à la glèbe et dont il existait aussi plusieurs classes plus ou moins asservies, suivant leurs occupations.

Les obligations du vassal envers le suzerain étaient diverses: il lui devait *fidélité ;* ce mot résumait un grand nombre d'obligations morales, obligations d'honneur, de convenances, de dévouement, d'amitié, etc. Il lui devait, en outre, des services matériels :

1° Le service militaire, qui était le plus essentiel et le plus lourd. Il variait avec les fiefs et avec les circonstances, comme tous les autres services. Ici le service féodal était de 60 jours, là de 40, là de 20 ; le vassal, sur la réquisition de son seigneur, était tenu de le suivre tantôt seul, tantôt avec un certain nombre d'hommes, tantôt pour l'attaque et la défense, tantôt pour la défense seulement.

2° Service de cour, c'est-à-dire que le vassal devait se rendre à l'appel de son seigneur, quand celui-ci le convoquait pour lui demander conseil et pour le faire assister aux plaids, ou assemblées délibératives.

3° Service judiciaire, ou l'obligation de rendre la justice au nom du suzerain.

4° Services pécuniaires, ou *aides*. Les aides étaient des subventions que dans certains cas le vassal devait à son seigneur. Il y avait des aides *légales*, ou convenues d'avance, imposées par la simple possession, et les *aides gracieuses*, que le seigneur ne pouvait obtenir que du consentement des vassaux.

Les vassaux devaient les aides légales dans trois cas à leur suzerain :

1° Quand celui-ci était prisonnier et qu'il fallait payer sa rançon ;

2° Quand il armait son fils aîné chevalier;

3° Quand il mariait sa fille aînée.

L'usage introduisit, en outre, certaines prérogatives en faveur du suzerain qui devinrent peu à peu des droits, et dont les principales étaient les suivantes:

1° *Droit de relief*, c'est-à-dire qu'à la mort du vassal son héritier, s'il était en ligne indirecte, devait payer au seigneur une certaine somme comme pour se relever et reprendre possession du fief;

2° Droit de *placitum* ou *reaccapitum*, ou droit qu'avait le seigneur lorsqu'un vassal vendait son fief, d'exiger du nouveau possesseur une certaine somme, ou de le racheter à la valeur convenue avec l'acheteur. Ce droit devint fort impérieux sous le nom de *retrait féodal ;*

3° Droit de *forfaiture,* ou de déchéance, c'est-à-dire droit du suzerain de faire prononcer contre un vassal qui manquait à ses devoirs féodaux la peine de forfaiture. Alors le vassal perdait son fief pour un temps déterminé, ou pour la vie, ou pour toujours. Souvent on abusa, par avidité, de ce droit qui devint la source de nombreuses guerres et spoliations ;

4° Droit *de tutelle*, ou de garde noble. Pendant la minorité d'un vassal, le suzerain prenait l'administration du fief et jouissait du revenu ;

5° Droit *de mariage.* Quand un fief passait à une femme, le seigneur pouvait l'obliger de se marier ; il lui proposait, pour cela, trois candidats dans lesquels elle devait choisir un mari. Si elle n'en choisissait aucun, elle devait payer une certaine somme au suzerain, égale à celle offerte par ceux qui recherchaient sa main, car celui qui prétendait à la main de l'héritière d'un fief l'achetait ainsi du suzerain. Ce droit,

si ridicule qu'il puisse paraître aujourd'hui, était fort naturel, attendu les prestations militaires imposées au fief, et qu'une femme ne pouvait remplir.

Telles étaient les obligations ordinaires du vassal envers son suzerain.

Quand il les avait remplies, il était entièrement indépendant dans son fief; seul il y donnait les lois aux habitants, y rendait la justice, mettait des taxes et n'en pouvait subir aucune que de son propre aveu. Aussi ce fut l'époque où se bâtirent ces nombreux châteaux, dont nous admirons aujourd'hui les ruines plus ou moins conservées, et qui étaient autant de forteresses inexpugnables et de déclarations de souveraineté. Dans l'origine les seigneurs eurent aussi le droit souverain de battre monnaie ; mais ce droit ne fut guère exercé que par les possesseurs de fiefs considérables, qui en restèrent seuls investis (1).

Non-seulement l'indépendance du vassal qui avait rempli ses devoirs était complète, mais il avait des droits sur son suzerain. Celui-ci, à son tour, était tenu de protéger son vassal et de le maintenir, envers et contre tous, en possession de son fief et de ses droits.

Les vassaux d'un même suzerain, investis de fiefs de même rang, étaient désignés par le mot *pares* ou *pairs*.

Lorsqu'il y avait contestation entre deux pairs, le plaignant s'adressait au suzerain. Mais celui-ci n'avait pas le droit de juger seul ; il était tenu de convoquer ses vassaux, les pairs de l'accusé, et ceux-ci, réunis dans sa cour, prononçaient sur la question. Le suzerain proclamait leur jugement. Il était de règle, et cette règle a duré, que chacun devait être jugé par ses pairs. Plus tard, ce système judiciaire fut profondément changé par l'institution des *prévôts*, des *châtelains*, des *baillis*, magistrats chargés spécialement de la fonction

(1) *Guizot*. Hist. de la civilisation en France, IV vol., p. 48.

de juges et qui durent être créés à cause de l'indifférence des pairs à assister aux cours de justice. Ces deux systèmes, les magistrats ou les pairs, furent quelque temps en présence ; mais en fin de compte le premier prévalut.

Si la contestation avait lieu entre un vassal et son suzerain, elle était portée soit devant les pairs du vassal, soit devant le suzerain supérieur, soit devant un seigneur voisin, à titre d'arbitre. Il arrivait souvent qu'on appelait des jugements des pairs à celui du suzerain et à celui du suzerain supérieur.

Les jugements rendus, la difficulté était de les faire exécuter ; il n'y avait aucune garantie à cet effet, pas de force publique ; si le condamné résistait, s'enfermait dans son château, il fallait que le plaignant lui fît la guerre. Cette absence de garantie pour l'exécution des jugements favorisa le *duel judiciaire*, qui fut réglé avec grand soin. Dans les documents féodaux on trouve fort peu de détails sur la marche des procédures pacifiques, mais beaucoup sur toutes les formalités du combat judiciaire. Par là encore on voit l'art militaire, restreint, il est vrai, aux joutes individuelles, fournissant une autre base de la société civile, tout comme le service militaire était l'essence même du lien féodal ; ce qui justifiera bien l'apparente digression que nous avons dû faire à cet égard dans les lignes qui précèdent.

De cet état de choses, joint à des troubles continuels, à l'isolement des seigneurs et au développement des idées chrétiennes, sortit l'institution de la chevalerie, qu'il nous importe aussi de connaître, à cause de l'immense rôle qu'elle joua dans le monde et des traces encore visibles qu'elle y a laissées.

La chevalerie, quoiqu'on ait dit, marqua une brillante période, sinon de l'art militaire, au moins d'une de ses principales branches. Elle fournit l'apogée de la valeur individuelle ; elle exalta toutes les vertus guerrières, la passion de l'honneur, de la gloire, de la fidélité, autant que des plus

utiles exercices du corps et des joutes personnelles les plus relevées, à pied et à cheval, avec les plus nobles armes. Si elle se restreignit à un petit nombre d'individus, ceux-ci purent être d'autant mieux choisis et représenter la vraie élite de la société guerrière.

Charlemagne et son opulente cour furent sans doute les premiers initiateurs de cette institution; ce ne fut toutefois que sous Philippe-Auguste et saint Louis, au plus fort des Croisades, qu'elle acquit toute sa splendeur, et c'est de celle-là que nous parlerons, en laissant toutefois la parole à des narrateurs plus éloquents que nous, qui se compléteront et se rectifieront les uns les autres :

« Rien de plus simple et de mieux connu, dit M. le professeur Trognon, que l'origine de l'ordre de chevalerie. L'initiation du jeune homme à la vie guerrière se faisait en public et avec solennité dans l'ancienne Gaule comme parmi les tribus germaniques. L'histoire nous montre cette coutume se perpétuant sous Charlemagne, à la face de l'armée qui a remplacé la tribu barbare; lorsque, après lui, a commencé le morcellement féodal, la même cérémonie s'accomplit encore quoique sur un théâtre plus étroit. Le seigneur, dès que son fils est en âge de porter les armes, convoque ses vassaux; devant eux il fait passer solennellement l'adolescent au rang des hommes de guerre (milites), et ce nom de *miles* ne tarde pas de se traduire dans la langue vulgaire par celui de chevalier, alors que la possession d'un cheval de guerre est devenue la marque distinctive de tout fils de noble maison. La coutume s'établit bientôt que le vassal d'ordre inférieur, soit volontairement, pour faire honneur à son suzerain et s'assurer ses bonnes grâces, soit par contrainte, pour lui donner une garantie de sa fidélité, envoie son fils à la cour seigneuriale, où l'enfant doit recevoir l'éducation militaire du gentilhomme..... Cette pratique était devenue générale dans le cours du onzième siècle: la chevalerie existait ; il ne lui

manquait plus que les formes de l'initiation, destinées à l'empreindre d'un tout nouveau et tout particulier caractère.

« Ce caractère, elle le reçut du christianisme. Le seigneur, en armant chevalier son fils ou le fils de son vassal, n'avait fait autre chose que de proclamer la majorité du jeune homme et de l'attacher par un lien nouveau à sa personne; l'Eglise qui, à cette époque était toute occupée à prêcher la *paix de Dieu*, la *trève de Dieu*, pour mettre un frein aux violences de la barbarie féodale, s'efforça, en mêlant quelques unes des pratiques les plus saintes de son culte à une cérémonie d'abord toute guerrière, de faire pénétrer son esprit de mansuétude et de paix dans les obligations imposées à la milice chevaleresque. » (1)

« La noblesse châtelaine, dit d'autre part Sismondi, avait continué à multiplier.

« L'art de la construction des châteaux avait fait des progrès; les murailles étaient plus épaisses, les tours plus élevées, les fossés plus profonds; ces mêmes perfectionnements de l'architecture qui s'étaient signalés vers l'an 1000, par l'édification de tant de temples et de sanctuaires, avaient aussi couvert la France de donjons presque imprenables. L'art de forger les armes défensives avait de son côté fait des progrès; le guerrier était tout entier revêtu de fer ou de bronze; ses jointures en étaient couvertes, et son armure, en conservant aux muscles leur souplesse, ne laissait plus d'entrée au fer ennemi.

« Le guerrier ne pouvait presque plus concevoir de crainte pour lui-même: mais plus il était hors d'atteinte, plus il devait sentir de pitié pour ceux que la faiblesse de leur âge ou de leur sexe rendait incapables de se défendre eux-mêmes; car ces malheureux ne trouvaient aucune protection dans une société désorganisée, auprès d'un roi aussi timide que

(1) Trognon, *Histoire de France*, Tome I, p. 546-7.

les femmes, et enfermé comme elles dans son palais. La consécration des armes de la noblesse, devenues la seule force publique, à la défense des opprimés, semble avoir été l'idée fondamentale de la chevalerie. A une époque où le zèle religieux se ranimait, où cependant la valeur semblait être la plus digne de toutes les offrandes qu'on pût présenter à la Divinité, il n'est pas très étrange qu'on ait inventé une ordination militaire, à l'exemple de l'ordination sacerdotale, et que la chevalerie ait paru une seconde prêtrise, destinée d'une manière plus active au service divin. Il est probable aussi que le culte de la Vierge Marie, qui remplaçait presque celui de la Divinité, et qui accoutumait à tourner les regards de la piété vers l'image d'une jeune et belle femme, contribua à donner à la défense du sexe le plus faible, et à l'amour, ce caractère religieux qui distingue la galanterie du moyen âge, de celle des anciens temps héroïques.

« L'ordre de chevalerie conféré aux guerriers était en effet un engagement religieux autant que militaire ; c'était à Dieu et aux dames que le chevalier se dévouait par des cérémonies mystiques ; le saint ordre de chevalerie ne pouvait être conféré aux infidèles (1). Le récipiendaire commençait par prendre un bain, pour indiquer qu'il se présentait à l'ordre net de péché ; il se revêtait d'une tunique blanche de lin, d'une robe vermeille et d'une saie noire, et on lui expliquait que ces couleurs représentaient la pureté de sa vie future, le sang qu'il devait répandre pour l'Eglise, et la mort qu'il devait toujours avoir en mémoire ; la ceinture était pour lui un nouvel engagement à mener désormais une vie chaste ; les éperons dorés, à voler avec rapidité partout où son devoir l'appelait ; enfin l'épée qu'on lui ceignait lui imposait la droiture et la loyauté, la défense des pauvres, pour que les riches

(1) Le monument le plus authentique sur les obligations des chevaliers, est peut-être l'*Ordene de chevalerie par Hue de Tabarie*, poëme du treizième siècle, mais qu'on peut regarder comme la traduction d'un poëme plus ancien.

ne les opprimassent point, et le soutien des faibles contre le mépris des forts.....

« Celui qui armait un chevalier lui recommandait ensuite quatre choses, comme comprises dans son vœu de chevalerie : de s'écarter de tout lieu où il y aurait trahison ou faux jugement, s'il n'était pas assez fort pour l'empêcher; d'aider de tout son pouvoir et d'honorer les dames et demoiselles; de jeûner tous les vendredis, et de faire offrande chaque jour à la messe. On voit que les prêtres ne s'étaient point oubliés eux-mêmes en communiquant en partie leurs institutions aux chevaliers. » (1)

« Ce n'était qu'après s'être engagé par serment à remplir chacun de ces devoirs que le jeune chevalier recevait successivement les diverses pièces de son armure, le haubert, l'épée, les éperons d'or, et ainsi *adoubé*, se présentait devant son parrain. Celui-ci lui donnait un soufflet et trois coups du plat de son épée et lui disait : « Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier, » et aussitôt le heaume du jeune homme lui était apporté, en même temps qu'on lui amenait un cheval de bataille, sur lequel il s'élançait brandissant son épée et jouant avec sa lance, aux regards de la multitude accourue devant le château, pour assister au spectacle de la plus belle des pompes de la cour seigneuriale. (2) »

« L'ordre de chevalerie n'était accordé qu'aux hommes d'un sang noble. La barrière qui séparait les serfs ou les vilains des gentilshommes était si élevée, qu'on ne songeait pas même que quelqu'un la pût franchir; le courage et la vertu étaient considérés comme étant tout aussi bien des prérogatives d'un sang illustre, que le pouvoir ou la jouissance de la liberté. Cette exclusion était si universellement établie qu'on aurait peine, peut-être, à trouver les lois qui la sanc-

(1) Sismondi, *Histoire des Français*, IV, 200. — On verra plus loin que MM. Guizot et Trognon diminuent un peu la valeur de ce tableau.

(2) Trognon, vol. cité, p. 548.

tionnaient ; on ne faisait plus, à la grande masse des hommes, l'honneur de la compter dans l'espèce humaine. Mais entre les gentilshommes, l'ordre de chevalerie n'étant accordé qu'au guerrier accompli, ne pouvait être obtenu qu'après un temps de probation ou d'apprentissage ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les mêmes hommes qui regardaient la servitude comme une tache indélébile, avaient cependant voulu que la domesticité fût la préparation requise pour arriver à ce qui passait à leurs yeux pour l'honneur suprême. le jeune homme bien né, le *varlet*, le *damoiseau*, devait servir en apprentissage sous les ordres d'un chevalier, avant de prétendre lui-même à la chevalerie. De même le diacre devait servir le prêtre avant d'être ordonné, et, à l'imitation de l'un et de l'autre, le marchand et l'artisan exigèrent plus tard dans les communes que les apprentis servissent dans les magasins et les ateliers avant d'y être reçus maîtres. Dans les trois états entre lesquels se partageait la société, le service personnel d'un maître qui se chargeait d'instruire son élève fut toujours l'entrée dans la carrière. Comme le prêtre se faisait revêtir et dépouiller de ses ornements à l'autel par son diacre, le chevalier se fit revêtir de ses habits et de ses armes par son écuyer, et il fut établi dans l'opinion commune, que le service de la personne, que l'office de valet de chambre, loin de dégrader, appartenait à un métier noble.

« Grâce à cette opinion, tous les châteaux devinrent en quelque sorte des écoles de chevalerie. Les mêmes jeunes hommes qui suffisaient à presque tous les offices domestiques de la maison, qui devaient en partager la défense avec le seigneur châtelain, en cas d'attaque, étaient aussi les compagnons des jeux de son fils, et les rivaux avec lesquels il se formait à tous les exercices du corps : de nouveau le soir ils étaient admis dans la société des dames de la maison ; ils les servaient, mais ils cherchaient en même temps à leur plaire. Les jeux, la musique et la poésie commençaient à devenir

les récréations élégantes de ces assemblées mêlées de maîtres et de serviteurs tous égaux d'origine, et la privauté de cette vie des châteaux, où la familiarité était toujours corrigée par un sentiment de subordination, où l'orgueil du commandement était tempéré par les égards que les maîtres sentaient devoir à des pages, à des valets, à des damoiseaux d'une naissance égale à la leur, fut peut-être la plus puissante cause de l'adoucissement des mœurs et des progrès rapides que fit la France vers l'élégance et la courtoisie.

« Quoique chaque seigneur châtelain qui avait acquis quelque réputation dans les armes, tînt en quelque sorte école de chevalerie ; que chaque noble dame rassemblât aussi dans son château les jeunes filles auxquelles elle pouvait le mieux enseigner les belles manières, en retour des services qu'elle attendait d'elles, la vanité des rangs se reproduisait au milieu de cet échange de bons offices ; le seigneur châtelain, après avoir procuré à son fils, pour camarades de jeux et d'études, des jeunes gens un peu inférieurs à lui en pouvoir et en richesses, désirait à son tour le mêler à la société de ses supérieurs : la cour était originairement la place assignée dans chaque château à tous les excercices chevaleresques ; bientôt son nom fut donné à l'école de toute chevalerie : les manières qu'on y apprenait par excellence furent en conséquence appelées *courtoisie* ; seulement ces manières étaient d'autant plus distinguées, que la cour où on les avait apprises était plus relevée ; le damoiseau, fils d'un baron ou d'un vicomte, avait besoin, pour accomplir son éducation, de passer quelques années à la cour d'un comte ou d'un duc ; ceux-ci, à leur tour, ne pouvaient que gagner à apprendre la subordination et l'obéissance ; et comme dans l'échelle féodale les rois étaient au-dessus d'eux, la cour des rois fut regardée comme l'école suprême de courtoisie du royaume. Cette recherche d'un rang supérieur contribua à remettre en honneur le pouvoir royal, à rappeler aux grands vassaux

qu'il existait quelque espèce de subordination féodale, et à procurer au monarque la connaissance personnelle de ceux qui partageaient avec lui le pouvoir. » (1)

« Ce peu que nous venons de dire de la chevalerie suffit, il nous semble, à lui assigner son véritable caractère. Ainsi que le fait judicieusement observer l'historien de notre civilisation : (2) « Si on la considère, non sous le point de vue moral, mais sous le point de vue social, non comme idée mais comme institution, elle est peu de chose ; ce n'est pas qu'elle ait fait beaucoup de bruit et amené beaucoup d'évènements, mais elle n'était pas une institution véritable, spéciale.... La chevalerie était une dignité féodale, un caractère que recevaient la plupart des possesseurs de fiefs à un certain âge et sous certaines conditions. Elle a joué un grand rôle, plus grand et plus long, à mon avis, qu'on se le figure dans le développement moral de la France; elle a tenu dans le développement social peu de place et possédé peu de consistance. » Il faut grandement réduire tout ce qui a été dit de son efficacité pour remédier aux maux de la barbarie et remplacer dans la société l'autorité absente de la loi, en offrant un recours à la faiblesse contre la force, au droit contre l'injustice ; mais il faut en même temps constater que, pénétrée, comme elle était, de l'esprit du christianisme, elle contribua beaucoup, pour parler le langage de nos jours, à élever le niveau moral de l'humanité, et qu'elle fut au moyen âge un puissant agent de civilisation. » (3)

Les armes dont on se servait alors marquaient un progrès sur les anciennes par leur solidité et par leur bonne confection. C'étaient, pour le chevalier, la lance, l'épée, le poignard ou dague de miséricorde, la cuirasse complète et le bouclier

(1) Sismondi, vol. cité, p. 207.

(2) Guizot. *Histoire de la civilisation en France*. Tome IV, leçon 6e.

(3) Trognon, ouvrage cité, p. 552-3.

armoriés, les chevaux bardés, dont un, le *destrier*, ne se montait que pour le combat.

Les chevaliers du plus haut rang, appelés *bannerets*, portaient à leur lance une bannière carrée qui était le signe de ralliement pour ses suivants divisés en plusieurs *lances*, (1) celles-ci variant de 5 à 8 hommes. Les *ba-chevaliers* ou *bacheliers* portaient les mêmes armes, mais moins fortes, moins ornées et avec une simple banderolle à la lance. Plus tard ils furent munis d'arcs. (2)

Quant à l'infanterie, de plus en plus négligée, elle s'armait comme elle pouvait : de piques, de pieux, d'épées, de haches, de hallebardes, de massues, ainsi que de frondes, d'arcs et d'arbalètes, ces dernières commençant à se répandre en tout pays. En général elle ne portait plus d'armure, mais des pourpoints plus ou moins rembourrés ou recouverts de cuir ; elle combattait rarement en ligne et fonctionnait comme suivants, comme débandés et aides des cavaliers, dans des rapports analogues à ceux des anciens légers grecs derrière les guerriers spartiates.

La tactique de telles troupes ne pouvait être bien relevée. En campagne, les charges de cavalerie et les prouesses individuelles des seigneurs en fournissaient la plus grosse part, secondée à peine de l'action désordonnée des archers et des fantassins. Ceux-ci ne servaient souvent qu'à relever leurs

(1) La *lance fournie* de l'homme d'armes, ou chevalier armé de toutes pièces, comprenait au moins trois archers, un coutillier ou écuyer, et un page ou varlet.

(2) On trouve une bonne description de toutes les pièces de la cuirasse d'un chevalier à la page 247 de l'ouvrage du commandant *de la Barre-Duparcq* cité plus haut, avec une figure. Une plus détaillée encore et l'une des meilleures à notre avis se lit dans le *Magasin pittoresque* de M. Edouard Charton, vol de 1845, avec plusieurs planches indiquant l'attirail complet d'un chevalier à pied et à cheval.

Nos tenues actuelles ont gardé quelques restes des armures du moyen-âge, dans les casques et cuirasses de cavalerie, les jugulaires des shakos, les épaulettes, anciennes *épaulières*, le hausse-col, les guidons de commandement et de lanciers, les gros étriers et éperons en usage dans quelques armées, en Amérique surtout, divers ornements de cheval et de cavalier, etc.

Un parfait résumé de la littérature chevaleresque est donné par M. Henri Martin dans son *Histoire de France*. Tome III. Livre 20.

chevaliers désarçonnés et accablés sous le poids de leurs armures, ou à achever ceux de l'ennemi gisant à terre. Dans les positions fortifiées la lutte conservait plus d'art; en revanche les fortifications permanentes se multiplièrent à l'excès, ce qui était un recul plutôt qu'un progrès.

Sous ce régime de féodalité et de chevalerie, si bien peint par maints éminents romanciers, par Walter Scott surtout, et carricaturé non moins spirituellement par d'autres, par Cervantes notamment, dans son immortel *Don Quichotte*, eurent lieu plusieurs séries de guerres très considérables du moyen-âge, dont quelques-unes firent beaucoup de bruit dans le monde sans y laisser des traces accentuées de profit pour nous, et d'autres eurent plus d'influence sur l'état des choses militaires.

Sans parler des heureuses et brillantes aventures des Normands, les conduisant aux trônes d'Angleterre après la bataille de Hastings (1066) et de Naples au commencement du douzième siècle, on eut les huit Croisades menées de l'an 1097 à 1270.

Ces campagnes furent colossales par la masse des effectifs en mouvement, par les distances parcourues, par l'émotion universelle qu'elles suscitèrent; mais elles n'offrirent pas de leçons militaires répondant à la grandeur de l'évènement. Les pieuses bandes de Pierre-l'Hermite comme les preux chevaliers de Godefroi de Bouillon et de Saint-Louis ont fourni plus de thèmes aux poètes, aux romanciers et aux philosophes que de matériaux réels à l'histoire militaire.

Il est vrai que les grands hommes surgirent surtout de l'autre côté : Saladin, puis Mahomet II. Il est vrai que les Chrétiens, ayant moins occupé la Terre-Sainte qu'amené finalement sur leurs talons les Infidèles en Europe, n'ont pu connaître assez l'Orient pour s'instruire à son école.

Si bien que toute cette époque de gigantesques entreprises

est pour nous à peu près stérile. L'amour-propre européen s'est consolé de l'échec des croisades en y trouvant après coup une multitude de bienfaits : mélange des peuples, extension des connaissances géographiques, appauvrissement des seigneurs, création des communes, etc. Mais il est facile de se convaincre que tous ces bienfaits, et beaucoup d'autres encore, se seraient également produits si les croisés avaient été vainqueurs au lieu d'être battus. Il ne reste en définitive qu'un enseignement négatif, celui des fautes à éviter; soit, en thèse générale, qu'il vaut mieux, quand on fait tant que d'entrer en guerre, gagner la partie que la perdre, et, en thèse spéciale, que de fanatiques cohues et de vaillants paladins ne suffisent pas au succès de vastes entreprises, et qu'il aurait fallu pour celles-ci plutôt de bonne infanterie que des chevaliers bardés, dont les armures ne se trouvèrent d'ailleurs pas à l'épreuve des vigoureux cimeterres turcs.

La guerre de Cent-Ans, en France, qui procura aux Anglais les grandes victoires de Crécy (1346), de Poitiers (1356), d'Azincourt (1415), fut plus instructive encore dans le même sens. La fleur de la chevalerie française y tomba sous les coups des nombreux archers anglais, tandis que des troupeaux de fantassins français, malheureuse « ribaudaille », y furent écrasés sous les pieds des chevaux ennemis et amis.

Il appartenait à une petite peuplade, aux montagnards suisses, de compléter la démonstration par une suite d'inattendues victoires, depuis celle de Morgarten en 1315 jusqu'à celle de Morat en 1476.

Tous les écrivains militaires et d'autres encore ont justement célébré ces batailles, d'où sortit la liberté helvétique par le triomphe des paysans et des bourgeois sur les seigneurs féodaux et sur leur suzerain autrichien, triomphe qui amena aussi celui de l'infanterie sur la chevalerie.

Mais en même temps une opinion fausse a prévalu à cet égard, malgré de lumineuses réflexions de deux autorités

bien compétentes en la matière, des généraux Jomini et Dufour.

On a presque unanimement attribué les victoires des Suisses à leur bravoure et à leurs longues piques, tandis que l'art y eut une part non moins importante. Rien de mieux raisonné et de plus prévoyant, par exemple, que les conseils du vieux chef Reding pour la bataille de Morgarten (1); rien de plus parfait au point de vue de la grande tactique que les ordres de bataille de Grandson et de Morat, convenablement renforcés sur l'aile décisive et mettant ainsi en leur faveur tout l'avantage des hauteurs et des fortifications de Morat ainsi que tous les dangers du lac (2).

Dans les autres batailles, à Laupen (1339), au Buttisholz (1378), à Sempach (1386), à Næfels (1388), à Speicher (1403), à l'Am-Stoss (1405), à l'Arbedo (1422), les Suisses montrèrent un soin semblable des bénéfices de l'art, tout en sachant parfois aussi, comme à St-Jaques en 1444, se confier dans une bravoure audacieuse jusqu'à l'héroïsme.

Leur art consistait surtout dans le choix de bonnes positions défensives, sur des hauteurs dominant les routes principales et les défilés ; puis à y employer, avec les légers ordinaires, une redoutable et particulière artillerie déjà utilisée par les montagnards des Alpes contre les troupes d'Annibal (3) et formée de gros cailloux, de blocs de rochers, de forts troncs d'arbres, qui, précipités en avalanche sur les ennemis, y portaient le désordre.

Une fois ce premier succès obtenu, des colonnes le complétaient en prenant l'offensive et en jouant surtout de la

(1) Voir Dufour, Mémorial pour les travaux de guerre, chap. 11, d'après Jean de Müller, 4.

(2) Voir à ce sujet la Lettre du général Jomini à M. de Pixérécourt à propos de son drame sur Charles-le-Téméraire. *Revue militaire suisse* de mars 1858. Voir aussi Dufour, Cours de tactique, chap. I, § 6.

(3) Polybe. *Hist. gén. III;* c. 53.

grosse épée, de la hache d'armes ou de la massue nationale, le fameux Morgenstern.

Loin d'être alors en phalange massive et d'offrir ces hérissons de longues piques devenus si célèbres par la suite, c'étaient plutôt leurs adversaires qui formaient ces lourdes masses; à Sempach par exemple. Au contraire, les Suisses se formaient tout naturellement, par le fait de leurs divers contingents de Confédérés, en quelques petits corps détachés, qui étaient amenés à *manœuvrer* efficacement sur les flancs et les derrières de l'ennemi. Quoique devant souvent se rallier d'assez loin, ces corps purent ordinairement maintenir entre eux une suffisante coordination d'action, tandis que l'inverse avait lieu de la part de leurs adversaires.

Ce dernier fait fut frappant surtout dans la campagne de Morgarten, où le duc autrichien eut deux corps inutiles opérant au loin sur le lac de Lucerne et par le Brunig, tandis que l'autre était isolément écrasé à Morgarten par les forces réunies des Confédérés.

Il faut noter ici que ce ne fut pas seulement grâce à leur agilité de marche, stimulée par leur esprit de solidarité patriotique, que les anciens Suisses réussirent à mettre assez habituellement l'ensemble voulu dans leurs opérations. De bonne heure ils régularisèrent leur concours mutuel par des conventions, dont celle dite de Sempach est la plus ancienne qui nous ait été authentiquement conservée. Cette première constitution militaire fédérale, conclue d'abord à propos de la guerre qui s'ouvrit par la bataille de Sempach et corroborée par la Diète de Zurich quelques années plus tard, est assez curieuse pour mériter d'être rappelée ici dans toute sa teneur :

« Nous, disaient les Confédérés, nous bourgmestres, avoyers,
« landammanns, conseils, bourgeois et campagnards des villes
« libres et des cantons de Zurich, Lucerne, Berne, Soleure,
« Zoug, Uri, Schwyz, Unterwalden et Glaris, vivrons à l'ave-

« nir paisiblement ensemble; chacun sera en sûreté dans sa « maison et sur ses domaines, et nul ne sera tenu de fournir « hypothèque pour les dettes d'un autre. Celui qui apporte « des marchandises dans le pays trouvera protection, pour « sa personne et ses biens, devant tous nos tribunaux. Nul « ne doit commencer sans nécessité une guerre générale ou « privée.

« Lorsque sous les bannières déployées de nos villes « et de nos cantons nous marcherons ensemble contre nos « ennemis, alors tous, en braves, comme nos ancêtres dans « tous leurs périls, nous resterons et demeurerons ensemble, « courageux et loyaux. Celui qui abandonne les rangs ou « transgresse ces lois d'une autre manière, et que deux té- « moins convainquent de ce crime, doit être arrêté par le « gouvernement dont il relève, d'après les serments de sa « ville ou de son canton, et puni dans sa personne et ses « biens pour servir d'avertissement aux autres. Celui qui, « dans un combat ou dans une attaque, reçoit une contusion, « un coup d'épée ou de lance, ou quelque autre blessure qui « le mette hors d'état d'être en aide à lui-même ou à l'armée, « doit néanmoins ne pas fuir, mais demeurer avec ses com- « pagnons d'armes jusque après le combat. On défendra le « champ de bataille et on harcèlera l'ennemi jusqu'à la fin « du péril. Comme l'ennemi s'est de nouveau rallié pendant « le pillage, et qu'il aurait souffert bien davantage près de « Sempach, si nous nous étions moins pressés de piller, « personne ne se jettera sur le butin avant que les chefs aient « autorisé le pillage. Chacun doit leur livrer tout ce qu'il « trouve. Ils partageront le butin d'après la force des contin- « gents entre tous ceux qui auront pris part à l'action. Puisque « le Dieu tout-puissant a déclaré les églises ses demeures, « et qu'il a renouvelé et augmenté le salut du genre humain « par une femme, notre volonté est qu'aucun des nôtres « n'ose ou ne veuille forcer ou piller, ou dévaster, ou incen-

« dier un couvent, une église ou une chapelle, ni attaquer à « main armée, blesser ou frapper une femme ou une fille. « On peut poursuivre ses ennemis ou leur bien jusque dans « les églises, et l'on excepte dans le même sens les femmes « qui nous attaquent et crient si fort qu'il pourrait en résulter « un préjudice pour nos armes. C'est là ce que nous avons « arrêté, adopté et juré dans notre diète à Zurich, le 10 juin « de la troisième année après l'an treize cent quatre-vingt-« dix. » (1)

Mais en même temps que les Suisses réhabilitaient ainsi l'infanterie et l'art militaire proprement dit contre les seules prouesses de la chevalerie bardée, leurs brillantes leçons reçurent un puissant complément par l'invention des armes à feu. A Morat déjà se produisirent de nombreux canons et des arquebuses, celles-ci remplaçant surtout les arcs et les arbalètes, et se mélangeant aussi aux piquiers dans les rangs des lignes.

Dès lors les armures devenaient insuffisantes ou plus gênantes qu'utiles; aussi l'infanterie, mobile en tout terrain et mieux douée pour la manœuvre, tendit de plus en plus à reprendre sa vraie place dans les armées.

D'autre part les suzerains comme les grands vassaux de cette époque avaient senti la nécessité de n'être pas livrés, pour la conduite de leurs guerres, aux seules prestations féodales de leurs hommes-lige et de leurs suivants. Ils se recrutèrent des soldats appelés le plus souvent *sergents* ou *gens d'armes*. Les rois de France entr'autres avaient voulu pouvoir constamment disposer de quelques troupes plus fidèles, plus stables et mieux disciplinées que celles que leurs seigneurs ou les communes pouvaient leur amener.

Le roi Charles VII en 1445, créa, dans ce but, quinze compagnies dites d'ordonnance, comptant 10 mille hommes à

(1) Jean de Müller, *Histoire de la Confédération Suisse*, traduction de MM. Monnard et Vulliemin; Tome III, Livre II, chap. 7.

cheval, soit 1500 *lances fournies*, payées par lui. Ses successeurs s'empressèrent de consacrer et d'étendre cette mesure, en y ajoutant des étrangers, et surtout des Suisses pour la grosse infanterie. Déjà Louis XI comme Dauphin avait éprouvé personnellement la valeur des fantassins suisses à la bataille de St-Jaques ; devenu roi il voulut en avoir à son service direct, et il conclut à cet effet avec les Cantons une capitulation en l'an 1481, qui ne serait même pas le plus ancien de ces contrats perpétués jusqu'à nos jours (1).

Il y eut dès lors en France, et successivement dans les divers états européens, des troupes comptant de l'infanterie de ligne, piquiers et arquebusiers ; des fantassins légers bientôt tous arquebusiers ; de la cavalerie dans une moindre proportion que précédemment et armée surtout de lances et d'espadons ; enfin de l'artillerie de campagne et de siége, troupes à la fois nationales et étrangères, temporaires et permanentes, qui ouvraient une ère nouvelle.

On possède un bon spécimen des armées de cette époque transitoire dans la description détaillée que fait l'historien Paul Jove (2), de l'armée du roi Charles VIII, fort belle et fort *gaillarde,* disent les chroniqueurs du temps, entrant triomphalement à Rome en l'an 1494. Nous rapporterons cette description d'après l'ouvrage du colonel Carrion-Nisas (3) et avec les observations de cet auteur militaire, qui auront d'ailleurs, quant à nos compatriotes suisses, le mérite d'être plus neutres que les nôtres :

« Paul Jove commence par remarquer, dit Carrion-Nisas, que les troupes de cavalerie et d'infanterie étaient parfaitement distinctes et séparées, tant toute idée d'ordre était encore une chose nouvelle et digne d'attention.

(1) Voir à cet égard d'intéressants renseignements de Gaullieur dans la *Bibliothèque universelle* de mars 1858.

(2) Jovius, *Historiarum sui temporis. Lugduni 1561*. Vol. I. Livre 2e.

(3) Ouvrage cité, I, p. 451.

Les premiers bataillons de cette armée étaient des Suisses et des Allemands, qui marchaient en cadence (1) et au son des instruments; il loue leur belle apparence et l'ordre incroyable, c'est son expression, qu'ils gardaient sous leurs drapeaux.

On voit en même temps qu'ils n'avaient point de vêtement uniforme pour la couleur, mais qu'ils portaient tous une veste courte qui dessinait les membres, ce qui devait paraître nouveau et singulier à côté des pourpoints larges et tailladés des Italiens et des Espagnols.

Ceux d'entre eux qui étaient signalés comme les plus braves, portaient des plumes attachées à leur bonnet et dépassant de beaucoup les rangs (2).

Leurs armes étaient de courtes épées et des piques de dix pieds, faites de bois de frêne, ferrées par le bout.

« Le quart à peu près de ces soldats suisses et allemands, « portait, dit Paul Jove, de lourdes haches-d'armes sur« montées d'une large dague à lame quadrangulaire, ce qui « leur servait à frapper d'estoc et de taille; ils les maniaient « avec les deux mains; ils appelaient cette arme une *halle*« *barde*. »

Voici actuellement la proportion de l'arme à feu avec l'arme blanche: chaque troupe de mille fantassins a cent soldats armés d'escopettes; et l'auteur décrit l'effet de la mousqueterie comme une chose qui n'était pas tellement vulgaire qu'il ne fût à propos d'en faire une expresse mention (3); il observe que, lorsque ces bataillons se serrent pour charger

(1) On remarquera cette marche en cadence et au son des instruments, rappelée, pour la première fois, dans l'histoire moderne.

(2) Nous avons vu cet usage dans les armées romaines, et surtout pour les vélites; car les soldats de rang étaient censés tous reconnus et éprouvés braves.

(3) Il appelle les balles de mousquet *glandes plumbeas*. C'était le nom que les Romains donnaient à des projectiles, aussi de plomb, qu'ils lançaient avec la fronde, et qui avaient en effet la forme d'une olive ou d'un gland. A l'aide de mots anciens, notre auteur parvient à expliquer, avec une clarté admirable, les équipages de l'artillerie pour lesquels ces mots n'étaient pas faits.

l'ennemi, ils ont coutume de dédaigner le plastron, le casque et l'écu, et qu'ils les laissent uniquement comme marque distinctive aux centurions, aux chefs de phalange, et aux premiers rangs. Ceci est un reste de barbarie; et c'est en partie ce que nous avons vu pratiquer dans l'armée des Francs à Casilinum, et plus anciennement par les Sarmates dont Tacite raconte l'entière défaite.

Viennent ensuite cinq mille Gascons, presque tous frondeurs ou arbalétriers; ils sont représentés comme fort adroits à lancer la flèche, la javeline et la pierre; du reste, l'auteur les peint comme de petite stature et d'un aspect inculte et hideux à côté des premières troupes suisse et allemande.

Sur les pas de ces fantassins marchait immédiatement une cavalerie *conscrite sur toute la noblesse de France* (1).

Cette prééminence dans la composition de la cavalerie resta en tradition; et, deux siècles après, dans une ordonnance de Louis XIII, on trouve l'injonction de châtier les fantassins avec le bâton, mais les cavaliers avec le sabre, *parce que ceux-ci sont presque tous gentilshommes.*

Ici, cette troupe était encore très magnifique; l'écrivain représente les cavaliers couverts d'un *sayon* de soie, de colliers, de bracelets d'or; il distingue cette cavalerie en escadrons et en ailes ou flanqueurs.

Il veut marquer par là la différence des lanciers avec les archers et les écuyers; ceux-ci étaient souvent employés comme cavalerie légère, les lanciers restaient seuls dans le rang.

Il donne aux derniers pour armure une forte et roide lance solidement ferrée par le bout et une masse d'armes également ferrée; il remarque que cette armure était en usage en Italie comme en France.

(1) C'était avec ces mêmes éléments que Charles VII avait organisé les compagnies d'ordonnance qui durèrent sous Louis XI, son successeur.

Il peint leurs chevaux comme d'une haute taille et d'une grande vigueur ; et, ce qui étonnera peut-être, parce qu'on en croit la mode nouvelle, ils avaient la queue et les oreilles coupées. Les Français, dit-il, trouvent cette mode belle ; il me semble, ajoute-t-il, qu'elle donne aux chevaux un air féroce et sauvage.

Il nous semble, à nous, que la véritable et très bonne raison de ces queues et de ces oreilles coupées était l'armure du cheval ; à travers la partie de cette armure qui lui couvrait la tête, il aurait fallu faire passer les oreilles, ce qui, à chaque mouvement, aurait déchiré la peau de l'oreille et blessé l'animal, de manière à le rendre bientôt vicieux ou à le mettre hors de service. Quant à l'amputation de la queue, ou du moins des crins de la queue, elle nous paraît avoir pour motif d'abord la manière dont le cheval était caparaçonné, qui rendait inutile le mouvement de la queue pour chasser les mouches, et ensuite l'appréhension que les crins ne se prissent dans toutes les ferrailles dont le cheval était chargé.

Mais déjà cette cavalerie cherchait à s'alléger, et Paul Jove remarque que la plupart de ces cavaliers français n'avaient plus leur cheval recouvert d'une espèce de coque de cuir bouilli dont les cavaliers italiens continuaient à se servir.

Chaque cataphracte (c'est ainsi qu'il appelle les lanciers) avait avec lui un page et deux écuyers ; ce qui confirme notre précédente conjecture que les archers étaient employés constamment à cette époque, en cavalerie légère et détachée, quoiqu'ils appartinssent encore aux chevaliers-lanciers.

L'archer ou chevau-léger, poursuit l'écrivain, armé d'un grand arc à la manière des Anglais (1), lance encore de plus longues flèches ; son armure défensive consiste dans le casque et le plastron ; quelques-uns d'entr'eux portent de longs ja-

(1) Le Tasse attribue aussi aux Anglais d'être particulièrement habiles à lancer la flèche ; dans la revue des troupes croisées, il les appelle spécialemeni *sagittari*.

velots, armés de pointes de fer, qui leur servent dans le combat à percer ceux que les cataphractes ont renversés et jetés par terre.

Ceux-là en petit nombre, comme on le voit, étaient ceux qui continuaient à suivre le lancier dans le combat et ne faisaient pas partie des détachements.

Il est remarqué par le narrateur, que, pourqu'on les reconnût tous dans la mêlée, et qu'on pût tenir compte de leur bonne ou mauvaise conduite, ils portaient l'écu de leur chef accompagné d'ornements précieux.

Cette circonstance démontre que, parmi ces archers, ceux qui étaient détachés appartenaient toujours comme les autres, à un chevalier-lancier et faisaient partie de sa suite, ou, comme on disait, de sa lance; c'est la dernière trace un peu marquée des armées féodales et chevaleresques, et c'est ainsi qu'elles se sont peu à peu fondues dans les armées régulières et raisonnablement organisées.

Voici actuellement les gardes-du-corps:

Quatre cents archers à cheval *(hippotoxotœ)*, distingués par leur valeur et leur fidélité, entouraient le roi; cent d'entre eux étaient Ecossais; ils faisaient auprès du prince, dont ils portaient les couleurs, les fonctions d'écuyers, et ils tenaient auprès de lui le même rang que ceux-ci auprès des chevaliers.

Plus près encore de la personne du roi, deux cents gentilshommes français, également recommandables par leur bravoure et leur noblesse, armés de massues garnies de fer, étaient montés sur des chevaux d'une beauté remarquable, équipés à la manière des cataphractes; ces hommes d'armes brillaient d'or et de pourpre.

Le roi était à pied, ainsi qu'une partie de son cortége.

Vient enfin la description de l'artillerie, appareil auquel les yeux et les imaginations n'avaient pas encore eu le temps de s'accoutumer.

Ce qui les étonnait le plus, c'était le grand nombre d'*engins* (1) portés sur des roues et attelés de chevaux, qui, avec une incroyable vélocité, leur faisaient franchir les pas les plus difficiles.

L'artillerie italienne était alors traînée par des bœufs sur des charrettes, ne tirant que quelques coups de loin à loin.

Les plus longues de ces machines de guerre avaient huit pieds ; elles étaient en airain et pesaient jusqu'à six milliers ; « on les appelait *canons* (2), dit l'historien : leur tube recevait « et vomissait une boule de fer de la grosseur de la tête d'un « homme. »

Après les canons venaient les couleuvrines, plus longues, plus étroites et recevant de moindres projectiles ; ensuite des fauconneaux, de dimensions inégales, dont le calibre était à peu près celui qu'ont aujourd'hui nos biscayens.

Suit la description très détaillée de la manière dont les canons étaient posés sur leurs affûts, et s'y balançaient pour pouvoir être dirigés sous divers angles. Les plus grosses pièces avaient quatre roues, les moindres deux ; et leurs habiles conducteurs les maniaient avec tant de dextérité, qu'en plaine ils leur faisaient suivre la rapidité des mouvements de la cavalerie.

Il semble difficile de rendre d'une manière plus vraie et plus précise que ne l'a fait Paul Jove dans tout ce récit, l'aspect général et les détails d'une armée, et de rien dire qui constate mieux l'état du matériel de l'art militaire à cette époque.

Cet art paraissait s'avancer plus vite chez les Français que chez les Italiens ; c'est ce qui résulte de l'admiration sou-

(1) Mézerai dit positivement qu'il y avait cent quarante grosses pièces et que le nombre des petites était très grand.

(2) A entendre Paul Jove, ce serait moins un nom nouveau qu'une nouvelle application d'un mot connu : ce qui rappelle la remarque que nous avons faite au IIIe livre, chapitre Ier, paragraphe Ier, sur le système d'Urbicius, qui appelle *canons* ses chevaux de frise.

tenue de l'historien et de ses fréquentes critiques des usages de son pays comparés à ceux qu'il observe dans une milice étrangère. »

De telles armées différaient grandement, on le voit, de celles dont nous parlions dans nos précédents chapitres. Elles nous font prendre définitivement congé des temps de l'Antiquité et du Moyen-Age, pour nous introduire dans ceux de l'histoire moderne.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS.

INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

Notions générales et définitions d'art militaire.

CHAPITRE II.

Haute-Antiquité, Assyriens, Égyptiens, Perses ; bataille de Thymbrée ; Cyrus — Hébreux, Chinois.

CHAPITRE III.

Les Grecs.

CHAPITRE IV.

Les Romains.

CHAPITRE V.

Moyen-Age.

